This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

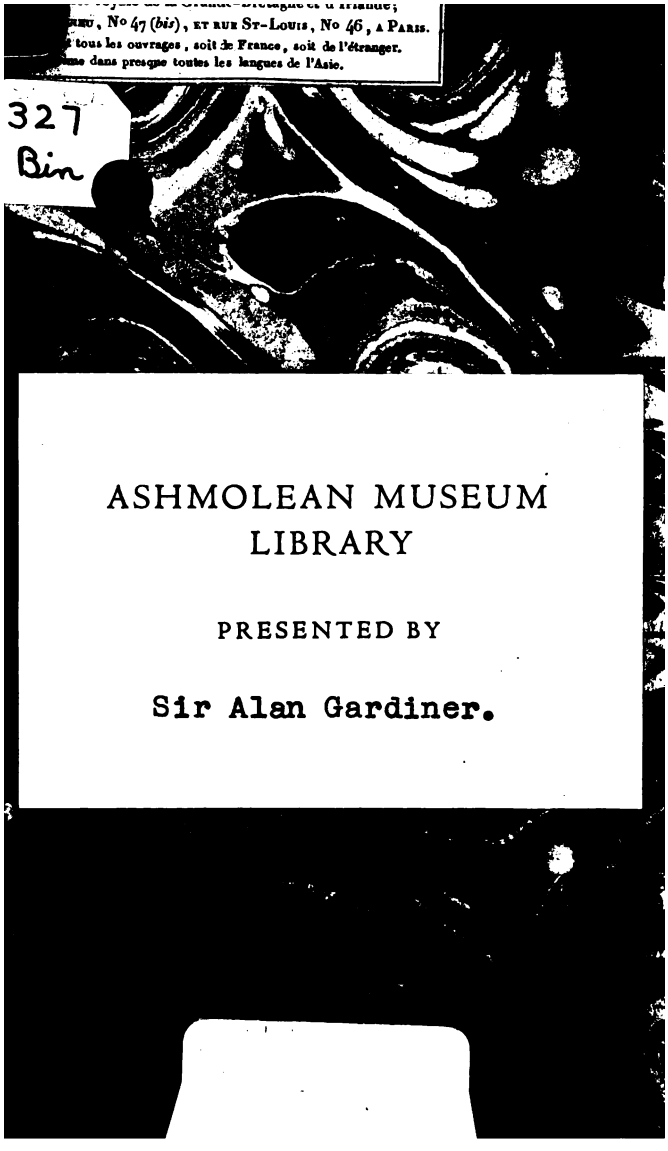
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ERIU, No 47 (bis), ET RUE ST-LOUIS, No 46, A PARIS.
tous les ouvrages, soit de France, soit de l'étranger.
dans presque toutes les langues de l'Asie.
327
Bin
ASHMOLEAN MUSEUM
LIBRARY
PRESENTED BY
Sir Alan Gardiner.

302281532Q

IMOLEAN MUSEUM
LIBRARY

PRESENTED BY

ir Alan Gardiner.

3022815320

VOYAGE

PAR L'ITALIE,

EN ÉGYPTE

AU MONT-LIBAN

ET

EN PALESTINE,

OU TERRE SAINTE.

AVEC FIGURES.

VOYAGE

PAR L'ITALIE,

EN EGYPTE

AU MONT-LIBAN

ET

EN PALESTINE

OU TERRE SAINTE,

Par M. l'Abbé DE *BINOS,*
Chanoine de la Cathédrale de Comminges.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez l'AUTEUR & chez BOUDET, Libraire,
rue S. Jacques, nº 240.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

8 JUL 1962

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME

ELIZABETH DE FRANCE,

MADAME,

SI l'on dédie des Livres aux Princes, c'eſt pour honorer leurs connoiſſances;

Il m'eſt bien naturel, lorſque j'entre dans la carriere des Lettres, d'être pénétré de ce ſentiment, & d'offrir la relation d'un voyage, que le zele pour la Religion m'a fait entreprendre, à une Auguſte Princeſſe qui, appréciant les choſes avec un diſcernement délicat, ſait les enviſager du côté le plus favorable. Mais cet Eſſai étant fort au-deſſous de ce qu'Elle

ſi je n'euſſe eſpéré que MADAME *le jugera avec cette indulgente bonté ſi propre à me raſſurer contre la juſte critique qu'elle en pourroit faire, & contre les reproches de la cenſure publique. C'eſt dans cette confiance que j'ai oſé l'offrir à* MADAME, *excité par l'intérêt que lui inſpirera la deſcription d'un Pays qui fut le berceau de la Religion Chrétienne, la Patrie de ſainte Elizabeth dont Elle porte le nom, & l'objet d'attachement de ce Monarque*

ité, & que MADAME
it ſi bien imiter. Puiſſent
tels motifs être approuvés
une Princeſſe chérie par la
vance dont Elle fait l'ad-
ration.

Je ſuis avec un très-pro-
nd reſpect,

DE MADAME,

Le très-humble, très-
obéiſſant ſerviteur,

VOYAGE
AU
MONT-LIBAN.

LETTRE PREMIERE.

A M. D. S.

Vous me demandez l'hiſtoire de mes Voyages, & pour m'engager à la donner, vous me repréſentez les droits de notre ancienne amitié, & le plaiſir que cette Relation vous fera. Ces motifs ſont bien puiſſans; mais n'ignorant pas que l'amitié peut s'aveugler, & devenir partiale, je crains d'avoir à me reprocher un jour de

loir ce que j'avois vu dans la journ
bien éloigné de penſer que l'on
me ſavoir gré d'un travail, ou d'
amuſement auſſi varié que les obj
qui s'offroient à ma vue. Ma plu
n'étoit qu'un foible crayon deſtiné
me retracer les impreſſions paſſage
que recevoient mes regards jettés
& là, & je n'employois à cette occ
pation que de courts intervalles
loiſir & de repos. Auſſi vous
trouverez dans mes Lettres ni la p
fondeur, ni l'élégance qu'on remarq
dans les Relations de quelques Voy
geurs : naturaliſés dans la ville ca
d'où leurs talens ont pris l'eſſor,
ont dû rapporter dans ſon ſein l'am
moiſſon des connoiſſances qu'ils avoi
recueillies chez l'Etranger, & l'of
au Public comme un tribut de zel
de reconnoiſſance qu'ils devoient

appliqués à rechercher la fondation des Villes antiques, à expliquer les hiéroglyphes que les temps ont preſque effacés, à commenter les Loix, & à dévoiler leur origine; enfin, à caractériſer les ſiecles & les Nations. Mais eſt-il aiſé de définir l'homme, & de connoître la nature, qui, toute uniforme qu'elle eſt dans ſa marche, eſt ſi myſtérieuſe, & ſi variée dans ſes ouvrages? Pour moi, qui n'avois pas une pareille tâche à remplir, je ne puis que vous donner des notions ſuperficielles: néanmoins j'ai obſervé dans les parties de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe, que j'ai parcourues, que les hommes, les loix & les mœurs avoient un fond commun de reſſemblance, & que leur différence étoit l'effet combiné de l'éducation, de la politique & de l'influence des climats. Je me bornerai dans mes Lettres à vous entretenir des lieux que j'ai vûs & des particularités qu'ils m'ont offertes: les terres, les villes, les monumens, la Religion, les mœurs & les uſages de quelques peuples, ſeront les maté-

mêlerai le récit des événemens particuliers ou politiques dont j'ai été témoin, persuadé qu'en vous amusant quelques momens, ils vous feront mieux connoître le génie des Peuples que ne feroient de vaines conjectures dans lesquelles on en laisse souvent échapper les nuances les plus précieuses. Si mon Ouvrage ne vous fait point l'impression que vous en attendez, j'aurai du moins la satisfaction de vous prouver que j'ai cherché à vous plaire aux dépens de mon amour propre.

Je suis, &c.

LETTRE II.

M.

L'ITALIE ayant été le théâtre des grands événemens, me parut devoir être le premier objet de mes regards ; je crus qu'avant d'entrer dans ce beau pays, il m'étoit néceſſaire d'en ſavoir la *langue*. J'employai quatre mois à l'étudier. Mes progrès devenus ſenſibles par les principes dont ma mémoire s'étoit nourrie, j'eſpérai que l'uſage feroit le reſte ; mais j'avois une autre ſcience bien plus difficile à acquérir, celle de rompre les liens qui me tenoient attachés à un pays jaloux de conſerver ſes citoyens, & qui accuſoit d'indifférence & d'ingratitude quiconque prenoit le parti de s'en éloigner. N'ayant *de reſſource* que dans la comparaiſon des exemples, je ſouffrois des impulſions ſecrettes

où je pus réaliſer mon projet. l
riſques des voyages, le déſagrém
de vivre parmi des inconnus, la ſc
puleuſe défiance qu'il faut traîner av
ſoi, & une foule d'autres incon
niens, ſe préſentoient à mon eſpri
mais heureuſement mon invinci
curioſité triomphoit de ſes fâcheu
idées, en ſe repaiſſant d'avance d
rians tableaux que les Poëtes & l
Peintres nous ont donnés des bell
contrées de l'Italie, de l'Egypte & d
la Paleſtine : ainſi toutes les co
trariétés s'évanouiſſant, pour ainſi dir
à mes yeux, les arrangemens du d
part ſuivirent de près.

Je quittai ma patrie (1) le
Octobre 1776 ; je dirigeai ma rou
vers Marſeille, que j'avois cho
pour le point de mon départ de
France.

Je ne parlerai point ici de la beauté du Langudoc ; de cet agréable point de vue appellé *la Viſta*, qu'on trouve à une petite diſtance de Marſeille, de l'étendue de cette ville, de la belle rue du Cours qui la diviſe en deux, de ſa population, de ſon origine, qu'on fait remonter à une colonie de Phéniciens, de la sûreté de ſon port inacceſſible aux Vaiſſeaux de guerre, & qui eſt défendu par deux grandes fortereſſes. Ces détails ſont trop connus pour que je me croie obligé d'y inſiſter ; d'ailleurs, prêt à m'embarquer ſur un Vaiſſeau qui doit partir inceſſamment pour les côtes d'Italie, je paſſe rapidement ſur les préliminaires du départ.

Le Capitaine Thomas m'ayant fait avertir qu'il leveroit l'ancre le 3 Novembre à quatre heures du matin, je me rendis à ſon bord : on ne tarda pas à mettre à la voile ; un vent favorable pouſſoit notre vaiſſeau ſur les ondes, qui cédoient ſans réſiſtance ; la beauté du ciel, la tranſparence des eaux, l'ardeur des matelots dans la manœuvre, la joie du Capitaine,

iſoit à peine ſentir, il n'y avoit que
garde, les Pilotes & moi, qui
iſſions privés du repos; le mal de
ier venoit ſouvent m'avertir que
ous n'étions plus à terre, & je le
ipportai dans l'eſpoir que ce ne ſeroit
u'un tribut paſſager.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

M.

CINQ jours d'une heureuſe navigation nous ont conduit entre Minorque & l'île de Sardaigne. Nous avons paſſé le banc de Caſſia, qui a environ trente milles de circonférence.

Nous avons vu ſortir des flots un poiſſon que les Italiens appellent *Léena;* les marins aſſurent qu'il eſt l'ennemi de l'homme ; il a la longueur & les oreilles du loup de nos montagnes : ſon dos eſt armé d'une arête auſſi tranchante qu'un raſoir ; il eſt cruel & vorace : les lames d'eau que le vent du nord-oueſt jettoit ſur lui, le pouſſerent loin de nous ; celles qui tomboient ſur notre pont étoient reçues gaîment par les matelots qui ſecouoient leur cape en riant.

Nous étions le 13 Novembre à qua-

...connus sous les noms
u *Taureau* & de la *Vache*, préſen-
erent leur pointe au milieu de la mer
ui baigne les côtes de la Sardaigne,
t bientôt nous approchâmes de cette
e. Pluſieurs grandes tours placées de
iſtance en diſtance pour la défendre
es incurſions des Barbareſques, frap-
oient notre vue : tantôt c'étoient des
laines, où de gros bœufs paiſſoient
anquillement, tantôt des collines où
es brebis cherchoient des pâturages ;
ntôt des montagnes couronnées de
pins & ſillonnées par des torrens.
agliari, capitale de cette île, nous
rit ſon port. Il nous étoit aiſé d'y
order, mais nous avons cru devoir
nfiter du vent favorable qui nous
igne de ſes côtes riantes. Vous ſa-
: que cette île eſt très-fertile, &
elle abonde en toutes ſortes de
...Nous avons doublé l...

étoit vis-à-vis de nous, à une distance d'environ un demi-mille, il paroissoit diriger sa course vers *Tunis* : on lui a fait les saluts qui sont d'usage à la mer ; on a arboré le pavillon, qu'on a laissé suspendu un quart-d'heure, sans qu'il ait arboré le sien ; le même vent faisoit voguer les deux bâtimens en ligne parallele. Le 17, nous voyant plus rapprochés de ce bâtiment, je me plaisois dans cette perspective qui m'offroit la mer moins déserte ; mais nos matelots, se doutant des mauvais desseins de ce bâtiment, & réfléchissant au refus du salut qu'il nous avoit fait la veille, ils l'observerent toute la nuit, le regardant comme un ennemi, & se mirent en bon état de défense. Quatre petits canons & douze gros fusils chargés de mitrailles furent destinés à nous faire raison d'un voisin incommode, qui s'obstinoit à voyager avec nous : je reposois tranquillement dans ma chambre : mon domestique vint me dire secrétement que les préparatifs étoient fondés sur la crainte d'une attaque de la part

breux que ceux du
toujours à la même diſtance ;
dans le moment où le ſoleil s'eſ
ché dans les ondes, nous l'avo
s'approcher à force de voiles, la
tournée vers le flanc de notre
ment. Notre Capitaine qui ten
puis quelque temps le gouvern
viré de bord d'une maniere ſi a
que le vaiſſeau ennemi qui
nous prendre en flanc, n'a
dans ſon choc que le reflux de
qui a rempli le vuide que nou
laiſſé. Forcé par le vent de
direction, nous nous ſomme
derriere lui poupe à poupe; ma
a bientôt couvert nos march
ſées, & notre bâtiment s'e
près des côtes de Sicile. Nou
pu diſtinguer ſi c'étoit un
ces mers, ou un Caravann
mais il eſt peut-être

que d'être au pouvoir des premiers qui ne vivent que de rançons & de brigandages.

Le 18, l'île *Pintelaria*, qui appartient au roi de Naples, s'offrit à notre vue comme un asyle contre les dangers que nous avions courus. Ses bords montagneux ont environ quatre lieues de longueur, & plus d'une lieue de large; les hommes y sont grands, robustes; on dit qu'ils sont bons soldats. Nous étions entre Malthe & la Sicile, dont la distance réciproque est d'environ vingt lieues. La partie de la Sicile qui regarde la mer, présente le coup-d'œil le plus agréable; on voit des terres cultivées jusqu'au bas de la plage, des bosquets, des vignes, des bourgs & de jolis châteaux. *Messine*, près de *Silla* & de *Caribde*, est une de ses principales villes. *Palerme* passe pour être plus belle; mais ce que nous desirions le plus, étoit de voir l'ancienne Syracuse située dans ces parages. On dit que cette ville, si fameuse du temps d'Archimede, conserve encore certains restes d'antiquité qui lui font honneur. Elle doit

thaginois ;
contre Syracuſe.

La felouque courſiere de Ma
qui va porter des dépêches en S
vient de paſſer près de nous av
légéreté extraordinaire. N'ayan
à envoyer dans ces endroits é
de vous, je n'ai de reſſource q
mon ſouvenir, & dans le d
vous en faire part dès qu'il
poſſible.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

A bord, le 20 Novembre 1776.

M.

Nous avons eſſuyé la nuit derniere un orage mêlé de pluie & de grêle ; le vent étoit ſi violent, qu'on a été obligé de baiſſer les voiles ; les vagues montoient ſur le pont ; heureuſement la pluie en a tempéré l'agitation, nous faiſions deux lieues par heure ; nous avons doublé *Syracuſe*, & dans peu nous laiſſerons en arriere Meſſine & le mont *Ætna* placé dans la Sicile. De la cime de cette grande montagne ſort une fumée épaiſſe qui paroît atteindre juſqu'au firmament ; le cratere eſt au milieu de ſa croupe, toujours couverte de neige. Cette montagne eſt très-vaſte & très-élevée : les glaces qui la couvrent

...e bâtiment fit comme un
...ſeau agité par le vent dont il ſuit
...us les caprices, en nous faiſant
prouver d'horribles ſecouſſes; je ne
...is pas plutôt en un coin de la cham-
re, que je me trouve au coin oppoſé,
...ntôt c'eſt une malle qui ſe détache;
ne table qui roule avec fracas, ou
'autres meubles qui balottés d'une
xtrêmité de chambre à l'autre vont
e briſer en ſe heurtant. Tantôt ce
...nt des craquemens qui font craindre
ue le vaiſſeau ne ſe déſuniſſe; des
oups de mer qui en frappent les
ancs avec tant de force, qu'on diroit
u'ils le percent d'outre en outre; à
e bruit ſemblable aux coups répétés
u canon, ſuccédent les gémiſſemens
u gouvernail, qui ſemble ſe plaindre
e la réſiſtance qu'oppoſe à ſon action
i violence des flots. Nous tâchons
e louoer les côtes de la Calabre pour

parages, & qu'il eſt prudent de s'en tenir éloigné ; cependant la fertilité des côtes de cette Province ſemble nous inviter à en approcher. Un oiſeau de haut vol eſt venu ce matin ſe repoſer ſur le pont, il avoit cinq pieds d'envergeure, ſon plumage étoit nuancé de verd, de blanc & de brun, mais la couleur brune étoit la dominante ; le jabot étoit entierement griſâtre, ſon col étoit orné d'une cravate blanche, large de trois pouces, & avoit un pied & demi de long ; le bec étoit bleu & pointu à ſon extrêmité, ſes jambes jaunâtres, & longues comme celles du bernard-pêcheur ; ſon corps grand comme une jeune autruche, & une touffe bleuâtre, qui flotoit ſur ſa tête, me parurent mériter quelque conſidération ; mais on le prit pour un avant-coureur du mauvais temps. On le tua ; des Matelots avides de chair mangerent ſa viande, noire, maigre & huileuſe. Le cap de la côte Deſquilaccio que nous avions en face, eſt pour nous d'un plus ſiniſtre augure : il nous annonce le golfe de Tarente, ſi funeſte à tant de Na-

talon de l'Italie pour entrer dans la mer Adriatique. Ce golfe nous a envoyé à ſept heures du ſoir l'orage le plus affreux. Le vaiſſeau pouſſé par le vent d'Oueſt, faiſoit ſans voiles deux lieues par heure. La mer s'eſt calmée à minuit ; mais ſi le vent a une reprife auſſi forte que la premiere, on tâchera de diriger les voiles vers *Corfou*, Port célebre appartenant à la République de Veniſe. Les flots ſe ſont déclarés ennemis de nos projets : je m'apperçois que nous dérivons ; la pluie, la neige, une mer groſſe rendent les manœuvres difficiles. Je tiens avec peine ſur mes genoux l'encre & le papier, je ne puis plus écrire, tout m'échappe : adieu . . . .

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Du Val d'Alexandrie, Port de la petite Céphalonie, en Nov. 1776.

M.

Vous devez être bien surpris de m'entendre si souvent parler de mer agitée, de vagues écumantes, de flots impétueux, des mugissemens de cet élément irrité. Il est fâcheux pour moi de ne pouvoir vous donner des détails plus intéressans. Enfermé dans une cage de soixante pieds de long, que la mer transporte à son gré, je ne puis vous parler des beaux monumens qu'un voyageur de terre seroit à portée de voir; environné de montagnes d'eau prêtes à m'engloutir, je n'ai que des sujets tristes à raconter. A l'entrée du golfe de Venise, des sifflemens plus perçans que les cris plaintifs du

obligés de voguer ſans voiles, les vergues baiſſées ; nous fumes ainſi à la merci des flots pendant plus de douze heures. Notre bâtiment faiſoit eau de toutes parts, les matelots pouſſoient des cris qui venoient moins de la crainte du danger, que de la défaillance de leurs bras excédés de laſſitude : des montagnes d'eau ſe briſoient ſur les mâts, de la proue à la poupe, & frappoient de flanc en flanc les harpes & les hunes ; un vent impétueux nous pouſſoit avec violence, nous tremblions de heurter contre des rochers ; quatre hommes avoient peine à maîtriſer le gouvernail. Telle étoit notre ſituation ; mais ce qui m'alarmoit le plus, ce fut le déſeſpoir du Capitaine. Il entra dans ma chambre en verſant un torrent de larmes, & s'écriant : « Nous

tôt il prit un livre pour réciter quelques prieres, & dans ces triſtes momens je n'avois que le courage de l'exhorter à ne pas perdre le ſien. Qu'allons-nous devenir, lui diſois-je, ſi vos gens s'apperçoivent de votre déſeſpoir ? Reprenez votre ſérénité, elle ſoutiendra leur confiance, & les encouragera aux pénibles manœuvres. Mes matelots, me répondit-il, ne ceſſent de pomper l'eau ; elle entre actuellement avec plus d'abondance ; ils ſont aux abois ; quatre ſeulement réſiſtent ; les autres ſont comme des noyés, ſans force & ſans mouvement. J'ai tenu le gouvernail pendant huit heures ; il y a près de trois jours que je ſuis dans une action continuelle. Depuis vingt-cinq ans que je cours cette mer, je ne la vis jamais plus implacable. Enfin cet Officier ſe trouvant un peu ſoulagé par les plaintes ameres qu'il venoit de me faire, il remonta ſur le gaillard, & m'invita à l'y ſuivre ; deux matelots m'aiderent à m'y tenir ; mais ne pouvant ſoutenir l'aſpect de cet élément, je rentrai dans ma chambre : peu de temps

ixe qui faiſoit renaître nos eſpérances. A midi nous en découvrîmes la moitié, & on fut convaincu que c'étoit une montagne de *Céphalonie*, dont nous n'étions éloignés que de vingt lieues. Au même inſtant on appella la manœuvre, on leva les vergues, on tendit les voiles, & on dirigea la proue vers les ports de cette île; le vaiſſeau alloit avec la plus grande raidité. Nous arrivâmes le ſoir au val d'Alexandrie, port de la petite Céphalonie. Le plaiſir qui ſuccéde à la douleur eſt toujours plus ſenſible; chacun s'empreſſoit de raconter les larmes qu'il avoit éprouvées, l'*hiſtoire de tous* étoit l'expreſſion de la joie; ces épanchemens mutuels nous faiſoient oublier que depuis deux jours nous n'avions point pris de nourriture. Le repas fut ſervi & bientôt

éclats de tonnerre nous ont rappellé à de nouvelles épreuves ; au point du jour, une pluie mêlée de grêle, & ſuivie d'un vent impétueux ſembloit vouloir enlever le vaiſſeau attaché à l'ancre. Heureuſement la bonté des cables nous a raſſurés ; toute notre crainte étoit qu'ils ne ſe croiſaſſent ; en tout cas, nous voilà dans le port ; & ſi nous venons à échouer, nous aurons du moins la facilité de nous ſauver. J'eſpere aller à terre demain, ſi le temps le permet, & vous entretenir d'objets moins terribles.

Je ſuis, &c.

au Val d'Alexandrie, port de Céphalonie, en Novembre 1776.

M.

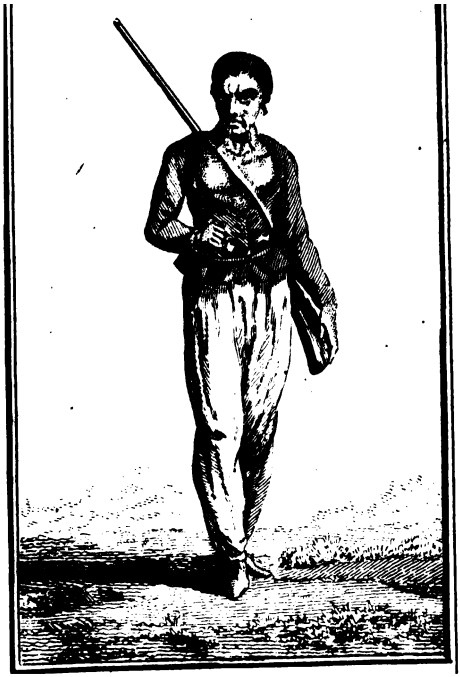
CE port formé par la nature a environ deux lieues de circonférence ; il eſt entouré de montagnes : on ne voit dans ſon étendue que cinq ou ſix petites maiſons qui ſervent de retraite aux pêcheurs : celle du Bureau de ſanté, qui eſt la plus belle, n'offre rien de remarquable dans ſa ſtructure. L'intérieur conſiſte en une ſalle ornée de plantes & de fruits du climat, & non de tapiſſeries artiſtement travaillées. Un lit & deux petits coffres en compoſent tout l'ameublement : l'officier municipal vit dans cette demeure content de l'utile ſimplicité qui y regne. Je l'ai prié de me faire

Grecs. Le plaiſir que j'avois de marcher ſur terre m'a fait facilement gravir la montagne, qui de loin paroît une forêt d'arbres de haute-futaie. Elle eſt toute couverte d'oliviers, de lauriers & d'arbuſtes dont la feuille reſſemble à celle du laurier-roſe : ces derniers produiſent des fruits qu'on appelle fraiſes, qui ont deux fois la groſſeur de celles de nos jardins ; elles ſont douces & un peu fades ; les Inſulaires en font peu de cas. Les ſentiers de la montagne que j'ai ſuivis en étoient couverts, ainſi que les arbres : je ſuis parvenu, à l'aide de ces fruits rafraîchiſſans, au lieu le plus élevé, où eſt le monaſtere appellé Saint-Sanadin. Le Supérieur que j'ai trouvé à la porte m'a accueilli avec autant de bonté que de ſurpriſe, & m'a conduit dans ſa petite chapelle. Le ſanctuaire eſt fermé de haut en bas par une cloiſon de bois, ſur laquelle ſont pluſieurs tableaux peints à la Grecque, repréſentant les Patrons & les myſteres de la Religion ; il m'a introduit enſuite dans ſa chambre. Un mauvais lit, quelques images, une petite table, une

Cette maiſon n'a pour tout reven
que le produit de la charité des Fi
deles. Le Supérieur eſt le ſeul qui ſo
Prêtre, les autres Religieux ne ſon
que des freres convers. Leur habi
eſt une longue robe bleue ou violette
Ils portent un bonnet de laine noire
ſemblable à la forme d'un chapeau
Ce Prêtre ne porte pas de tonſure
& garde ſes cheveux longs : leur Re
ligion eſt la ſchiſmatique Grecque
Ils jeûnent trois jours avant les fête
des Apôtres & celles de la Vierge
ils font l'Avent & le Carême ave
une rigidité exemplaire ; toute leu
nourriture, pendant ce temps d'abſ
tinence, eſt de pain, d'huile & d'u
peu de vin ; cette frugalité n'affoibli
point les forces de leur corps ; ils ſon
robuſtes, bien faits, & capables d
réſiſter aux plus rudes travaux. Il

Tout le pays eſt ſous la domination de la République de Véniſe depuis le quinzieme ſiecle. A cette époque un Evêque Grec à qui cette île appartenoit, en fut dépouillé par les Vénitiens. Cette République y entretient un Gouverneur ou Provéditeur, & des troupes dont le nombre, quoique peu conſidérable, eſt ſuffiſant pour réprimer les fréquentes révoltes des Inſulaires. Les Céphaloniens ont l'air ſauvage; ils ſont preſque tous armés d'un fuſil, & ils portent un piſtolet & un couteau à la ceinture; une cape groſſiere de laine blanche ou brune compoſe leur habillement; leurs larges culottes vont depuis l'eſtomac juſqu'aux pieds, & ſont de toile de lin; ils portent la barbe ou la mouſtache. Les femmes marchent tête nue, les cheveux flottans ſur leurs épaules ou treſſés en rond ſur leurs têtes; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture; leurs mains exercées dès l'enfance au travail ne dédaignent pas les plus rudes fonctions; on les voit ramer ſeules dans des barques comme les hommes.

premier abord quelques mouvemen
de frayeur ; toutefois aucun d'eux n'
ni commiſſion ni emploi : ces arme
que portent les deux ſexes ſont de
ſignes des fréquentes querelles que l
diſcorde éleve parmi eux. On voit qu
les intérêts trop voiſins ſe croiſent fa
cilement, & font naître des diſſen
tions. La cupidité, cette paſſion
générale, ne differe chez les peuple
que du plus au moins, ſelon les nuance
que l'éducation leur donne ; dès-lors
par un préjugé défavorable à l'huma
nité, on prend pour amis naturel
ceux que l'éloignement ne fait poin
redouter, & on ſe défie de ceux qu
étant voiſins ſeroient à portée de don
ner des ſecours. Dans ce moment j'en
tends le tonnerre gronder ſur no
têtes, je me hâte de regagner le bor
pour me mettre à l'abri de la plui



LETTRE VII.

Au Val d'Alexandrie, en Novembre 1776.

M.

CETTE île bornée à un petit eſpace offre peu de choſes à l'hiſtoire : comme elle eſt d'ailleurs le réfuge de mauvais ſujets, je ne pourrois m'étendre que ſur des faits qui méritent peu d'être rapportés. La République de Veniſe qui la gouverne, fait bien ſon poſſible pour empêcher les abus que font ces Inſulaires de leur liberté, mais elle eſt forcée malgré elle de les tolérer. La ſévérité des loix & l'autorité de la force ne peuvent rien ſur ces hommes indomptables, qu'on voit s'entre-tuer à la moindre diſpute. Ce pays fertile méritoit des citoyens plus doux, & n'étoit pas fait pour être livré à des mains meurtrieres. Les huiles, les vins, les raiſins de Co-

acheter à l'inlu du directeur du bu
reau de la douane. Offenſés de notr
refus, ils ont été ſur-le-champ dire a
Gouverneur que les gens de notre équ
page cherchoient depuis quelques jou
à faire la contrebande : celui-ci
envoyé à notre bord un Officier ac
compagné de ſes ſoldats, pour ſavoi
de nous ce qui nous attiroit dans ce
parages. Ce militaire, muni de l
patente de notre bâtiment, nous
quitté pour la porter au Gouverneur
nos inquiétudes ſur les ſuites de ce
événement augmentoient par le dan
ger que nous courions d'être pill
par des pirates qui nous auroient trouv
ſans paſſe-port. Nous avons paſſé l
nuit dans la perplexité, mais le jou
a été pour nous l'agréable meſſage
du retour de la juſtice. La patent
nous a été rendue. Nous jouiſſons trar

gros temps qui regnent ſur la mer.

Un poiſſon de douze pieds de long, fatigué du gros temps, eſt venu auſſi ſe réfugier dans le port : ſon dos & ſa tête étoient de la groſſeur d'un éléphant ; ſa peau nous a paru écaillée ; il rendoit écumantes les eaux qu'il diviſoit. Il ſe montroit le matin, & alors il dévoroit ce qu'il trouvoit dans ſa courſe ; quelquefois ſa tête s'élevoit au-deſſus des eaux, & il ouvroit une énorme gueule garnie de groſſes dents aiguës ; nos matelots en ont été étonnés, & les pêcheurs qui ramoient ſur des barques légeres, pleins d'effroi ſe ſont retirés promptement ſur le rivage. On a donné pluſieurs noms à ce poiſſon, ſans s'arrêter à aucun. Nous avions vu des poiſſons plus petits ſe jouer ſur les eaux des Golfes de Tarente & de Meſſine, lorſque nous étions en calme ou qu'un vent frais agitoit les ondes. Leurs ébats étoient le préſage d'une tempête ; mais que ne devons-nous pas craindre lorſque les plus gros cherchent des lieux pour ſe mettre à l'abri ? Cependant les vagues que la mer nous en-

pour attraper certains petits po
qui ont de longues arêtes ſur le
& qui ſont faits comme une
d'écritoire, que les Italiens a
lent *Calamari*. Leur couleur eſt b
& leur chair cartilagineuſe. Ici
cun a ſon occupation : les uns e
chent que le mouvement des eau
faſſe croiſer les cables ; les autres
ſur le rivage chercher des app
ſionnemens : pour moi je préfe
tout le plaiſir de m'entretenir
vous. Nous ne ſommes qu'à ſix l
de l'ancienne Itaque & à ſept
preſqu'île de Morée, poſſédée a
fois par les Vénitiens, & mainte
par les Turcs. Elle eſt très-ferti
toutes ſortes de fruits & de der
Les Grecs qui l'habitent ayant re
ment favoriſé les Ruſſes, ont ſu
peine de leur infidélité ; ils on

duiſent de bons effets, lorſque la peine ne ſurpaſſe pas le délit ; mais une rigueur exceſſive peut avoir des inconvéniens. La liberté & l'indépendance, dont les Grecs furent de tout temps jaloux, ſont les cauſes de la légéreté qu'on remarque dans leur caractere. Diſperſés comme les Juifs dans les différentes parties du monde, vivant ſous les loix des Souverains, n'ayant d'autre reſſource que celle d'un commerce ſubordonné aux variations du gouvernement, ils ont ſouvent recours, pour maintenir leurs priviléges, à des moyens bas & ſerviles, & ne mettent de différence dans le choix qu'à raiſon de l'avantage qu'ils peuvent en retirer. Un examen plus approfondi des mœurs de ces peuples nous meneroit à conclure que la perte de leur liberté a entraîné celle de leurs anciennes vertus.

Je ſuis, &c.

M.

Vous ſeriez étonné des
pénibles de nos matelots ; ils o
plus d'une heure occupés à t
en ligne circulaire autour du
tan, ayant chacun une groſſe
de bois qu'ils pouſſoient de toute
forces pour amener les cabl
tiennent aux ancres. Durant ce
cice ils chantoient des air
ton grave ; c'eſt ainſi qu'ils diſſ
l'ennui du travail, & qu'ils célé
le départ prochain du bâtimen
venus à détacher l'ancre, leu
eſt devenu plus vif, plus preſſ
reſſentoit de la joie commu

du temps nous ont engagés à ſortir du port ; enfin leurs cris ſe ſont faits entendre lorſque nous ſommes partis. Nous avons laiſſé derriere nous l'île de Sainte-More ; nous avancions vers *Corfou*, l'un des boulevards de la République de Veniſe, lorſque le vent d'oueſt a porté des vagues juſques ſur nos mâts. L'on eſt toujours expoſé à ces fâcheux contre-temps aux approches des détroits : c'eſt-là que l'élément indocile ſe livre à tous ſes caprices, comme pour ſe venger de la gêne qu'éprouvent ſes flots reſſerrés. Les îles de *Paxos* & d'*Anti-Paxos*, appartenantes à la République de Veniſe, ſe ſont offertes à notre vue. La premiere, qui eſt la plus grande, lui paye un tribut de deux cent mille ducats. On y voit des plaines bien cultivées, & dans l'autre une grande forêt d'oliviers. *Corfou* n'étoit pas loin de la proue ; mais les montagnes qui l'entourent nous ont privé de la vue de l'intérieur. Cette île eſt depuis trois ſiecles ſous la domination Vénitienne ; il y a une citadelle munie de cinq fortifications ; chaque Provéditeur y

Nous avons passé le 4 Déc
devant l'île de Fano, que les
riens Vénitiens prennent pou
de Calypso. Il s'en faut bien
présente aujourd'hui le séjour
divinité, & le vaillant fils d'
la reconnoîtroit à peine. Le t
dévoré par les flots n'offre ni
enchantés, ni vestiges d'habi
agréable. Il est entiérement d
& ce qui en reste forme une c
qui domine la mer, & que ce
dominera bientôt à son tour.

Nous étions le 6 entre la ha
basse Albanie. La premiere se
tingue par des hautes forêts,
seconde par des plaines & des
teaux fertiles. Cette province qui
à la République de Venise, relev
jourd'hui du Grand-Seigneur. L
publique ne possede plus que la

tes le ſont de neige. Les côtes de la Dalmatie s'offroient à nos yeux ; nous nous flattions que lorſque nous les aurions jointes, la navigation ſeroit plus agréable, par la facilité d'y trouver différens ports ; il ſemble que la nature les ait ainſi multipliés pour la ſûreté de la navigation.

L'étendue du golfe Adriatique, le long duquel ils ſont placés, eſt d'environ cent trente lieues de longueur, & de vingt-ſept dans ſa plus grande largeur ; mais les petits golfes & les courans qui y regnent, en rendent l'accès difficile. Les tempêtes y ſont plus dangereuſes que par-tout ailleurs, ſurtout lorſque le vent que les Italiens appellent *labora*, ſouffle avec ſon impétuoſité ordinaire. Le vaiſſeau ſe trouve alors invinciblement pouſſé vers les côtes d'Italie, où il n'y a que le port d'Ancone ; & ſi l'on n'a le bonheur de le rencontrer, on eſt forcé d'aller échouer vers la plage ou ſur les rochers ; c'eſt pourquoi on ne ſe tient pas loin des côtes de la Dalmatie & des ports qui en ſont voiſins. Il eſt très-rare de navigue[t]

nous procuroit cette jouiſſance ; ſoleil qui commença à darder rayons ſur l'hémiſphere, temp la rigueur du froid. Nous apperç la ville de *Durazzo*, & près d'elle grande tour que l'on prend pou borne qui ſépare l'Albanie Gre de la Vénitienne. L'Albanie Gre eſt ſous la domination Ottoma elle paſſe pour la plus abondante côtes de la Méditerranée. Elle pro de la cire, des laines, des gra des cuirs ; elle a environ vingt- lieues de côtes juſqu'à Antivari la ſépare de l'Albanie Vénitienne montagnes ſont très-élevées.

Quoique la Religion domin ſoit la Mahométante, on y co vingt clochers ou cures, deſſervie des Prêtres Catholiques. Les quar affectés pour la ſubſiſtance des Prê

ceinture juſqu'au ſanctuaire : cette précaution malheureuſement néceſſaire en impoſe aux Muſulmans, qu'un eſprit de fanatiſme porteroit à interrompre l'exercice de leurs fonctions. On rapporte qu'un Empereur d'Orient, de la maiſon de Courtenay, traverſant cette province avec ſes troupes, y fut arrêté & conduit avec ſes gens dans une île déſerte, où ils périrent tous de faim & de miſere ; événement qui dut ſa cauſe à la jalouſie des chefs du pays, effrayés de ce nombreux cortége, plutôt qu'à la licence des troupes qui le compoſoient ; ainſi le faſte entraîne à ſa ſuite des inconvéniens dont la ſimplicité ſait ſe garantir.

Je ſuis, &c.

A bord, en Décembre 1776.

M.

LES côtes de l'Albanie Vénitie
ſont moins étendues & moins b
que celles de l'Albanie Ottoma
elles préſentent un front couver
neige, tandis que les autres nou
froient une riante verdure. La
d'Antivari qui en eſt aſſez près
petite, & n'offre rien de curie
nous avons rangé les côtes de la
publique de Raguſe. A meſure
nous approchions de la capitale
pays ſembloit s'ouvrir pour nous
ſer entrevoir de belles plaines,
la culture eſt portée au plus haut d
de perfection. Les vignes qui tapi
les côteaux, & les arbres frui

Un énorme poiſſon s'eſt montré à vingt pas du vaiſſeau, comme pour détourner nos regards fixés ſur la plage, & pour mettre de la variété dans nos plaiſirs. Il faiſoit jaillir des torrens d'eau à ſix pieds de hauteur; il nageoit ſur le dos; ſes pieds & ſa tête paroiſſoient ſur la ſurface des ondes. Sa largeur nous parut être de dix pieds, & ſa longueur de quarante. Sa tête étoit d'une groſſeur prodigieuſe. Sa chair, qui n'eſt pas bonne à manger, ſert à faire de l'huile; la tête en fournit plus abondamment que les autres parties du corps. Sa peau ou ſes écailles étoient d'un gris de ſanglier: on ne prend jamais cette eſpece de poiſſon, que lorſqu'une maladie ruinant ſes propres forces, permet aux vagues de le jetter ſur la plage. Les Italiens l'appellent *Capodolio*.

Bientôt la blancheur des murs de Raguſe attira nos regards. Une groſſe tour placée au milieu, les moles, & la forme de la ville exciterent notre curioſité. Le deſir d'y aborder me fit propo-

il ne regardoit ces objets que com
des amorces ſéduiſantes, placé
deſſein pour rallentir ſa courſe ;
comme des ſignaux qui lui annonço
d'aſſez loin le port d'Ancone, lie
ſa deſtination. J'eus beau lui vante
poſition de Raguſe, ſes édifices,
fortereſſes, & ſuppoſer des bea
qu'on n'y trouveroit peut-être
rien ne put le toucher ; ſouvent
des momens de fureur il murmu
contre les flots, les tempêtes &
calmes qui retardoient ſa navigati
cependant je m'amuſois à obſe
ſon chien qui, allant de la prou
la poupe, aboyoit & préſentoit
gueule irritée aux flots que la mer
voyoit malgré lui ſur le pont.

La ville de Raguſe eſt ſituée ſu
bord de la mer Adriatique, pa
ſur une colline, & partie ſur la pla

eſt défendue par pluſieurs batteries de canon ; elle paroît dans ſa moyenne étendue aſſez joliment bâtie. Chaque citoyen a autour de ſa maiſon un terrain où il récolte une proviſion d'olives, de vin & de froment. Les plaines qui ſont aux côtés de la ville ont environ neuf ou dix lieues de longueur. Les côtes qui les bornent ſont dominées par les hautes montagnes de la *Boſnie*, appartenantes au Grand-Seigneur. Cette République eſt ſous la protection de celle de Veniſe & de la Cour Ottomane. Elle ſe nomme un chef, qu'on appelle *Gonfalonier* ou *Gaſpard* en langue Vénitienne. Son palais eſt contigu au lieu où ſe tiennent les aſſemblées des Nobles qui compoſent le conſeil ou le ſénat ; ils ſont au nombre de cent quinze. Le chef demeure toujours dans ſon palais pendant le mois que dure ſon regne. Il porte ſur ſa tête un bonnet à trois cornes ; il eſt revêtu d'un grand manteau rouge ; les nobles portent le manteau noir & le collet blanc. Le Conſul de France a dans la ville une

Les Ragusois s'adonnent au commerce ; ils ſont laborieux, bien faits & excellens marins. Leur induſtrie en multipliant leurs jouiſſances, ſupplée aux bornes reſſerrées de leurs états.

A quelque diſtance nous apperçûmes l'île de *Mezzo*, qui eſt ſous leur domination ; c'eſt une petite île ſituée au pied de deux promontoires. Son port paroît bon, mais il eſt ouvert au vent d'oueſt ; ſa figure eſt celle d'un demi-cercle. Les maiſons de cette île ſont entourées d'oliviers & d'amandiers. Pluſieurs groſſes tours, placées de diſtance en diſtance, paroiſſent défendre les avenues de l'île, & ſervir d'abri à ſes habitans contre les attaques de leurs ennemis.

L'île de *Pouzza*, qui eſt vis-à-vis appartient auſſi à la République. Son étendue eſt très-bornée. De grands

partie de ſon terrain ; les Inſulaires les ont déplacés & entaſſés aux extrémités de leurs champs, pour y ſervir de bornes. Ainſi, dans ces lieux, l'on ſait forcer la nature à être fertile.

Je ſuis, &c.

Du port de Saccaron, dans
Melada, en Décembre 177

M.

LE port de *Calamota*, où
avons mouillé hier, eſt ovale
vaſte, des ruines bordent ſa c
férence. On a bâti ſur les mo
de ces vieilles maſures quelque
ſons, mais rien n'annonce ni
ni ville. En parcourant une
partie de cette île, j'y ai vu be
de plantations en vignes, oli
autres arbres ordinaires. On
de proche en proche des o
illuminés; une grande allée c
de pampres de vignes me c
à la maiſon du Curé & à l'ég
lui eſt contiguë. Une ſimplicit

ſon domeſtique m'en ouvrit les portes, j'y vis des magaſins de laine blanche & très-fine ; elle lui venoit des moutons de cette île ; ils ſont une fois plus gros que les nôtres. Ce qui contribue beaucoup à leur donner de l'embonpoint, c'eſt l'air libre qu'ils reſpirent la nuit & le jour dans les lieux où on les fait parquer. Il n'eſt pas de pays où l'on achete les laines & les moutons à meilleur marché : la laine ſe vend ſix ſous la livre, & le mouton deux ſous ; la miſrole de vin, peſant cent ſoixante-dix livres (85 pintes), coûte cent ſous. Les Caravanneurs ne ſont jamais plus contens que lorſqu'ils peuvent aborder dans cette île, où ils trouvent des approviſionnemens à un prix ſi modique.

J'ai admiré les travaux pénibles des Inſulaires, qui ont défriché le terrein couvert de cailloux & des rochers qui ferment les eſpaces enſemencés. Ils ont eu l'induſtrie de creuſer dans ces rochers à trois braſſes de profondeur pour découvrir la terre. Les femmes ſe livrent à toute ſorte de travail ; celui de la pêche les amuſe beaucoup ;

connue. On n'a pas de peine
mêler dans les mœurs l'empre
la candeur & de l'innocence ;
vit dans la plus grande ſimplici
tranquillité de ces Inſulaires n'
mais troublée que par le ſouveni
ancien déſaſtre arrivé dans leur
Ils m'ont raconté, pendant le
que j'ai fait chez eux, la cauſe
décadence de leur ville & de
population. Charles-Quint faiſ
guerre aux Algériens, aborda
toute ſa flotte dans le port de
île. Frappé d'étonnement à la
grand nombre de marins mont
des felouques &, autres bâtimer
conçut le deſſein de les emplo
ſon ſervice : ceux-ci, attirés pa
poir de la récompenſe, ou dé
nés par des motifs de crainte
derent aux inſinuations du Mo

nemi qu'on alloit attaquer, les ayant ſurpris quelques jours après leur départ, les ſubmergea & briſa leurs légers bâtimens. L'île ſe trouva dénuée d'hommes; il y reſta ſeulement quatre cents veuves, gémiſſantes de la perte qu'elles venoient de faire, & de la privation de toute ſorte de commerce. Enſevelies dans l'oubli, trop foibles pour lutter contre l'adverſité, l'ennui & la miſere les accablant, il eſt aiſé de deviner le triſte ſort de ces innocentes victimes. Les murs que vous voyez le long du mole, me dirent-ils, ces anciens débris, ces maiſons détruites nous apprennent à apprécier la gloire des conquêtes. Ces vieux reſtes, entaſſés les uns ſur les autres, ſont pour nous autant de monumens précieux qui nous garantiſſent des projets de l'ambition. Ils alloient continuer de me faire le récit de leur nouvel établiſſement, lorſque j'entendis les cris des matelots qui faiſoient des efforts pour lever l'ancre. Je quittai ces Inſulaires, & me rendis à bord, auſſi touché de la belle naïveté

loit encore la vue, comme pour n
faire enviſager de nouveau la vic
ſitude des choſes humaines, & r
convaincre que le bonheur ſe re
contre ſouvent où on ne le ſoupço
neroit pas. Avez-vous remarqu
dis-je à nos gens, la gaieté peii
ſur le viſage de ces Inſulaires,
confiance qui accompagne toutes le
actions, l'empreſſement avec leq
ils nous offroient les fruits de le
travaux & de leur induſtrie, l'ar
nité de leur caractere & leur p
teſſe, malgré le peu de communi
tion qu'ils ont avec les peuples ci
liſés? Ah! que l'homme eſt heur
lorſqu'il ſait vivre avec peu de beſoi
Ces fortunés Inſulaires ne connoiſ
pas les plaiſirs recherchés que l'a
fice aſſaiſonne. Le luxe corrupteur
eſt inconnu; point d'intrigue ni

droiture & la probité dirigent toutes leurs actions ; chaque ſoir ils s'entretiennent de la culture des terres, de l'accroiſſement des plantes, de la fertilité que les ſaiſons amenent, d'un côteau embelli, d'un pâturage verdoyant, d'un terrain ſuſceptible d'amélioration, du travail du lendemain, d'un naufrage évité, d'une pêche abondante. C'eſt ainſi qu'ils prennent leurs délaſſemens ; mais toujours leur converſation finit par des actes de Religion, & des remercîmens adreſſés au ſouverain Maître qui leur diſpenſe ſes dons. Les chefs, attentifs à l'éducation des enfans, ne leur laiſſent pas ignorer l'obéiſſance due au Paſteur qui les inſtruit de leur devoir. J'aurois bien d'autres choſes à vous dire ſur ce ſujet, mais l'île de *Melida*, qui ſe préſentoit à nous, fit diverſion à nos entretiens. Elle me parut beaucoup plus étendue que celle dont je viens de parler : je ne ſais ſi les habitans y jouiſſent du même bonheur ; elle eſt ſous la domination de la République de Raguſe. Près delà on voit un beau couvent de Bénédictins,

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

En pleine mer.

M.

LA marche de notre vaiſſeau nous a conduit vis-à-vis l'île d'Agouſta; puis nous avons découvert celles de Liſſa, Caſſa & Corſola. Liſſa & Corſola appartiennent aux Vénitiens, Caſſa aux Raguſiens; toutes ſont couvertes de forêts. L'île de Corſola eſt plus grande que les deux autres; elle eſt preſque couverte de ſapins; notre bâtiment y a fait ſa proviſion de chauffage. On ne voit autour du port qu'un rang de cabanes de pêcheurs, bâties de pierres larges, diſpoſées en plan incliné, pour faciliter l'écoulement des eaux. Ses habitans n'ont d'autre reſſource, pour ſe procurer les objets de première néceſſité, que le profit de la pêche. Etant deſ-

arbres, dont le fruit qui reſſe
à une groſſe cériſe eſt bon à ma
& très-rafraîchiſſant. Le gazouille
des oiſeaux qui s'y faiſoit enten
me fit augurer qu'elle étoit à l
des frimats. Le rapport des pêch
que j'interrogeai, fut conforme à
conjecture; mais une curioſité pa
gere nous ayant conduit dans
agréable ſéjour, nous le quittâ
bientôt pour continuer notre ro
vers Lezina, ville capitale de
qui porte ce nom. Elle dépend de
République de Veniſe, & peut av
environ vingt milles d'étendue. I
eſt plus grande & plus fertile
celles dont je viens de parler. T
y eſt cultivé, & l'on y voit peu
forêts. Le port de la ville, conſt
en demi-cercle, eſt entouré de jo
maiſons: on voit aux côtés de -

neranda. A l'entrée de la ville eſt un Bureau de ſanté, diſtingué par ſix arceaux ſoutenûs par autant de piliers. Plus avant eſt une tour carrée, qui domine les maiſons de la ville : la fortereſſe eſt bâtie ſur l'endroit le plus élevé.

Nous ſommes entrés dans le canal de Lezina, laiſſant Eſpalatro à la droite. C'eſt une des villes capitales de la Dalmatie Vénitienne ; elle eſt très-commerçante, ſon port eſt très-beau. Parmi ſes monumens extérieurs, un clocher d'une ſtructure hardie & d'une élévation prodigieuſe tient le premier rang. Nous avons laiſſé à droite Traou, ville de commerce ; ces deux endroits ſont à ſix lieues de diſtance l'un de l'autre. Les côtes de cette partie de la Dalmatie paroiſſent fertiles & bien cultivées. Les hommes ſont robuſtes & d'une taille au-deſſus de la médiocre ; ils ne ſe marient qu'à trente & quarante ans. Les troupes que la République de Veniſe tire de ces divers endroits ſont toutes compoſées d'hommes auſſi beaux que courageux. Bientôt après nous avons eu

de la grêle & de la pluie ; heureuſement nous avons touché au port de Saccaron, dont la forme eſt ovale. Pluſieurs maiſons bordent une partie de ſa circonférence. J'eſpere m'y promener demain, & vous raconter les particularités que j'y aurai remarquées.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Dans le Golfe de Veniſe, en Décembre 1776.

M.

J'AI été ce matin dans l'intérieur de l'île de Saccaron ; de petits ſentiers couverts de roches pointues la rendent d'un accès difficile ; ſa population ne va pas à plus de douze cents perſonnes. Trois Curés placés en différens endroits leur fourniſſent les ſecours qu'exige la Religion Catholique. Les productions de cette île ſont le vin, l'huile & la cire. Des biſcuits, connus ſous le nom de galettes, ſont le ſeul pain qu'on y mange. Les Curés vont journellement à la pêche ; & trouvent une honnête ſubſiſtance dans le poiſſon qu'ils prennent, & dans le produit de quelques troupeaux à laine qu'ils nourriſſent. Ils ont des

avec des cériſes ſauvages.

Les habitans de cette île profeſſe avec zèle la Religion Catholique. I célebrent les fêtes des Apôtres, jeûnent la veille. Leur liturgie eſt langue Illirique ; leurs mœurs ſo douces & pures. Un de leurs Cur m'a dit que depuis ſept ans qu exerçoit ſon miniſtere, ce peuple lui avoit pas encore donné lieu lui faire le plus léger reproche. J' remarqué que ces petites îles paroi ſoient être conſacrées à l'innocenc Ces Inſulaires ſont vêtus d'une étof de laine ſemblable à celle de l'hab des Capucins. Ils portent la mouſt che, une veſte courte & des larg culottes de lin. La douce paix do ils jouiſſent eſt le lien qui les attac au ſol natal ; on y voit les femm ramer comme les hommes. J'ai é

ne peut qu'être édifié de la décence qui s'obſerve dans ce temple. Il ſeroit à ſouhaiter que ce bel exemple fût ſuivi dans nos grandes villes.

Le beau temps nous a fait ſortir du port de Saccaron. Nous avons eu pendant trois heures de ſuite le vent en poupe ; un grand calme a ſuccédé. Il nous laiſſe conſidérer à l'aiſe les montagnes de la Croatie, qui ſont entre la Dalmatie & la Hongrie. Leur cime très-élevée eſt couverte de neiges ; mais la nuit vient les dérober à nos regards.

Je ſuis, &c.

Au port Saint-Pierre de Ni
24 Décembre 1776.

M.

ON a célébré ici la veille par pluſieurs décharges de c de mouſqueterie. Chacun ſuit & les cérémonies de ſon pa matelots ont été à terre pour toutes ſortes d'herbes odori & en ont fait une gerbe c miſe ce ſoir ſur la table à à côté des plats & des mets étoit couverte. On comm faire brûler ces herbes, mange. Toutes les fois qu l'honneur de la naiſſance d tour, on tire des fuſées &

nappe reſte pendant toute l'octave ſur la table. Chacun, ſelon ſes facultés, a ſoin de la parer de ce qu'il peut trouver d'exquis. Dans ce moment nous entendons le chant des Invalides qui gardent la forteresſe du port Saint-Pierre; ils n'ont pas plutôt achevé un cantique, qu'ils tirent un coup de canon, ſuivi d'un coup à boire en l'honneur du Rédempteur. Jamais ils ne ſont plus actifs dans la manœuvre, ni plus attentifs à obſerver un uſage qui à la fin leur fait perdre la raiſon: c'eſt ainſi que ſes abus déshonorent les belles inſtitutions.

Les Schiſmatiques Grecs ont demeuré dans l'inaction. Ils réſervent leur poudre & leurs réjouiſſances pour la fête de l'Epiphanie; mais les ſalves d'artillerie qu'on a faites ſur les vaiſſeaux des Catholiques Romains ont duré juſqu'à l'aube du jour: le feu a été ſi vif, qu'on auroit cru voir un combat naval; les rochers du rivage en étoient éclairés.

Je ſuis, &c.

Du port Saint-Pierre de Nimb
Dalmatie, le 25 Décembre 1

M.

EN dépit du feu des canons
vent du nord a gelé les eaux re
mées dans notre vaiſſeau, &
que la mer laiſſe en ſe retira
rivage; il rend la terre auſſi dur
le biſcuit de Veniſe que nous v
d'acheter. Ce pain cuit depuis u
quelquefois depuis deux, eſt é
fort brun, & ſi compacte, qu'on
peut diviſer les parties qu'en l'éc
avec un marteau, ou en le f
ramollir dans l'eau tiéde; la vi
Veniſe en fournit à tous ſes
Elle a des îles qui ne conno

il en vend aux vaiſſeaux qui viennent aborder dans le pays. Ce petit commerce, joint à cent ſequins d'appointemens, l'aident à vivre aſſez honorablement dans ce lieu iſolé.

C'eſt près d'ici que ſe fait le fameux vin de *Bratcha*. On égrappe les raiſins, & on en laiſſe les grains expoſés pendant un mois au ſoleil; puis on les preſſe, & on met la liqueur dans de petits tonneaux.

J'ai été me promener le long de la mer, dont les vagues toujours agitées la couvroient d'une écume auſſi blanche que la neige. Les poiſſons étoient cachés dans leur retraite. Les marins enfermés dans leurs vaiſſeaux s'y arrangent le mieux qu'ils peuvent, & tirent de temps en temps des coups de canon comme pour faire diverſion à l'ennui qui les gagne, & au froid qui les pénetre; mais l'air n'eſt gueres réchauffé par ces feux paſſagers. Je vais endoſſer une groſſe cape; c'eſt ſous cette enveloppe que je vous dis: *Felicissima notte.*

Je ſuis, &c.

Au même port Saint - Pie
Nimbo, le 26 Décembre 17

M.

J'AI fini ma précédente Lettr
un ſouhait à l'Italienne, tel qu'o
l'a fait hier au ſoir; je vous l'a
pété avec d'autant plus de pl
que je me plais à m'exercer
cette langue pour n'être pas en
raſſé lorſque je ſerai rendu en I
La connoiſſance de la langue du
où l'on va eſt ſi eſſentielle, que
ne la peut ſuppléer, ni l'expr
des ſignes, ni même le ſecour
interpretes. Sans doute les geſtes
ſont de quelque reſſource, par la
noiſſance qu'ils donnent des pre

rapport avec les autres objets utiles & curieux. On s'aide à la vérité des interpretes, & ce ſecours paroît d'un grand prix; mais les inconvéniens qu'il entraîne ſont quelquefois plus dangereux que les ſignes d'une langue muette; d'ailleurs, c'eſt vivre d'emprunt, que d'avoir recours à des rapports qui ne rendent jamais fidelement ce qu'on veut dire ou ſavoir; c'eſt être mené par la main comme un aveugle qui craint de tomber dans des précipices. A combien de déſagrémens n'eſt-on pas expoſé, lorſqu'on dépend d'un tiers ſouvent intéreſſé à abuſer de la confiance qu'on lui donne?

Je ne demande pas au voyageur qui veut aller chez l'étranger une connoiſſance profonde de la langue qu'on y parle. C'eſt aſſez dans le moment qu'il y porte ſes pas, que les premieres notions lui donnent la facilité de pourvoir à ſes beſoins, & de ſe conduire dans les lieux où il veut aller; je lui promets que, pour peu qu'il s'exerce avec les habitans du pays, il en apprendra plus en ſix mois par

cette vérité ; mais combien ne
pas utile la connoiſſance parfai
langue, ſi cherchant à inſtrû
autres, & à leur faire paſſer
couvertes, il veut analyſer ce
rapport à la ſociété ? Alors déc
ſant ce qu'il voit & ce qu'il en
il aſſigne à chaque choſe ſon ca
propre ; religion, cérémonies,
du gouvernement, uſage des
caracteres, rien n'échape à ſa
tration ; il en fait un tréſor où
libre à tout le monde de puiſ
connoiſſances proportionnées
de chacun. Cet amas de déco
produira des effets merveilleu
l'opinion publique ; on éprouve
à tour les ſentimens que cauſer
miration & le reſpect dus à la
des exemples propoſés pour m
Tout étant réglé dans un Et

fruits de la ſatyre ou de l'éloge; mais il ne doit pas être indifférent de remettre ſouvent ſous les yeux des hommes l'image de la vertu & du vice, tirée d'un modele étranger : on eſt moins frappé des exemples domeſtiques qu'on a devant ſoi, que de ceux qui viennent de loin : tout étrangers qu'ils ſont, il ſemble qu'on les accueille mieux, & qu'on leur offre de préférence l'hoſpitalité, à cauſe de la difficulté du trajet. Les exemples lointains acquierent même un plus haut degré de conſidération, par la nouveauté du tablean & par le penchant naturel qu'on a à les imiter.

Une choſe qui m'étonne, c'eſt que le François naturellement porté à la nouveauté & aux voyages, eſt poutant celui des peuples qui s'applique le moins à l'étude des langues étrangeres ; cependant, ſans vouloir diſcuter du mérite des langues, chacune a ſa beauté, ſon élégance & ſes attributs particuliers ; on pourroit un moment accorder à la Françoiſe un degré de ſupériorité, en ce qu'elle a formé des hommes qui l'illuſtrent par différens genres d'éru-

alors que le talent de chaque p
lier ſeroit multiplié par la faci
l'inſtruction, & auroit un plus
eſſor. Souvent tel qui ſe conſa
travail de la charrue & a
groſſier méchaniſme, dévelo
un talent ſupérieur pour les la
& excelleroit dans ce genre ;
que celui qui va les apprendr
les grandes villes, n'y acquie
même la ſcience d'un homm
diocre. Mais, dira-t-on, de
utilité ſera la ſcience des l
étrangeres à des gens qui viven
des lieux iſolés, qui par éta
obligés de ſe fixer dans leur patri
y cultiver les terres d'où ils tire
ſubſiſtance eux & leurs compat
Faut-il donc compter pour
ſatisfaction de ces hommes info
lorſque par le miniſtere de ces

jettis ? Ne ſera-ce pas au contraire un grand délaſſement pour eux, lorſque comparant la diverſité des états, ils ſe verront plus heureux que les autres, ſur-tout lorſqu'ils en ſeront convaincus par des lectures puiſées dans l'original, bien plus capable de leur faire impreſſion que le rapport ſouvent fort infidele des Commentateurs ? Mais ſi parmi cette claſſe d'hommes groſſiers il s'en trouve un que la connoiſſance des langues excite à voyager, l'Etat ſe trouvera dédommagé des frais de cet établiſſement par l'avantage des connoiſſances qu'il apportera, & par la haute idée qu'il donnera aux climats étrangers de ſon utilité. Je vous dirois quelque choſe de plus ſur cet objet ; mais je crains qu'à force de parler des langues, la mienne n'en ait trop dit.

Je ſuis, &c.

Au port Saint-Pierre de Nimb
29 Décembre 1776.

M.

UN vaiſſeau Suédois vient d
trer dans le port ; il a mis trent
jours à venir du canal de Malthe
ſes voiles déchirées par le gros te
nous avertiſſent de ne pas nous y
poſer. Le Capitaine de ce bâtin
avoit pour mouſſe un jeune hon
originaire de Paris, que ſes grai
diſpoſitions ont élevé, dans neuf n
de ſervice, à la premiere place
gouvernail. Il fait toutes les man
vres du matelot le plus expérime
Je l'ai vu ſenſiblement touché du m
vais traitement qu'il éprouvoit d
part des gens de l'équipage.

Seul Catholique, il eſt en butte à toutes les railleries que la diverſité des religions inſpire. Les commiſſions humiliantes & pénibles lui ſont toujours réſervées, & la moindre négligence eſt punie avec la plus grande ſévérité. Après qu'il m'eut fait toutes ſes plaintes, je lui donnai un livre de prieres qu'il ſaiſit avec empreſſement, en m'aſſurant qu'il le liroit en ſecret tous les jours, eſpérant y trouver un adouciſſement aux peines & aux vexations qu'il éprouve parmi ſa ſociété. Son bâtiment part demain pour ſe rendre au port de Fiume, appartenant à la Reine d'Hongrie, où il doit ſe décharger de ſes denrées. J'écris au Conſul de France qui réſide à Trieſte, pour tâcher de faire avoir la liberté à ce jeune homme, & je lui expoſe le motif le plus capable de l'intéreſſer en ſa faveur; j'écris même à l'Archidiacre de Fiume, qu'on dit être d'un très-grand zele, le priant de concourir à ſa délivrance. Je ne ſais ſi ma recommandation aura aſſez de force; je me flatte pourtant qu'elle ſera favorablement accueillie, per-

Je ſuis, &c,

LETTRE XVII.

Du port de l'île de Luſſin en Dalmatie, le 8 Janvier 1777.

M.

TOUS les ports que j'ai vus dans les îles dépendantes de la Dalmatie, ont une forme ovale, & ſont formés par la nature; je doute que l'induſtrie en faſſe de plus sûrs. Celui où je ſuis n'a pas une grande étendue, mais il eſt bon. Je l'ai quitté ce matin pour obſerver la nature & les propriétés de cette île. Je n'ai trouvé en y entrant qu'un ſol hériſſé de petites roches, qui conduit à un hameau où eſt une égliſe ſervie par trois Prêtres, qui prennent le nom de Chanoines. Plus loin & à la gauche eſt une petite ville, dans laquelle eſt une grande égliſe ſervie par vingt Prêtres, dont la fonction eſt de chanter l'Office &

neralement surmonté de coll
laissent entr'elles des espa
vallons dans lesquels on
grains. Les côteaux sont co
vignes & d'oliviers, les
sont excellens, sur-tout poui
peaux à laine. Les habitans
marins ou pêcheurs. Les fem
nent la charrue & le gouverna
les hommes. Le sang y est t
en général ces petites îles se
blent assez par les productions
tilité & le costume. Le mauv
qui s'annonce par des nuag
m'a fait prendre la chaloupe
rendre à bord. *Obranoch.*

Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

Du port de l'île de Luſſin en Dalmatie, le 9 Janvier 1777.

M.

JE vois arriver une polacre Napolitaine, vaiſſeau à trois mâts, qui doit partir au premier beau temps pour Gênes & pour Marſeille, où elle porte une cargaiſon de bled qu'elle a pris à Ancone, d'où elle eſt partie la ſeconde fête de Noël, ſans avoir pu faire d'autre trajet que celui de venir ici; c'eſt-à-dire, qu'elle a mis douze jours pour faire vingt-cinq lieues. Je ſuis perſuadé que le plaiſir qu'elle a d'être ici n'égale pas le déſir qu'elle avoit de s'y rendre.

Nous avons ſur notre bord un Navigateur étranger, qui nous aſſure qu'il s'eſt perdu, depuis le commencement de l'hiver, plus de cent vaiſ-

avoit voyagé avec nous pend
ou quatre jours, a eu le malhe
ſubmergé par la tempête qui n
para de lui, en nous jettant
d'Alexandrie; je n'entends pa
que de malheurs & de déſaſtre
vieux marins diſent qu'ils n'ont
vu la mer ſi agitée. Ses bords e
tains endroits ſont couverts des
des vaiſſeaux victimes de ſa fu
Que ne peut-elle nous apporter
quelques-unes des pierres préci
qu'elle recele dans ſon ſein! J'en
ſirois une, dont l'éclat ſeroit l'in
de la joie que j'aurois à vous l'off
mais comme elle ne nous jette
des coquilles, je vous en envoie
dans laquelle vous trouverez l'apoſt
que je ne mets pas dans cette Let

Je ſuis, &c.

Femme de l'isle de CALAMOTA.

...yage avec nous p
ou quatre jours, a eu le m
ſubmergé par la tempête c
para de lui, en nous jet
d'Alexandrie ; je n'entenc
que de malheurs & de de
vieux marins diſent qu'ils r
vu la mer ſi agitée. Ses bc
tains endroits ſont couvert
des vaiſſeaux victimes de
Que ne peut-elle nous app
quelques-unes des pierres
qu'elle recele dans ſon ſein !
ſirois une, dont l'éclat ſer
de la joie que j'aurois à vo
mais comme elle ne nous
des coquilles, je vous en e
dans laquelle vous trouverez
que je ne mets pas dans ce

Je ſuis, &c.

voyage avec nous pendant
ou quatre jours, a eu le malheur d
ſubmergé par la tempête qui nous
para de lui, en nous jettant au
d'Alexandrie; je n'entends parle
que de malheurs & de déſaſtres.
vieux marins diſent qu'ils n'ont jam
vu la mer ſi agitée. Ses bords en c
tains endroits ſont couverts des déb
des vaiſſeaux victimes de ſa fure
Que ne peut-elle nous apporter a
quelques-unes des pierres précieu
qu'elle recele dans ſon ſein! J'en ch
ſirois une, dont l'éclat ſeroit l'ima
de la joie que j'aurois à vous l'offr
mais comme elle ne nous jette
des coquilles, je vous en envoie
dans laquelle vous trouverez l'apoſt
que je ne mets pas dans cette Let

Je ſuis, &c.

Femme de l'isle de CALAMOTA.

LETTRE XIX.

Au port d'Ancone, le 14 Janvier 1777.

M.

ENFIN nous avons mouillé dans le lieu après lequel nous ſoupirions depuis deux mois. Notre joie a éclaté par des remercîmens réitérés à la divine Providence qui a daigné combler nos vœux. Tout étoit en mouvement; les matelots tiroient avec tranſport les canots de l'entre-pont pour les lancer ſur mer; chacun s'empreſſoit de prendre ſes équipages pour aller à terre. J'ai pris congé du Capitaine Belucci. Mes ſentimens de reconnoiſſance égalent le regret que j'ai eu de me ſéparer d'un ſi galant homme. Nos adieux ont été ſuivis des plus vives expreſſions.

Le mole qui environne ce port fut com-

deux arcs de triomphe : le pr
bâti en marbre blanc , eſt d
Trajan. On lit au-deſſus une i
tion latine qui rappelle le ſo
des bienfaits que cet Empere
pandit ſur le pays. Le ſecond
en marbre blanc , a été bâti à
neur des ſouverains Pontifes q
fait travailler à la conſtructi
port. Une pierre de marbre , l
de ſix pieds & large de quatre ,
tient les noms des Auteurs de
vrage. Le port eſt vaſte & envi
d'édifices d'une belle ſtructure
travaille à rétrécir ſon entrée
prolongeant la gauche du mole.
le volume des eaux qui y entr
ne ſera plus ſi conſidérable ,
vaiſſeaux à l'ancre ne courro
le danger d'en être incommod
ville d'Ancone eſt bien bâtie

ceresse est placée sur l'une, & un couvent de Religieux sur l'autre. L'intérieur de la ville est orné de belles églises & de belles places; les rues sont étroites. La cathédrale, dont S. Cyrice est le Patron, se fait remarquer par un portique gardé par deux lions, soutenant chacun sur leur dos une colonne de marbre de la hauteur de dix-huit pieds, & tenant dans leurs griffes un gros serpent. L'église est d'architecture gothique. Au milieu de la nef, sont deux portes par où l'on va aux chapelles souterraines, qui renferment les reliques de plusieurs Saints, notamment celles du Patron. A la gauche de la nef est le superbe mausolée de S. Antoine de Fata, Evêque d'Ancone, dont j'ai vu le corps revêtu des habits pontificaux. Les Jésuites avoient dans cette ville une assez belle église, dont les tableaux & le dôme font le plus bel ornement. La place principale de la ville est un grand carré long, à l'extrêmité duquel est placée une statue colossale de Clément XII, assis sur un piédestal de marbre, où on lit une inscription qui

qu'on dit avoir été bâtie par Sixte
au milieu de laquelle ſont deux g
ſons qui verſent abondamment
l'eau. L'hôtel Mancini m'a paru
plus beau de la ville ; celui du Con
de la Nation Françoiſe eſt ſitué dans
plus belle rue. On porte le nomb
des citoyens à vingt mille, ſans
comprendre les étrangers que le con
merce maritime y attire. Cette vil
eſt la capitale de la province de
Marche-d'Ancone. Le ſéjour de c
lieu, très-agréable en lui-même,
devient encore plus par la douceu
du gouvernement & par la bonn
police qui s'y obſerve. On y conſerve
long-temps le ſouvenir du ſavant Lan
bertini, qui fut Evêque de cette ville
& qui parvint enſuite à la papau
ſous le nom de Benoît XIV.

LETTRE XX.

A Lorette, le 16 Janvier 1777.

M.

J'AI passé ce matin d'*Ancone* à *Castelangelo* & à *Caberano*, bourgs qu'on trouve sur la route de *Siroles*. On voit presque par-tout des côteaux & des collines fertiles & bien cultivées; le terrain est couvert de froment, de vignes en espaliers, d'orangers, d'oliviers, & d'autres arbres fruitiers; sur les hauteurs sont des châteaux & de belles maisons de campagne appartenantes à divers Seigneurs. Je suis arrivé à midi à *Siroles*, petite ville bâtie sur le haut de la plage qui domine la mer; sa position est très-agréable; ce qu'elle renferme de plus remarquable est un grand Christ en bois de cédre, d'une taille plus qu'humaine, & d'une grande beauté. J'ai continué ma route vers *Lorette*, où j'ai été rendu à trois heu-

objets de curiosité ; le Palais Ap
lique y tient un rang disting
c'est la demeure du Gouverneur,
Pénitenciers, & de plusieurs Offi
de la Sainte-Maison. Cet édifice,
gne de la magnificence des Ponti
est formé de pierres de taille &
briques ; il a cinq étages & deux ra
de portiques l'un sur l'autre, d'or
dorique & ionique, couronnés
une platte-forme, & gardés par
balustrade, sur laquelle des statues c
vent être placées ; il est du dessin
Bramante-d'Urbin, un des plus hab
Architectes que l'Italie ait produit.
statue colossale de Sixte V, origina
de la Marche-d'Ancone, est rep
sentée assise sur un piédestal, d
nant la bénédiction au peuple. La fo
taine Galli, située sur la place de
porte Romaine, est ornée d'un or

[redacted]és d'un basilic ; ce métal n'est pas [redacted]are dans ce lieu. Les trois portes de [redacted]a Cathédrale sont ornées de bas-reliefs [redacted]estimés des connoisseurs, & sont aussi de bronze ; le Baptistere l'est de même. C'est un superbe vase, porté par des Anges, chargé de bas-reliefs d'un goût exquis, & analogues au Baptême. Il est couronné par deux figures représentant Jesus-Christ baptisé par saint Jean ; le couronnement est environné de quatre statues, emblêmes de la Religion ; leur piédestal porte les attributs de sa vérité, de sa pureté, de sa stabilité. La coupole de l'Eglise, qui couvre la Sainte-Maison, est du dessin de *Bramante* ; les marbres qui l'environnent sont des plus célébres Sculpteurs ; ils sont tellement finis, qu'on les diroit tous faits de la même main. La Chapelle, qu'on nomme *Sancta Caza*, est presqu'au milieu de la nef, sous la coupole de l'église. Elle est revêtue de marbres très-recherchés. La vénération due à ce saint lieu méritoit bien les ornemens dont il est décoré ; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est ce

qu'on ne sauroit trop repeter aux h
mes les événemens marqués du f
de la Divinité.

Une tradition constante dans
pays atteste que la maison de
Sainte Vierge, située à Nazare
où le Verbe s'est fait chair, a
convertie en Chapelle du temps
Apôtres, & entourée ensuite d'
église par sainte Hélene, mere
l'Empereur Constantin ; que c
Chapelle a été visitée avec dévot
par plusieurs grands personnages,
que S. Jérôme, S. Louis, & au
Princes François ; qu'enfin elle a
transportée en Dalmatie, provi
de l'Illirie, & delà dans la Marc
d'Ancone, pays d'Italie, où est sit
la ville de Lorette ; mais on ignoi
jusqu'au douzieme ou treizieme sie
d'où cette Chapelle étoit venue.

qui le communiquât enſuite à des gens de bien. Ceux-ci voulant ſavoir la vérité choiſirent ſeize perſonnes pour aller à Jéruſalem & à Nazareth s'informer du vuide qu'elle avoit laiſſé ; leſquels ayant pris la meſure de la ſainte Chapelle, trouverent dans la confrontation des lieux la plus exacte conformité, & rapporterent avoir vu dans l'égliſe de Nazareth une inſcription gravée ſur le mur, qui enſeignoit que la Chapelle qui avoit été autrefois dans cet endroit, avoit diſparu. Ces voyageurs, de retour dans leur pays, rendirent compte de leur miſſion.

Des témoignages ſi nombreux, ſi capables de fixer les incertitudes, donna un grand accroiſſement à la piété des peuples. On vit un concours innombrable de Fideles rendre hommage à la ſainteté de ce lieu, qui devint encore plus reſpectable par les grands miracles qui s'y opéroient. On y accouroit de toutes parts, & chacun étoit jaloux d'y laiſſer les marques de ſa reconnoiſſance par des dons & des offrandes. Il eſt impoſſible de fixer le prix des richeſſes que contient le

compoſent deux tréſors placés en
endroits différens, dont il m'eſt
poſſible de donner un détail r
rique. Celui qui eſt dans la S
Maiſon renferme vingt-deux la
d'or, moins diſtinguées par la
tiere que par la délicateſſe du tra
la variété des deſſins & la fi
du goût; la plus conſidérable eſt
de Veniſe, peſant quatre-vingts m
d'or. On y voit pluſieurs buſtes
& d'argent, parmi leſquels il en
un d'argent du poids de ſept c
marcs. La figure en or que l'on
entre les mains d'un Ange, peſe
rante-huit marcs; c'eſt le poids
Louis XIV lors de ſa naiſſance. I
nud ſur un couſſin diapré de fl
de lis, les bras étendus, le vi
riant & la bouche un peu entr'ouve
qui laiſſe appercevoir

pluſieurs années de ſtérilité, accomplit ſon vœu en offrant ſon fils Louis XIV à la Sainte Vierge. La figure en or qui offre les deux couronnes d'or qui ſont ſur les têtes de la ſtatue de la Vierge & de l'Enfant, eſt de Louis XIII. La plus grande couronne eſt enrichie de vingt-quatre gros diamants taillés en brillans, d'un en roſe, de vingt-huit en facettes, tous de moyenne grandeur, & de dix-neuf cent trente-neuf petits. La petite couronne peſant neuf onces eſt enrichie de quatorze cent douze diamants, dont quatre-vingt-quatre d'une moyenne grandeur, & les autres extrêmement petits. Le drap qui couvre la Sainte Vierge, eſt enrichi de toutes ſortes de pierres précieuſes. L'autel, la baluſtrade, les portes d'entrée & les crédences ſont d'argent maſſif. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer la multitude des choſes précieuſes renfermées dans cet eſpace ſacré, dont on ne ſauroit apprécier la valeur.

Je croyois qu'on ne pouvoit rien ajouter à tant de richeſſes & de beautés; cependant on m'a conduit dans

de riche & de curieux en or
teries, métaux, ouvrages fa
le Caſſia, &c. De tous ces di
menſes qu'il ſeroit trop long
tailler, je ne parlerai que de c
m'ont le plus frappé, tels, par
ple, qu'une pyramide de ſaphi
viron un pied & demi de hau
de deux de baſe; un livre de
tout garni de pierres précieuſe
ſabre dont la poignée & le fo
ſont couverts de cent quara
pierres précieuſes, diamans, é
des, rubis, turquoiſes, &c.
lampe d'or ſuſpendue par trois c
d'or, & portée par une colon
porcelaine, tenant dans ſon b
rameau d'olivier d'or, garni d
émeraudes. On compte dans
lampe, qui eſt un don du
Pamphili, neveu d'Innocent X

cent cinquante-une émeraudes, dix-ſept topazes, quatre ſaphirs, deux grenats & une jacinthe; une galere d'argent avec ſes rames, ſes bancs, ſes antennes & ſes canons; les voiles & le pavillon ſont en or, c'eſt un vœu du Duc de Toſcane. Enfin on montre dans cette ſalle un tableau de Raphaël d'Urbin, le plus excellent peintre qui ait paru depuis la renaiſſance des beaux-arts. Il repréſente la Sainte Vierge tenant dans ſes mains un voile pour couvrir l'enfant Jeſus couché à ſes pieds, & S. Joſeph ſe tenant en arrière comme en extaſe; ce qui eſt très-remarquable, c'eſt l'attitude avec laquelle la Sainte Vierge tient le voile pour couvrir l'Enfant, & le naturel ſimple avec lequel celui-ci veut le prendre, en allongeant ſes bras & ſes mains. Un amateur, touché de la beauté du tableau, en offrit quatorze mille ſéquins (1). Je ne finirois pas ſi je vous faiſois le dé-

(1) Le ſéquin vaut environ onze livres, monnoie de France.

d'admiration que l'on voit d
Sainte-Maiſon.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

A Marcia, 19 Janvier 1777.

M.

LE mauvais temps par lequel je ſuis parti de Lorette, a augmenté les regrets que j'avois de quitter cet agréable ſéjour. Les plaines que j'ai trouvées couvertes de neiges juſqu'à Recannati, étoient bien peu capables de me dédommager des beautés que je venois de voir, & je crois qu'il me faudra voyager long-temps avant d'en trouver de pareilles; cependant, comme ces objets ſont hors de ma dépendance, je vais mettre à profit ce que je trouve à portée, & qui s'offre à ma vue. La ville de *Recannati* où j'ai paſſé, eſt ſituée ſur une hauteur: elle eſt entourée de petites collines bien cultivées, & parées d'oliviers & de vignes en eſpaliers. Son

beaux édifices, parmi lesqu
eſt un qui mérite l'attentio
tranger par la beauté du fr
Après être deſcendu de cette
joindre la route qui conduit
rata, on entre dans une plai
roſe une riviere nommée *Po*
voit ſur la hauteur qui la d
bourg appellé *Monte-Nov*
d'arriver à l'extrêmité & au
ſur cette riviere, eſt un v
phithéâtre dans lequel on cc
vingraine d'arcades d'une
majeſtueuſe, ſans y compren
qu'on voit détruites.

Les débris des murs font
la perte de l'enſemble. A qu
tance delà j'ai joint Macérat
à l'entrée de la nuit, ce qu
pêché de voir les partic
cette ville ; mais les perſ

ſimare, où je n'ai rien vu de remarquable. J'ai paſſé par la ville de *Tolentin*, qui eſt bien bâtie ; mais ce qui l'honore le plus, c'eſt l'avantage qu'elle a de poſſéder le corps entier de S. Nicolas, illuſtre par la ſainteté de ſa vie & par ſes miracles. L'égliſe où il eſt enfermé eſt belle ; le parvis eſt en quadres dorés, chargés de bas-reliefs & de figures peintes à freſque. On y compte dix autels, ſans y comprendre celui du chœur, fait en demi-cercle, d'un très-beau bois verniſſé. La Chapelle où repoſe le Saint eſt richement ornée, & couverte depuis le haut juſqu'au bas des ſignes brillans de la reconnoiſſance des Fideles.

A quelques milles de cette ville j'ai commencé à traverſer les hautes montagnes d'Ancone, couvertes de neiges & de chênes. Elles ont environ dix-huit milles d'étendue ; j'y ai reſſenti un froid exceſſif. On trouve depuis Tolentin juſqu'à Marcia des murs aux côtés de la route, conſtruits par les ſoins de Benoît XIV & de Clément II, pour empêcher que les voitures ne ſe précipitent dans les bas-

Auberges où le tient la p
dépourvues de tout ; on n'
du vin de ce froid climat,
fait cuire pour en corrige
Les vignes ſont mariées à l'é
cériſier & au pommier. L'A
que je traverſerai demain, e
de Marcia, s'annonce par
qui m'empêche de tenir la p
vais voir ſi le ſouper auquel
pelle, ſera meilleur que le
Betſimaro.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

A Spoleto en Ombrie, le 22 Janvier 1777.

M.

J'AI achevé de traverſer les montagnes glacées de l'Ombrie, contiguës à celles d'Ancone, graces à la neige tombée la nuit derniere, qui, en adouciſſant le temps, m'a permis de pénétrer ces grandes forêts. On trouve ſur la route qui eſt entre ces montagnes trois villages. Au-deſſus de celui de Belfioré paroiſſent des caſcades, dont la plus élevée a environ deux cents pas de hauteur. Son volume fournit ſuffiſamment d'eau à un moulin placé au bas. Les bâtimens délabrés qu'on voit dans ces lieux eſcarpés, prouvent l'ancien goût qu'on avoit pour la ſolitude. J'ai mis ſix heures à faire le trajet montagneux avant

gueres plus gros qu'un grain
fin ; ils ſont maintenant près
maturité ; l'huile qu'on en
excellente, La ville de Folino
au milieu d'une plaine très-
offre au voyageur une belle ro
y arriver, & de beaux édific
les citoyens. Elle contient quir
habitans. Ses principales égli
la Cathédrale, ſous le nom d
licien, celles de S. Jacques
Religieuſes de ſainte Anne.
dans toutes de beaux tableau
belles peintures à freſque ; on
ſur-tout celui qui eſt dans la
de la Cathédrale.

Ayant pris quelques heures
pos, j'ai dirigé ma route vers
où je ſuis arrivé à la pointe
Cette ville, bâtie ſur le p
d'une colline, domine la jolie

en entrant dans la ville, eſt l'égliſe où repoſe le corps de ſainte Claire. Au milieu de la rue eſt un portique de l'égliſe principale, ſoutenu par ſix grandes colonnes cannelées. Au fond & ſur la même ligne eſt l'égliſe où repoſe le corps de S. François. Elle eſt conſtruite à la Grecque; le pavé eſt de marbre rouge & blanc. J'ai été enſuite à une autre égliſe qui eſt ſur celle-ci. Sa voûte peinte en azur eſt admirable; les côtés de la nef le ſont à freſque; la boiſerie du chœur eſt fort belle. J'ai deſcendu enſuite dans la plaine pour voir l'égliſe de N. D. des Anges, éloignée d'Aſſiſe d'un mille. Ce temple eſt plus vaſte que ceux dont je viens de parler. On dit que dans ſon centre étoient la chambre de S. François & le lieu des apparitions dont la Divinité l'honoroit. On montre encore la cellule où il étoit quand Satan le tenta, & l'endroit où il ſe jetta pour vaincre la tentation. Près delà eſt un grand cyprès qu'on dit avoir été planté par le Saint, & qui paroît s'élever comme pour indiquer le lieu où la ſcène ſe paſſa.

ASHMOLEAN MUSEUM OXFORD

pour aller à Spoleto, on tro
de Trevi, dont la plus grande
maiſons eſt ſituée ſur une co
élevée, l'autre l'eſt ſur le
plaine de Folino à Spoleto a
de longueur, & environ deu
geur. Son centre eſt couvert
qui ſoutiennent les rame
vignes. Ses environs ſont bo
des côteaux couverts d'oliviers.
eſt le point qui ferme l'ovale
plaine. A l'entrée de la por
ville on lit une inſcriptio
qui invite les étrangers à y
ſéjour, en ces termes : *P*
venite, *manete*. J'ai cédé à
tation en y paſſant la nuit.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

A Rome, le 14 Janvier 1777.

M.

LA saiſon trop rude pour les voyageurs fait que je m'arrête peu dans les endroits où je passe, afin de joindre au plutôt celui où je dois me fixer. J'ai pourtant voulu, chemin faisant, visiter la riviere qui forme la fameuse cascade de la Nera, qui est à une heure de chemin de la ville de *Terni*. Son volume grossi considérablement par la fonte des neiges, est d'environ deux brasses de profondeur. Sa chute est de deux cents pieds; les gouttes d'eau jailliſſantes de bas en haut, en ont cinquante de hauteur, & forment un nuage qui, frappé des rayons du soleil à une certaine heure du jour, présente le plus beau prisme & ravit

haut. Il ſemble que la Nature ſe
à s'embellir dans la ſolitude, c
pour montrer aux hommes les
de ſa puiſſance.

J'ai paſſé à Narni, ville où fi
plaine d'Ombrie. On peut diviſer
province en cinq cercles ſéparé
des collines; chaque cercle peut
cinq ou ſix lieues de diametre,
eſt très-abondante en vins, grain
huiles; elle pourroit acquérir un
haut degré d'opulence, s'il y avoi
manufactures. La province de la
ne, où j'ai paſſé, eſt bien moins
due. Roubino, premiere ville qu
rencontrée, ne paroît avoir d'
avantage que celui d'être placée ſu
lieu élevé. Delà à *Civita-Caſtel*
on trouve, pendant cinq heures,
chemins gâtés & un pont con
par les ordres d'Urbain VIII

de la Sabine. Dans le bourg de *Regnano*, qu'on trouve en venant de Civita-Caſtellana, eſt une place bâtie en rectangle, au milieu de laquelle eſt une grande ſtatue de marbre qui repréſente un Préteur Romain. Au ſortir de ce lieu on marche dans une grande route pavée de larges pierres, qui conduit à Caſtel-Moro. La plaine qui l'avoiſine eſt mélangée de côteaux agreſtes & cultivés. Le pays paroît très-bon pour le pâturage des beſtiaux & des troupeaux à laine. A trois milles de ce bourg on commence à découvrir la fameuſe coupole de Saint Pierre de Rome, d'où j'étois éloigné de ſept lieues. Je ne puis exprimer le plaiſir que m'a cauſé cette belle perſpective. Je courois à ce point de vue avec autant d'empreſſement, qu'à une borne chérie qu'on eſt ſur le point de toucher. Cette coupole ne laiſſoit voir qu'elle, comme pour jouir ſeule du plaiſir d'attirer la curioſité. J'ai repris bien vîte la route Flaminienne, qui m'a conduit au pont du Tibre, où je ſuis arrivé à midi : delà on va l'eſpace d'un mille par une rue dont les

qui annonce par ſa belle ſtruct
grandes beautés de la ville. O
en entrant une vaſte place orn
beaux édifices & d'un obéliſq
ſoixante-douze pieds de haut, q
guſte fit tranſporter d'Egypte,
ériger dans le grand cirque. Elle
été conſtruite par les ordres d'u
d'Egypte, nommé *Sochis*, &
la ville d'Héliopolis ; autour
place, trois grandes & belles
& deux égliſes de la même f
Cet enſemble offre le coup-d'œil l
raviſſant. Je ſuis entré par la r
Cours, la plus belle de toutes,
ſeule qui ait des trotoirs, & j'
conſacrer au champ de Mars les
miers momens de mon arrivée.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

De Rome, 28 Janvier 1777.

M.

ROME, bâtie ſur douze petites collines, a, ſelon le calcul le moins étendu, treize milles de circuit. Les divers genres de beautés que l'on rencontre à chaque pas dans cette ville, en font un lieu délicieux pour les curieux amateurs. Tout y eſt noble, grand, majeſtueux. Les colonnes, les palais, les fontaines qui coulent dans les lieux publics & dans les maiſons, les ſtatues coloſſales, & les temples des anciennes divinités ſont autant d'objets qui tranſportent l'ame de l'étranger, & forment un enſemble qu'il m'eſt impoſſible de vous détailler. Tous paroiſſent ſe diſputer les regards & l'admiration. Il regne en-

ſont comme
placés à deſſein pour part
tention du ſpectateur , ſ
le riſque de perdre le créd
rite leur perfection partic

Les Beaux-Arts y ſont
plus haut degré de perfec
examine les édifices , l'Ar
a ſon ordre diſtingué ; la
ciſeau tout-à-la-fois nob
la Peinture , un pinceau
vie aux êtres inanimés ,
ſi répandu , que les ma
ples Particuliers ſont re
ſins en ce genre. Mais
d'admiration lorſqu'on
palais des Princes &
C'eſt-là qu'on voit d
des portiques ſuperb
à large rampe , gard
de marbre , poſtées

l'on ouvre le cabinet des Curioſités, on le voit plein de Monumens antiques, Momies, Marbres, Tableaux, Moſaïques, Médailles, Idoles, Dieux du Paganiſme, en bronze, en porphyre & en granit; la mémoire qui voudroit s'approprier le tout, & en conſerver le modele, ne peut être dans un plus grand travail que dans ce moment de curioſité. Au ſortir de ces lieux on diroit que la nature & l'art ont épuiſé leurs facultés, ſi les autres lieux de Rome ne montroient que le tréſor en eſt inépuiſable. Je vous parlerois bien du Vatican, où demeure le Souverain Pontife, de la vaſte étendue de cet édifice où l'on compte douze mille chambres, du nombre de ſes cours qu'on porte à vingt-cinq, de la nobleſſe des eſcaliers, de la longueur des corridors, de la grandeur des ſalles & des galeries ornées des plus belles peintures; de la fameuſe Bibliothéque du Muſéum, enrichi de ce que l'antiquité a de plus beau; des autres édifices plus anciens répandus dans la ville; du fameux Panthéon bâti en rotonde, Temple où toutes

Flavius près du Mont-P
temple de la Paix & de la
de l'ancien arc de Titus,
les Juifs d'aujourd'hui n'o
& où eſt gravé le chand
branches dont on ſe ſerv
cérémonies de l'ancienne
deux grandes colonnes
Antonine, couronnées de
bronze ſituées au milieu des
places, chacune d'elles r
les victoires des Romains,
faits qui les ont illuſtrés ſo
des Empereurs; de la f
Trévi, qui venant du ha
chers artiſtement placés,
avec impétuoſité au bas d'
ſervoir, ſe reproduiſant ſu
parties de cette même m
des jets qui annoncent ſon
& ſa force; enfin de tant

qui ſont d'une beauté & d'une richeſſe ſans exemple.

Il étoit bien juſte que Rome, le centre de la Religion Catholique, l'emportât ſur toutes les villes du monde par la magnificence de ſes temples; & que les Fideles Chrétiens voulant ſignaler leur reconnoiſſance, en dreſſant des autels dans les lieux où la Foi a le plus triomphé, fiſſent éclater leur zele par tous les moyens que les arts peuvent fournir. Il étoit juſte que les ſentimens de leur cœur fût manifeſté par des édifices conſacrés au Dieu qui vouloit y recevoir leurs hommages. J'ai déja viſité une partie de ces temples dont la beauté m'étonne. Celui qui fixe le plus mon attention, eſt l'égliſe de Saint Pierre. Je doute que le temple de Salomon ait pu être plus beau. Il eſt bâti au fond d'une place des plus vaſtes, ornée ſur les côtés de deux portiques faits en forme circulaire, qui commencent à l'entrée, & qui ſe prolongent juſqu'à la façade de l'Egliſe. Les portiques, dans leſquels on compte trois cent vingt colonnes de deux braſſes de circonfé-

obéliſque de granit d'une ſeule
haut de cent treize palmes,
comprendre le piédeſtal qui
trente-ſept. Il fut tranſporté de l'E
par les ordres de l'Empereur Cali
Quatre lions de bronze, couché
quatre coins du piédeſtal, porter
leur dos cette maſſe énorme. S
pointe de l'obéliſque eſt une cro
bronze de dix palmes de hauteu
huit de large, dans lequel eſt renfe
une partie du bois de la vraie C
On rapporte que Sixte V voulant
ſerver ce précieux fragment de
ſulte des mains profanes,
placer dans ce lieu hors d'attei
pour le conſerver à la vénération
blique. Cet obéliſque devient en
plus admirable par l'avantage d
ſitué au milieu de deux grand
belles fontaines

réſervoir de granit. Ces eaux naturellement limpides ſont bien plus belles à voir, lorſque, frappées des rayons du ſoleil, elles offrent aux ſpectateurs des couleurs variées à l'infini. Loin delà, & aux côtés de la baluſtrade avant d'arriver à l'Egliſe, ſont les ſtatues de S. Pierre & S. Paul, qui ſemblent garder à droite & à gauche les côtés de l'avenue; delà on monte inſenſiblement par un pavé large & uni au portique de l'Egliſe, dont cent colonnes de deux braſſes de groſſeur ornent la façade. Lorſqu'on eſt dans le portique, on eſt étonné de voir les bas-reliefs & les peintures dont l'intérieur eſt décoré. Les extrêmités ſont ornées par les ſtatues équeſtres de Conſtantin & de Charlemagne. La nobleſſe de leur maintien imprime le reſpect dû à ces lieux, & paroît exprimer la douce ſatisfaction qu'ils ont d'avoir contribué à leur décoration. Tant de beautés y ſont raſſemblées, qu'un étranger étant venu viſiter ce temple s'arrêta dans ce premier édifice, croyant qu'il n'y avoit rien de plus beau à voir. Revenu

de Chapelle. Mais quelle eût
ſurpriſe, s'il eût vu l'intérieu
l'Egliſe, où il y en a trente,
chacune ſa coupole & ſa nef?
grandes portes de bronze ouvrent
trée de cette premiere Baſiliqu
monde, où ſe trouve réuni to
que les arts & la nature peuvent
duire de précieux. Ce ſuperbe vaiſ
diviſé en trois grandes nefs, préſ
un tout le plus régulier & le plus
gnifique qu'on puiſſe voir. Il a 840
mes de longueur, 648 de largeur,
225 de hauteur. Les pilaſtres ra
aux côtés de la nef du milieu,
chargées de figures, de médail
en marbre & de buſtes juſques au
de la voûte, qui eſt de ſtuc doré.
grands arcs qui les tiennent &
ſéparent en même-temps, rempli
la vue d'étonnemen

tenant dans ſon bec un rameau. Ces médaillons ſemblent de loin toucher le pavé ; mais lorſqu'on les approche, on les voit élevés de dix pieds. Il en eſt de même de deux Anges qui tiennent un vaſe de marbre blanc rempli d'eau bénite, qu'ils offrent avec grace ; on les prendroit d'abord pour des enfans de deux ans, mais lorſqu'on les examine de près, ils ſont d'une hauteur & d'une groſſeur plus qu'humaines. Au premier pas, tout paroît d'une moyenne étendue : à meſure qu'on avance, tout s'enfle, tout groſſit, tout eſt coloſſal, & rien n'en a l'air. L'autel où repoſent les corps de S. Pierre & de S. Paul, eſt aux deux tiers de la grande nef ; il eſt couvert d'un grand baldaquin de métal de Corinthe, ſoutenu par quatre colonnes torſes de bronze doré. Les Anges qui paroiſſent ſe jouer dans les feuillages de ces colonnes, & ceux qui ſont ſur le baldaquin, tenant la thiare, ſont de métal de Corinthe & d'une groſſeur prodigieuſe, quoiqu'ils ne le paroiſſent pas. Cent lampes d'argent au milieu des cornes d'abondance en feuilles dorées,

toujours devant ce précieux
éclairent la beauté des marbr
pierres précieuſes & des c
d'albâtre dont il eſt revêtu ;
d'une magnificence incroyable
leve les yeux ſur le haut de la
c'eſt-là que l'architecture offi
chef-d'œuvre plus éclatant. Vous
une grande coupole de cent pal
diametre, haute de cinq cents
la lanterne, & de cent juſqu'à la
qui en a douze de diametre, ap
ſa maſſe énorme ſur quatre pili
pierre. Plus avant, & au fon
l'Egliſe, eſt la Chaire de ſaint Pi
revêtue de bronze doré, qu
quatre Docteurs de l'Egliſe en f
coloſſale de métal de Corinthe.
tiennent avec les doigts. A ſes
ſont les ſtatues de deux Papes célèb
de même métal

que un grand rayon de gloire, autour duquel eſt une multitude d'Anges dorés, qui expriment divers ſentimens d'admiration & d'extaſe. Chaque Chapelle a un grand tableau de moſaïque, & deux groſſes colonnes, les unes cannelées, les autres unies, qui touchent le pavé & la voûte. Elles ſont de granit, de porphyre jaune antique, & de marbre de diverſes couleurs. Dans le moment où j'obſervois les autres monumens dont elles ſont décorées, & qu'il ſeroit trop long de détailler, le Pape eſt entré dans l'Egliſe avec ſon cortége ordinaire, le Majordome, le Porte-croix & vingt gardes qui le précédoient. Après s'être mis en priere dans les Chapelles du Saint-Sacrement & de la Vierge, il a paſſé devant la ſtatue de bronze de S. Pierre, qu'il a honorée, courbant pendant quelques minutes ſa tête devant elle. Il a été enſuite à l'autel où repoſe le corps de cet Apôtre, devant lequel il s'eſt proſterné près d'un demi-quart-d'heure. Ce Souverain Pontife eſt d'une figure noble & majeſtueuſe ; on diſtingue en lui une

ſuivi d'un autre également att
avoit aux côtés de ſa voiture un
pagnie de gardes à pied, &
vant une de chevaux-légers : le
croix monté ſur une mule blan
ſurplis & long collet, march
devant de Sa Sainteté, dont l
courſe s'eſt terminée à la porte
Ange. Je partageai avec la mu
ſes bénédictions, que chacun r
agenouillé.

Vous aurez part aux mêmes
lorſque dans les grands jours
lemnité, ce Pontife la donne
du portique de S. Pierre, aux
coins du monde. En attenda
ſouhaite que Dieu vous coml
ſiennes.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

De Rome, le 2 Février 1777.

M.

LES cérémonies de la Religion ayant été en vénération chez les peuples les moins policés, je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de vous parler de la majeſté de celles que j'ai vu pratiquer aujourd'hui dans la Chapelle Sixtine, à l'occaſion de la bénédiction des Cierges. Le Pape en mitre blanche, revêtu d'une chape couleur de pourpre, le Connétable Colonne, cordon rouge, en habit noir & collet blanc, vingt-deux Cardinaux, dont cinq en chapes violettes & les autres en chaſubles de la même couleur; pluſieurs Evêques & Archevêques, des Prélats, des Généraux d'Ordre, des Procureurs

...Diacre & Prêtres assistans
Chanoines de S. Pierre, un de
Marie-majeure, & un de S. Je
Latran. Dans le temps que le
brant procédoit à la bénédictio
cierges, le Pape assis sur son
a donné à baiser aux Cardinau
main enveloppée de la chape,
Evêques le genou, & aux autre
pantoufle. Les prieres de la béné
tion étant finies, le Cardinal Vic
a présenté à Sa Sainteté un cierge
trois ou quatre livres, peint de
verses couleurs; puis le Pape e
donné aux deux Cardinaux Rezzon
qu'il avoit à ses côtés, & ensuite
autres Cardinaux, tous le recev
sans se mettre à genoux, mais bais
premierement le milieu du cierg
ensuite la main découverte du saint P
les Evêques non Cardin...

ſacré Collége, l'ont reçu à genoux, & ont baiſé ſa pantoufle avant de ſe relever. La diſtribution des Cierges ayant duré une heure, le Pape porté dans un fauteuil par douze hommes vêtus de ſimares rouges, huit Clercs portant le dais ou baldaquin qui couvroit ſa tête, a fait ainſi la proceſſion dans la Chapelle Sixtine, tenant ſon cierge dans les mains, ſuivi immédiatement du Connétable Colonne, des Cardinaux, &c. Il a gardé ſa mitre jaune juſqu'au *Sanctus*; il s'eſt levé enſuite pour aller s'agenouiller ſur le repoſoir qui eſt au milieu de l'autel, & eſt revenu après l'Élévation à ſon trône, ſe tenant droit, le viſage vers l'autel, ſans mitre, mais gardant ſa calotte blanche. La communion du Prêtre étant finie, il a reçu debout, ayant la mitre ſur la tête, la paix du Cardinal Vicaire, qu'il a donnée aux deux Cardinaux qu'il avoit à ſes côtés; ceux-ci l'ont portée aux autres. Les Evêques l'ont reçue du Cardinal célébrant par un Evêque qui avoit été la chercher. La Meſſe finie, le Pape après avoir dit quelques orai-

la Chapelle où étoient tant d'i
Perſonnages, & où la pourpre
troit tout ſon éclat, il l'étoi
davantage lorſqu'en détourna
attention on jettoit les ieux
grand tableau qui repréſente le
ment dernier, & qui paſſe pc
chef-d'œuvre de l'art. Les p
malheureux ſur qui tombe la co
nation, ont des expreſſions ſi n
les de repentir, de douleur, d
ſeſpoir, qu'on pourroit eſpérer
vont fléchir la colere du ſou
Juge, ſi on ne ſavoit pas que ſes
mens ſont irrévocables.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

M.

IL étoit réſervé aux Romains, à cette nation féroce dans ſon origine, qui ſe rendit la maitreſſe des autres peuples par ſes armes, de les aſſervir encore aujourd'hui par des inſtrumens plus humains, & de forcer leur reconnoiſſance par ſa merveilleuſe adreſſe à enchaîner les arts & la nature. Il lui falloit ce ſecond domaine pour être dédommagée du premier qu'elle avoit perdu; auſſi le conſerve-t-elle avec ſoin pour les occaſions où le luxe veut ſe produire au-dehors. Je ne mets pas ſur le rang ces grands jours conſacrés à la religion, dans leſquels l'Egliſe étale ce qu'elle a de plus précieux en ornemens & en riches déco-

vaiſſelle en or qui couvre u
de cinquante couverts lorſque l
Saint il donne à manger à ſ
dinaux ; de ces ſuperbes fête
appelle *Infiochè* ; de la rich
parures & des équipages qu'
lorſqu'il va en triomphe du
au Capitole, ſuivi des Prince
cour nombreuſe, menant a
un train proportionné à ſon
à ſa dignité. Je ne parlerai
cette pompe majeſtueuſe avec
eſt offerte la haquenée que le
Naples lui envoie tous les ans
jour que cet animal, couver
étoffe précieuſe & accompagn
multitude de carroſſes richem
nés, eſt conduit juſqu'à l'intér
l'Egliſe, où il s'arrête fléchiſ
genou devant le Pape, qui,
par douze hommes dans un

jours, que brille le génie de cette nation ſouveraine. Le dôme de S. Pierre, couvert de lampions diviſés en zones grandes & petites; des reſſorts ſecrets communiquant en une minute la lumiere à toutes ſes parties; les feux d'artifice du château Saint-Ange conſervant une demi-heure leur activité; des gerbes de feu jettant au commencement & à la fin un millier de fuſées & de figures, dont une partie va ſe perdre dans les nues, & l'autre dans les eaux du Tibre qu'elles paroiſſent enflammer, ſont bien des preuves de ſon heureuſe fécondité. Qu'il eſt beau ce ſpectacle, que la ſombre nuit, naturellement ennemie des lumieres, vient rendre encore plus ſenſible par l'épaiſſeur de ſon obſcurité, ſur-tout lorſque la nature & l'art ſe prêtent un mutuel ſecours pour donner plus d'éclat au tribut du zele & de la piété!

Tout eſt réglé dans cette ville, juſqu'aux plaiſirs publics; on n'y voit point ce luxe indécent qui corrompt les mœurs. Dans les occaſions où il ſe donne plus de liberté, comme dans les temps des Bacchanales, il a un

aux bruyants. La cloche du C
donne le ſignal à deux heure
midi. Alors les Maſques très-ſi
rement habillés ſe promener
les rues à pied, à cheval, &
roſſe; leur courſe vagabonde
minée un quart-d'heure avant
par une autre courſe de dix à
chevaux barbes. Le moment
part de ces animaux fougueux,
derriere la corde, attendant av
patience la liberté de courir
voyant de loin le Baricelli
à eux, ils ſe trémouſſent & s
comme pour demander à ce
lier, ſuperbement monté, de
livrer de la géne & de l
trainte : lorſque cet Offici
la canne pour qu'on baiſſe
de, ils partent comme des
& vont finir leur courſe au bo

dredi & le Dimanche. On ſe rend à dix heures du ſoir aux ſalles de ſpectacles, dont l'immenſité ſurpaſſe tout ce qu'on voit ailleurs. La répréſentation des Piéces dure ordinairement quatre heures. Les Acteurs ſont des jeunes gens traveſtis, qui jouent tous les rôles, dans leſquels on n'a pas à craindre le danger des indécences. C'eſt le ſeul temps de l'année où ces ſalles de ſpectacles ſoient ouvertes. On évalue les dépenſes qu'on fait dans la ville pour les maſcarades, les loyers de-chambres, ceux des fenêtres, des voitures, &c. à cent mille écus Romains. Celle de la courſe des chevaux monte à quatre-vingts écus, que payent les Juifs pour s'affranchir de l'obligation où ils étoient de faire cette courſe publique.

Le temps conſacré à la pénitence étant arrivé, les jeux & les exercices publics ceſſent. On n'entend pas en Carême chanter dans les rues des airs gais & libres. Le peuple ſi naturellement porté au chant, ſe fait une loi de s'en abſtenir avec tant de ſévérité, qu'on le croiroit ſans voix, ſi on ne l'entendoit

Qu'elle rend l'homme heureux dans
privations comme dans ſes jouiſſan
& laiſſe dans la ſage économie
ſon adminiſtration un beau mo
à imiter !

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

A Rome, le 26 Mars 1777.

M.

LES cérémonies que j'ai vu exercer la Semaine-Sainte, dans la chapelle Sixtine, étoient auguſtes & édifiantes : le Pape revêtu d'une aube & couvert d'une mytre blanche, lava, le Jeudi-ſaint, les pieds de douze Prêtres, nommés *Apôtres*. Ayant repris ſes habits ordinaires il fut à la ſalle, où on ſervit le repas préparé pour ces douze Prêtres, qui portoient un bonnet blanchâtre, dont l'extrêmité pendoit derriere les épaules : il les trouva aſſis, chacun ſe félicitant de jouir de la précieuſe médaille qu'il avoit fait mettre ſous leurs aſſiettes, & de l'agréable odeur des bouquets mis à côté de leurs couverts : le Pape ayant ſervi la ſoupe & pluſieurs plats de poiſſons, s'eſt retiré

plaintive ni plus ſenſible ; l'accor
fait de quatorze voix qui chantoi
Pſeaume, étoit d'une douce m
que les amateurs étrangers n'o
imiter. Le jour de Pâques
arriver à l'égliſe de S. Pierre l
verain Pontife porté ſur un fa
par douze hommes : on le dépoſ
de ſon trône, où il fut revêtu d
nemens pontificaux ; il célébr
Meſſe. Il ne ſe tourne point v
peuple ni avant les Oraiſons ni
la Préface, comme font les Ev
& les Prêtres ; il éleve à droite
gauche les dons qu'il vient de c
crer. Lorſqu'il a récité les prier
la Communion, il va à ſon trô
on lui porte l'Hoſtie qu'il a c
crée, & qu'il conſomme ſe t
debout, après avoir fléchi le g
on lui offre enſuite le calice.

les boire à l'autel. Le Connétable Colonne lui ayant préſenté de l'eau pour laver ſes mains, il eſt revenu à l'autel finir la Meſſe. Auſſi-tôt il fut porté près d'une croiſée du portique qui domine la place de S. Pierre; & de ce lieu élevé, il a donné deux fois la bénédiction, & a accordé des indulgences. Les coups de canon tirés du château Saint-Ange & la ſimphonie des troupes de guerre rangées ſur la place, ont exprimé la reconnoiſſance du peuple & la grandeur de cette cérémonie.

Je ſuis, &c.

De Rome, en Avril 1777.

M.

LES mœurs ont des nuance variées, qu'il n'eſt gueres poſſ d'en avoir des modeles exactem vrais. Mais comme tout le mor prend plaiſir à s'en inſtruire, je v à tout haſard vous dire ce que reconnu chez le peuple avec lequel je

Le vrai Romain eſt très-attac au Pontife ; il eſt bon ami, m lent à ſe communiquer : ſon mainti grave marque un homme réfléch & paroît donner un plus grand p aux ſaillies de ſon eſprit vif & pér trant. Il recherche avec empreſſeme les Nouvelles politiques

ſité. Cependant l'humeur du peuple eſt pacifique ; & l'étranger ne peut que louer ſa civilité. Le ſeul quartier où cette qualité ſe fait moins remarquer, c'eſt à Traſtevere : l'idée que les habitans ont d'être les vrais deſcendans des anciens Romains, qui renverſerent les trônes, & firent trembler les Nations, leur donne un caractere de fierté que de légers prétextes rendroient féroces, ſi une police ſurveillante ne ſavoit les contenir dans le devoir.

La ſeule choſe dont le Gouvernement, avec toute ſon attention, ne peut arrêter le cours, c'eſt la barbare manie des Plébéïens, d'aſſouvir leur haine avec le couteau. J'en ai vu quatre s'attaquer en plein jour au milieu des places publiques, & ſe frapper plus cruellement à meſure que le ſang ruiſſeloit des membres bleſſés : ces horribles ſcenes ſont fréquentes ; & quoiqu'elles ſoient propres à inſpirer le dégoût & l'effroi, on voit les enfans badiner, s'exercer avec ce fer homicide, comme pour apprendre de bonne heure à le rendre plus meur-

ainſi dire, le ferment de ſes putes; & on ſait qu'un ſang eſt ſuſceptible des moindres imſions. La taſſe de café ne coûte qu baïoque & demie, c'eſt-à-dire, liards de notre monnoie. Ce marché engage le manœuvre & l tiſan à le prendre tous les matins d les lieux publics; c'eſt un préliminaire au travail qui doit les occu dans la journée. Le pain eſt toujo fixé à un bas prix: les autres alimer tels que le poiſſon, légumes, œu &c., n'y ſont pas vendus plus cl que dans les autres grandes villes. prix de toutes ces denrées, expoſ en vente à la place Navonne, fixé par le Prélat chargé de la poli Dès que les acheteurs ont épuiſé proviſions du marché, il ſe diſſou & chacun ſe retire

les hommes, on ne voit pas les femmes s'en occuper en public.

Les Romains montrent beaucoup de zele dans l'obſervation de la Religion catholique. On les entend le ſoir chanter les Litanies de la ſainte Vierge aux pieds des Oratoires placés aux coins des rues. Le ſon de la cloche les avertit à huit heures du ſoir de prier pour les morts.

Les Curés de la ville envoient le Dimanche dans les différens quartiers des Eccléſiaſtiques vêtus en cérémonie, précédés d'une croix & d'un Porte-clochette, qui avertit les jeunes gens de ſe rendre à l'inſtruction qui doit être faite dans leur égliſe. Les jeunes demoiſelles diſpoſées à s'enfermer pour la vie dans le cloître, ſont dans l'uſage de ſortir du couvent quatre Dimanches avant de ſe vouer à la clôture, & vont ſe promener dans les lieux les plus fréquentés, ornées de ce que la parure a de plus recherché. Le temps expiré, elles rentrent dans leur couvent pour s'y revêtir des habits conformes à l'inſtitut, & pour n'en plus ſortir. J'en

...de pierre & de marbre
bornoient les allées qui ſont à pei
de vue. Les urnes de marbre & l
buſtes des Empereurs placés dans l
compartimens, les chênes, les if
les platanes, les rangées de thim & d
lauriers qui ſéparoient les forêts d'av
les boſquets, formoient un enſemb
délicieux : au ſortir de ce vaſte jardir
je rentrai dans la ville par la port
Salarca, où l'on me fit remarquer l
pierre ſur laquelle le grand Béliſair
étoit aſſis ; on y lit encore ces paroles
Date obolum Beliſario, donnez un
obole à Béliſaire. Cette inſcription
en rappellant le triſte ſort du Génér
de Juſtinien, montre bien le vuid
des grandeurs humaines.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

De Rome, le 5 Avril 1777.

M.

J'Ai vu tant de Moſaïques, que je voudrois vous écrire en ce genre pour réparer par cette nouveauté le temps que vous perdez à me lire : mais comme l'exécution ſeroit beaucoup plus difficile que le projet, je me bornerai à vous tracer ſeulement la maniere dont on les travaille, afin que vous trouviez dans ce modele idéal un ſujet d'amuſement qui ſupplée à l'impuiſſance de ma volonté.

Dans l'attelier eſt une large & longue table de marbre, à compartimens creux, dont on remplit les cavités d'un maſtic fait avec de la chaux vive, de la poudre de Pierre-ponce, de celles de différens mar-

que, qu'on taille [illegible]
tranchant ſur une enclume ég
tranchante ; on en reduit le
à la petiteſſe qu'on veut, puis
arrange ſur le maſtic fraîcheme
poſé, qui dans peu de ter
fait qu'un ſeul & même cor
la pierre à laquelle il eſt uni,
vient auſſi dur qu'elle. Ces pi
verſement colorées ſont comp
matieres, cuites dans deux fo
dont les orifices ont environ
de circonférence ; l'un cuit
tériaux qui compoſent le
l'autre la matiere vitrifiée ; lo
le ſont aſſez, on en tire la ma
due avec une cuillere de fer qu
ſur une plaque aſſez voiſi
matieres mêlées enſemble &
ſont enſuite jettées dans un
ardent placé au-deſſus des

diverſement colorées, dont le nombre va à douze mille ; elles ſont placées ſuivant leur couleur dans des caſes numérotées. L'Artiſte qui s'en veut ſervir choiſit commodément celle qui convient le mieux à ſon deſſein. Les tableaux qui en ſont compoſés ſont auſſi précieux par la qualité, que par la longueur du travail qu'exige l'arrangement des petites parties qui conſtituent un tout ſi varié.

Les ouvriers habitués à cet Ouvrage peuvent être comparés à ceux qui travaillent aux manufactures des Gobelins ; lorſqu'ils ont un tableau à exécuter, ils prennent au voile noir, avec un crayon de craie blanche, les traits de toutes les parties qui compoſent le tableau : enſuite ils poſent le voile ſur le maſtic, & après avoir fait tomber avec un linge fin les traits, qui ne ſont que la pouſſiere de la craie blanche qui s'attache au maſtic, & du crayon avec lequel il a été tracé, ils forment avec une pointe ſur le maſtic qui doit guider l'Ouvrier, les mêmes traits, qui pourroient s'effacer. Quand l'ouvrage eſt terminé, on polit le tout,

de ſainte Pétronille, par le C
eſt la preuve de ce que j'ava

Je renvoie le récit des ar
jets qui décorent & enrichiſſe
à mon paſſage dans cette vil
venant de Jéruſalem. Je me
de partir demain pour Ver
ſera le point fixe d'où je m
nerai vers la Paleſtine. L'acc
rable que j'ai reçu du S.
par deux fois m'a demandé
aux S. Sépulche, & l'imp
ſes mains ne peuvent qu'
le déſir que j'ai d'entrep
voyage. S. S. m'a même ac
Bulle de prolongation de
pour le Jubilé de S. Bert
ne duroit que deux fois vi
heures. Adieu.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

De Florence, Capitale de Toſcane; le 10 Avril 1777.

M.

L'ESPÉRANCE de revoir Rome a diminué les regrets que j'ai eus de la quitter. J'ai dîné le 6 de ce mois au petit bourg de Monteroſi. Je ſuis entré enſuite dans la plaine de Ronciglio, que j'ai trouvé couverte d'une riche moiſſon ; les côteaux qui la bordent ſont hériſſés de forêts de chênes & de ſapins. Des lacs, qu'on dit être fort poiſſonneux, ſe font remarquer dans une étendue que termine une montagne très-élevée : la neige qui la couvroit nous a fort embarraſſés. On va enſuite à Viterbe, une des principales villes de la Romanie ; les édifices en ſont fort beaux, & les rues

Roze poſſédé par les Religi
même nom.

J'ai paſſé le 7 à Monteſiaſc
finit la plaine de Viterbe q
milles de longueur (1), delà
ſene, où l'on voit des plaines, l
de forêts, & un lac qui a
trois milles de large & dix d
c'eſt près delà que les Romai
la conduite de Marcellus,
les Sarraſins. On dit que le
débris d'un arc-de-triompl
dans ce lieu, rappellent à la
ce grand événement. Delà

(1) Ce bourg fameux par la b
vins, y attira un voyageur, qui
vic à force d'en boire : avant
légua à l'égliſe où il ſeroit enter
conſidérables, & chargea par ſo
les légataires de verſer annuellem

S. Lorenzo Allegroté, bourg contigu à une monticule remarquable par la multitude de grottes dont il eſt pour ainſi dire couvert ; après avoir long-temps monté, on deſcend dans une jolie plaine qui eſt encore du Domaine Eccléſiaſtique. J'ai paſſé le 8 à Rédicoſani, lieu extrêmement élevé, faiſant partie du Mont-Appennin ; l'eſpace qui ſe trouve entre ces deux endroits eſt mêlé de ravins, de monticules, & quelque terrein cultivé. L'étranger y trouve des jeunes gens de tout ſexe raſſemblés, qui attendent impatiemment l'arrivée de quelqu'un pour l'accompagner au ſon des inſtrumens juſqu'à l'auberge, aſſez éloignée de là, en mélant des chants agréables à leur ſymphonie champêtre. Nous eûmes beau les engager à s'épargner la peine de nous ſuivre, ils nous eſcorterent juſqu'à notre deſcente de la voiture ; ils ſembloient être poſtés par la nature pour donner à ce lieu triſte & fort iſolé les agrémens qu'elle lui a refuſés. La partie de la Toſcane qu'on trouve en ſortant de cet endroit, eſt bien inférieure en

tre-coupées de p...
rico & Torrinieri, petits
ſont ſur la route, ne ſe
que par un terrein couve
& de vignes. Bonconventu
le 9 flatte plus la vue qu
autres, par la variété de ſes
& par la ſupériorité de
Plus on pénétre dans ce
il paroît s'ouvrir; mais
jours montueux juſqu'à Sie
ville très-jolie eſt bâtie ſu
teur qui domine les petits
l'entourent: la population y
& s'accroît tous les jours p
du commerce, & par l
des droits de franchiſe,
ciens de ſon état libre. L
pavées de larges pierres &
une belle Place dont les
ſont en amphithéâtre,

ſeur, quoiqu'elle ſoit d'une grandeur coloſſale, méritent les regards de la curioſité. Aſſez près delà eſt le Palais des Médicis, également remarquable par ſa ſolidité & par ſon étendue, il eſt voiſin de la Cathédrale. Le frontiſpice de ce temple eſt un ouvrage de ſculpture ancienne, qu'on trouve rarement ailleurs; ſes murs, tant en dedans qu'en dehors, ſont tous de marbre blanc & noir, ainſi que les douze grands pilaſtres de la Nef. Dès l'entrée on voit la coupole qui eſt placée au milieu, ornée dans ſa circonférence de petites colonnes de marbre; le pavé compoſé de larges tables de marbre, montre un chef-d'œuvre de ſculpture, & les objets repréſentés ſur les différentes pierres font l'éloge du ciſeau de l'Artiſte. En général la beauté des édifices de cette ville, l'aménité de ſes habitans, la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire, & l'activité de ſon commerce, quoique modéré, en font un ſéjour très-agréable. Elle n'eſt éloignée de Florence que d'une petite journée; les bourgs qui ſont dans cet eſpace intermédiaire,

mêlée de petits côteaux & de va
couverts d'oliviers & de vignes
maiſons joliment bâties, des châ
ſitués de diſtance en diſtance,
allée de cyprès, longue d'un d
mille, qui va juſqu'aux portes d
ville, préſente à peu près le m
coup d'œil que la vue de Mar
à l'endroit connu ſous le nom d
Viſta.

Florence renferme des M
mens précieux dans preſque tou
genres ; des belles rues, un
large & uni qui invite à y marc
des ſtatues de marbre & de br
répandues dans ſes différens quart
des jets d'eau, des promenades
mille autres ornemens extérieu
rendent ſi belle, que, ſans Ro
elle ſurpaſſeroit toutes les villes
talie. Le Palais du Grand-Duc v

une cour qui eſt un grand quarré long, au fond de laquelle eſt un périſtile remarquable par la nobleſſe de ſon architecture, par le réſervoir d'eau qu'il renferme, & dont la circonférence eſt ornée de ſtatues de marbre faites par les plus habiles Maîtres; celle de Moyſe entre autres eſt révêtue d'un manteau de porphyre. Aſſez près delà eſt un eſcalier voûté par lequel on va à un grand cirque qui ſert aux jeux, & qui eſt traverſé par une allée qui conduit au parc & à d'autres promenades : les appartemens du palais ſont très-beaux; celui où le Prince donne audience aux Ambaſſadeurs a dans ſa ſimplicité une majeſté qui en impoſe : ſon plafond eſt en plâtre avec des bandes de bois doré & ſculpté qui le traverſent. Au ſecond étage eſt un large corridor orné d'un grand nombre de ſtatues de marbre, placées aux portes des appartemens : on voit à la droite de très-bons portraits, des tables, des pierres rares, & autres choſes précieuſes dont la collection eſt due aux Médicis. Il ſemble que ces êtres inanimés ne ſoient là que

va voir, ... beautés qui doivent leur ... foins du Prince régnant.

J'ai vu la ſuperbe galeri... dicis, & les chambres où ſo... més les tableaux originaux ... tres les plus fameux de l'... n'eſt pas poſſible de voir ... précieux en ce genre : mai... portraits celui de Chriſtia... Polonois, m'a fait le p... ſion : le ſeul défaut que je ... c'eſt de ne m'avoir pas ... pourquoi il ne parloit ... cité de ſes yeux, & ... le font croire véritable ... vivante. La ſalle du t... plie d'une infinité de c... trop long de détaille... dans le nombre de c... perle groſſe comme ... ſilence trois lon...

a pu ſe procurer tant d'antiquités & de richeſſes. La chapelle de S. Laurent, où eſt leur ſepulcre eſt une grande rotonde revêtue de différentes eſpeces de marbres, de jaſpes & de porphyres; les ſépulcres ſont de granit oriental, on y voit un groupe de ſtatues de marbre fait par Michel-Ange; mais ce lieu gagneroit beaucoup à être éclairé; c'eſt bien dommage que l'obſcurité qui y regne, abſorbe une partie de ſes beautés. Les autres temples de la ville, tels que l'Annonciade, la Cathédrale, les Egliſes des Auguſtins & des Dominicains & autres ſont moins des objets qui relévent ſa ſplendeur, que des ſignes du zele pieux qui anime l'eſprit des citoyens.

Le fleuve Arno partage cette ville en deux, & quatre ponts ſuperbes en facilitent la communication; on paſſe ſur un, dont les côtés ou parapets ſont maſqués par des boutiques de Joailliers: mais ce qui rend le ſéjour de la ville encore plus agréable, c'eſt la douceur du Gouvernement. On ne ceſſe de faire l'éloge du Grand-Duc régnant: il donne audience à tout

ainſi de corriger les abus. C
fêtes, des bals, & des jeux
il y va traveſti ſans que perſ
doute, & voit par lui-même
qui méritent d'être corrigés.
ſans qu'on s'y attende, on voi
de nouveaux réglemens dict
diſcernement le plus éclairé,
plus ſaine politique ; il fait
lui-même : ſa ſévérité pour
tien du bon ordre n'eſt jai
rigoureuſe que dans les occ
un Miniſtre infidele a pu
confiance. Il eſt rare de v
Florence des exécutions publ
citoyen m'a aſſuré que de
ans perſonne n'avoit péri p
plice ; l'étranger & le cito
dans les rues le jour & la
courir le riſque d'aucune mau
contre. Le capitaine du Guet
les matins compte au Prince

jours ; il eſt élargi s'il eſt innocent, ou s'il eſt coupable d'un crime qui ne ſoit pas capital ; mais s'il y retombe une troiſieme fois, il eſt entiérement banni des Etats du Prince. Dans les cas où le crime eſt énorme, le coupable eſt mis dans une priſon, & on ne ſait point ce qu'il devient ; cette juſtice ſecrete qui n'imprime point ſur les familles le ſceau du déshonneur, rend les malfaiteurs beaucoup plus craintifs, plus ſurveillans, & par conſéquent plus ſages.

Il n'eſt pas de lieu où la douane ſoit plus ſévérement fidele dans ſes recherches qu'à Florence ; il eſt défendu aux étrangers de porter ſur eux du tabac au-delà de la proviſion du jour, le Prince veut qu'on n'en prenne dans ſes Etats que du ſien ; j'en avois trois ou quatre onces dans une tabatiere que les commis ſaiſirent, mais trois jours après, au moment de mon départ, elle me fut rendue avec la même proviſion.

Je ſuis, &c.

De Bologne, le 13 Avril 177

M.

PERSONNE ne ſent mieu
le voyageur ce que peuvent les
pectives des divers payſages.
côteau riant vient égayer ſes
là une colline ſtérile fixe ſes ré
ſur la négligence des cultivateur
haut il entend reſſonner le h
du paſteur, exprimant le plai
voir paître ſes blanches geniſſes
bas les échos des vallons réte
des cris perçans d'une bergere
de ne pouvoir retrouver l'agn
s'eſt égaré, ou qu'une bête féroc
de lui enlever. Il ſeroit trop l

mon chemin ſans être arrêté par ces impreſſions ; je trouve tour-à-tour des lieux gais, triſtes, iſolés, déſagréables, charmans ; leur préſence me réjouit, m'attriſte ou m'enchante ; tout me ſert d'aliment. Je viens de quitter Florence & ſes environs délicieux pour entrer dans des pays preſque ſauvages & ſtériles. Paſſant à la Maſquere, j'ai vu une vaſte plaine appellée *la Moſelle*, qui a dix-huit milles de longueur & trois mille de largeur. J'ai voyagé enſuite pendant quatre heures ſur des montagnes, avant d'arriver à Scarricalanchino, qui dépend de l'Etat eccléſiaſtique. Il n'y avoit que des paſteurs fatigués de ſuivre leurs chevres occupées à chercher ſur des côteaux pierreux des herbes éparſes çà & là. Les vallées décharnées par des torrens nouvellement deſcendus, préſentoient une face horrible ; notre voiture n'alloit pas aſſez vîte pour m'en faire éviter le triſte aſpect.

Je ſuis enfin arrivé à la ville de Bologne, dépendante du même Etat : elle eſt plus grande que Florence ; mais elle n'eſt pas auſſi belle ni auſſi

par
celle de ſes Temples, tels q
thédrale de S. Pierre, l'égl
Dominique, de S. Salvad
ſainte Pétrone, où l'on voit
Méridienne, préciſément
genre de celle de l'Obſervat
de Paris. Les portiques ſi
pour les Citoyens, qu'ils
l'abri des injures du temps
à plus d'un mille de la vi
lieu des rues eſt pour les
pour les bêtes de ſomme.
des habitans eſt d'envir
dix mille; le Pape y tient
Légat.

On voit au milieu
Place une fontaine en
figure pyramidale, cou
grande ſtatue de marb
des faces de cette pyra
ere Vierges de bronze,

hauteur. On voit encore dans la grande Place une groſſe tour de briques d'environ cent quarante palmes de hauteur : elle eſt ſi inclinée, qu'on la croiroit près de ſa chute : elle ſe ſoutient ainſi, parce que la ligne verticale qui paſſe par le centre de gravitation, ne ſort point de la baſe de la tour. Mais ce qui eſt plus admirable dans un autre genre, c'eſt la fameuſe Specola, où ſont les choſes les plus curieuſes en ouvrages de cire : cette collection des travaux des Peintres Bolonois, repréſente des enfans, des hommes, des animaux de toute eſpece, rendus ſi bien au naturel, qu'on les croiroit tous de chair : il eſt impoſſible de voir rien de plus beau en ce genre.

La plaine qui entoure la ville eſt très-vaſte : elle eſt couverte d'arbres & de vignes à hautes branches, ſans que l'ombrage porte préjudice à la récolte du bled que l'on ſeme dans les intervalles des rangs : le terrain étant d'une qualité excellente, ce pays ſeroit bien plus fertile, ſi le cultiva-

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

De Veniſe, le 15 Avril 1777.

M.

J'AI ſuivi, pour venir ici, la route ordinaire, apres m'être embarqué à cinq heures du ſoir ſur le canal de la *Villa*, qui a ſix lieues de longueur & pluſieurs écluſes en brique. Le cours de cette navigation s'eſt termine à Ferrare, grande ville ſituée dans la plaine de Bologne : ſa population ne répond pas à ſon étendue ; on y compte environ quarante mille habitans ; le commerce y eſt moins actif qu'à Bologne. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'eſt la Cathédrale dont le vaiſſeau eſt le plus vaſte que j'aie vu depuis Rome. Trois coupoles couvrent la nef principale, aux côtés de laquelle ſont rangées douze arcades,

les parties, & perd beaucoup
pas être desséché ; inconvénien
seroit facile de détruire, en f
des saignées à la terre, & prati
des canaux ou des fossés abou
à un canal principal qui en rec
les écoulemens : il en résulter
double avantage, que les eaux
nantes augmentant le volume
du grand canal, sur lequel
barque du courrier, rendroie
navigation plus prompte & plus f
& laisseroient aux terres toute
fertilité. Ayant joint le port de
Oscuro, je m'embarquai sur le
ce fleuve, aussi beau que le Rh
vient du Haut-Piémont, & se
dans le golfe Adriatique. Ses
rapides m'ont conduit à Chiusi
partenant à la République de Ve
la position de cette ville mar

oseroient l'attaquer par mer ou par les lagunes. Près delà commence un mur de deux toises d'épaisseur, & d'environ cinq mille de longueur, contre lequel les flots de la mer viennent se briser : on travaille à le prolonger jusqu'auprès des murs de la ville de Palestrine. Cette ville située entre la mer & les lagunes, est peuplée de pêcheurs, & appartient à la République Vénitienne. A quelque distance delà, Venise se fait apperçevoir par ses hauts clochers : un gros mur qui s'étend depuis Palestrine jusqu'à son port, sépare la mer des lagunes dans lesquelles cette ville est bâtie. Les lagunes vont jusqu'au pied des montagnes du Padouan : on y voit des maisons entourées de jardins & de parcs ; celle des Chartreux tient le premier rang. Le port qui sépare la mer des lagunes jusqu'à Malamoca, est partie d'argile & partie de pierre. Il a environ douze milles de longueur : on ne conçoit pas comment ces anciens Républicains ont pu faire un ouvrage si difficile & si dispendieux. L'aspect de Venise est beau : les tours,

poſe de me mettre dans une g
pour y entrer : je vous écri
que j'y aurai remarqué de pl
reſſant.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

De Veniſe, le 18 Avril 1777.

M.

DES pieux de bois enfoncés dans un tendre limon, ſont le fondement de cette ville, qui a ſix milles de circuit : la ſolidité de ſes édifices eſt ſi grande, qu'il eſt preſque ſans exemple qu'aucun ait écroulé par ſa baſe. Un ſi parfait méchaniſme devenu le ſiége de la République, ſemble concourir, avec les ſages loix qui la régiſſent, à ſon exiſtence & à ſa gloire : & tel eſt ſa belle harmonie, que le moral & le phyſique ſe prêtent un mutuel ſecours pour exalter ſa ſplendeur & l'effort de l'induſtrie humaine. Ce beau lieu, couvert autrefois de marais & d'eau, l'aſyle de pauvres Pêcheurs, eſt dévenu la retraite d'environ deux

qui les go...
partagés ſur l'époque pre
dation ; ceux qui veulen
la plus grande antiquité
le fameux Antenor déb
ſes gens dans les Lagu
premiers fondemens de
Veniſe, & qu'enſuite ſui
du petit fleuve appellé
bâtit celle de Padoue. I
tiennent que dans le te
Goths ſaccageoient l'Ital
tila y exercoit ſes cruau
ples épouvantés voulan
à la péſanteur de ſon
giérent en foule dans le
habitées par des Pêch
nerent naiſſance à la
bitations qu'ils y con
qui prétendent que V
de Ville & de Répub

déja assez la réunion de plusieurs habitans. Mais ce qui est très-certain, c'est que le Gouvernement de Venise a commencé par les Consuls & les Tribuns, qu'il a duré plus de sept cents ans dans cet état; que le peuple peu satisfait des débats qui s'élevoient entre ces Magistrats Plébeïens, élut un seul chef, qu'on appelloit Doge; que ceux-ci par la suite abusant de leur autorité, furent tantôt chassés, tantôt mis à mort; qu'après leur abolition on nomma encore des Consuls & des Tribuns, que le Gouvernement après eux devint démocratique, toutefois en limitant le pouvoir du Doge; qu'enfin le Gouvernement passa au douzieme siecle, de la démocratie à l'aristocratie telle qu'elle existe aujourd'hui.

Le Doge, chef de cette suprématie, est comme un être purement passif: tout le pouvoir réside dans le Grand-Conseil; il a pourtant la prééminence dans les assemblées, & un palais qui lui est affecté: il prend le titre de Prince Séréniſſime; il répond au nom de la République aux Ambassadeurs & aux Ministres des Princes étrangers,

gés les affaires qui concernent
tat, il a néanmoins ſes entrées l
au Grand Conſeil, au Sénat, au
lége & au Conſeil des Dix; il a en
le droit de veiller à ce que les a
Magiſtrats rempliſſent leur mini
avec exactitude, & qu'ils ren
ſcrupuleuſement la juſtice. Sa ju
diction eſt deſpotique dans ſon p
& dans ſes dépendances; il non
dans cette étendue des officiers,
écuyers, &c. à la ſolde du Pul
Son élection eſt à vie; pendant
regne ſes enfans & ſes parens
exclus de toutes charges de la Ré
blique. A ſa mort les Conſeillers &
chefs des Quarante vont occuper
palais; ils aſſemblent le Grand-Conſ
qui nomme cinq adminiſtrateurs
palais, & trois inquiſiteurs pour e
miner la conduite & les actions

pre pour montrer que malgré la mort du Prince, le Gouvernement ſubſiſte dans toute ſa vigueur. On procéde enſuite à l'élection du nouveau Doge. Les cérémonies en ſont ſi compliquées, que j'ai fort héſité à en parler dans cette lettre, afin de vous épargner l'ennui que leur récit pourroit vous cauſer. Le Grand-Conſeil aſſemblé, on compte le nombre des Nobles qui ont paſſé l'âge de trente ans ; il eſt quelquefois de neuf à douze cents. On met dans une urne autant de boules qu'il y a de Nobles : trente de ces boules ſont d'or, & trente d'argent. Un des Conſeillers & un Chef des quarante ſe tranſportent à l'égliſe de S. Marc : le premier enfant qu'ils y trouvent âgé de douze ans, eſt conduit par eux à la ſalle de l'aſſemblée ; il eſt appellé *Balotin*. Cet enfant tire de l'urne une boule qu'il donne à chaque Noble, qui eſt appellé par ſon nom : les trente qui ont les boules d'or ſont élus Doges. Auſſi tôt que leur élection eſt publiée, leurs parens & alliés ſortent de l'aſſemblée, & il n'y reſte que les trente élus, tous devant être de différentes

... de cette maniere. I
premiers, à qui la balle
échue par le sort, ont chacun
d'en élire cinq, & les quat
niers d'en élire quatre chac
Grand-Conseil se rassemble ;
blie la nouvelle des quarante-un
quels on tire douze au sort,
choisissent vingt-cinq en cette
Le premier des douze en nomm
les autres chacun deux. Le
Conseil s'assemble de nouveau
publie la nomination de vingt
d'entre lesquels on en tire n
hasard, qui en choisissent cin
cun ; ce qui fait en tout quarante
Ceux-ci, en présence du Grand
seil assemblé, demeurent seuls. I
choisit onze de ce nombre, q
viennent électeurs de quarante-
la maniere qui suit : les huit pr

de ces derniers devenue publique, ils ſont proclamés par le Grand Conſeil aſſemblé pour les derniers électeurs du Doge. Les quarante-un ayant entendu la Meſſe du Saint-Eſprit, & après avoir prêté ſerment, s'enferment dans un appartement du palais, & n'en ſortent pas que leurs voix, au nombre de vingt-cinq, ne ſe ſoient réunies pour nommer le Doge. Dès que la nomination eſt faite, le nouveau Doge eſt porté avec ſa famille dans une chaire ronde par des hommes qui le promenent autour de la place de Saint-Marc : il jette, pendant ce temps-là, de l'argent au peuple qui voudroit que les porteurs lui fiſſent faire le tour avec plus de lenteur. Il eſt obligé ce jour-là de conſigner quatre-vingt mille écus qu'on garde en dépôt pour les dépenſes de ſes funérailles. Il porte aux jours de cérémonie une eſpece de couronne qui finit en cornet : deux larges dentelles pendantes couvrent ſes oreilles ; il eſt revêtu d'un long manteau couleur de ſouci : ſes épaules ſont couvertes d'un rochet d'hermine, au milieu &

que reſpectable. Je vous fer
d'ici à quelques jours des cho
me paroiſſent mériter quelqu'i
j'emploirai volontiers mes lo
vous en entretenir. Je vous ſo
autant de patience à me lire q
d'impatience à vous écrire. *La*
devota mente, *&c.*

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

De Veniſe, le 24 Avril 1777.

M.

CETTE ville offre un ſingulier ſpectacle par la variété des rues, des canaux, des ponts & des maiſons bâties ſur l'eau. Il y a peu de rues droites, elles ſemblent des labyrinthes; il faut tourner preſqu'à chaque pas: l'étranger s'y trouve ſi embarraſſé de rencontrer le lieu où il veut aller, qu'il eſt obligé à chaque inſtant de demander le chemin qu'il faut prendre: cet inconvénient eſt moins ſenſible par la maniere honnête avec laquelle les citoyens donnent ces indications. Il n'y a dans Veniſe de grande place que celle de S. Marc, les autres ſont petites. Celle des douze Apôtres eſt ſeulement remarquable par l'égliſe de S. Jean & de S. Paul, & par la

on n'y voit ni chevaux ni car
dans la plupart deux perſonn
front peuvent à peine s'y prom
les pavés en pierre de taille ſon
jours très-propres. On trouve des
qui font communiquer les dif
quartiers ; on en voit peu de
leur nombre ſe porte à environ c
cent cinquante. On peut alle
eau dans des gondoles, ſi l'on cra
pavé. La diſtribution des canau
auſſi variée que celle des rues : e
néral les rues à canal ſont plus lon
plus droites & plus larges : on
par leur commodité, dans tou
quartiers & maiſons de la ville
trajet eſt fixé à un bas prix. Un g
canal ſépare Veniſe en deux : c'e
ce canal qu'on voit le pont de
alto, formé d'une ſeule arcade.
cent quatre-vingt-ſept pieds de

jeux ſur ce grand canal, qu'on appelle *la Reddulta*, en certains jours conſacrés à la joie publique ; mais le plus beau ſpectacle eſt le jour fameux des Régates : on voit des gondoles richement parées par les ſoins de différens Seigneurs qui s'empreſſent à l'envi de leur donner l'ornement le plus analogue à la ſolemnité de la fête qu'ils célebrent : un nombre infini de péotes élégamment décorés couvrent alors les lagunes & les canaux de la mer ; les Gondoliers intrépides impriment à cette multitude de petits bateaux des mouvemens oppoſés, comme s'ils vouloient ſe heurter mutuellement ; mais leur grande adreſſe prévient tous les accidens, & on eſt toujours étonné que ces petits vaiſſeaux confondus pêle-mêle ſe croiſent rapidement dans toutes les directions ſans s'effleurer.

Les plus beaux édifices ſont placés le long du grand canal : celui de Rezzonico ſe fait diſtinguer par la nobleſſe de ſon architecture, & par les colonnes qui ſont aux arcades de la façade. Le palais de Peſſaro, qui eſt au côté oppoſé, paroît l'égaler en

& autant d'égliſes. Dans cha
cier les maiſons des Plébéi
bâties de briques & couvertes d
les cheminées paroiſſent ſur
comme des colonnes d'envi
pieds de hauteur. *Labuonaſer*

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

Veniſe, mois de Mai 1777.

De Veniſe, le 27 Avril 1777.

M.

CE qu'on m'avoit dit de l'arſenal de Veniſe a excité ma curioſité : je l'ai viſité ce matin. Il eſt entouré des eaux de la mer, & fermé par un mur épais & élevé, qui a deux milles de circonférence, ſur lequel ſont de petites tours où ſe tiennent les ſentinelles. Il a deux entrées aſſez contiguës : l'une eſt pour les vaiſſeaux qu'on veut caréner ou lancer à l'eau, l'autre pour les ouvriers ou les curieux. Ce lieu, qu'on peut regarder comme le rempart de la liberté, renferme dans ſon enceinte tout ce qu'il faut pour équiper en peu de temps une flotte de trente vaiſſeaux de ligne,

rang, à faire toutes ſortes d
dages, à fondre des canons, c
lets & des bombes, enfin à
ler à tout ce qui eſt du reſ
l'artillerie & de la marine. La
de la main-d'œuvre coûte a
ment à la République cinq cen
ducats. Le premier carré lon
voit en entrant, couvert d'eau
tient de vieux vaiſſeaux de tout
deur, qu'on garde pour mod
côté delà ſont les différens c
où l'on conſtruit les galeres,
tes, galéaſſes & autres vaiſſe
ſecond carré qui eſt plus vaſte
tient de grands édifices dans
repoſent les gros vaiſſeaux n
ment conſtruits; j'en ai com
de ſoixante canons. Les édi
ſont au côté oppoſé renferr
mâts, les planches & le bois c

ſont bordés de grandes caſes où ſont les mâts, cordages, affuts & fonderies des canons: dans le centre ſont les bombes, les boulets, les canons, parmi leſquels j'en ai diſtingué un à ſept boulets & un autre à trois. A un des côtés de ce carré, eſt le magaſin d'armes, diviſé en quatre longues & belles ſalles, où ſont artiſtement rangés quarante mille fuſils & autant de piſtolets. On y voit les caſques, les boucliers, l'armure des anciens Héros de la République, les trophées des victoires remportées ſur les Turcs, des lanternes, des vaiſſeaux, des piſtolets à la Turque & autres armes ſingulieres; tout eſt rangé avec le plus grand ordre. Cinquante hommes ſont payés pour tenir ces armes propres; auſſi ſont-elles autant agréables par leur poli brillant, que précieuſes par l'excellente qualité du fer travaillé à Breſcia. Il y a dans un autre quartier de l'arſenal une ſalle où eſt le modele de tout ce qui eſt contenu dans ce vaſte édifice. La citadelle même de Corfou y eſt repréſentée en relief: la ville de Cataro

curiosité. Je ne puis mieux vous dre la beauté de cet arſenal, vous rapportant le mot d'un C de Charles-Quint : J'aimerois i diſoit-il, avoir cet édifice que villes d'Italie.

Au ſortir delà, j'ai été à des Grecs ſchiſmatiques, qu broient la Pâque. Au milieu du tuaire, & ſous un grand dais, cadre qui repréſente la Réſurr Le Célébrant ayant encenſé p le *Magnificat* cette image & l tres, a fait le tour de la nef cenſant ſucceſſivement les Fide y étoient rangés. Leur chant différent de celui des Latins, turellement muſical, inſpire la tion. Le cérémonial même qu ſervent a je ne ſais quoi d'a qu'on voit avec plaiſir. On di

rits & les cérémonies. Cependant on ne ſauroit approuver les maximes de leurs Paſteurs dans ce qui regarde le fort interne, point des cas réſervés chez eux. La vengeance meurtriere, défendue par les loix du Chriſtianiſme, eſt tolérée dans leur tribunal, & trop aiſément excuſée par les parens de celui qui a été tué ou maltraité. Quoiqu'on diſe que la plupart d'entr'eux ne croient pas au Purgatoire, j'ai pourtant eu l'occaſion de me convaincre qu'ils ont à cet égard la même croyance que les Latins. Ils font des prieres pour les morts; les Paſteurs ſuivent dans le Tribunal de la Pénitence les anciens Canons de l'Egliſe, qui ordonnent la pénitence publique ſelon la gravité du délit. Les parens au ſeptieme degré, ne peuvent ſe marier ſans avoir obtenu la diſpenſe de l'Evêque. Le temps me fournira peut-être l'occaſion de traiter plus au long de leur liturgie. En attendant, je ſuis, &c.

De Veniſe, le 30 Avril 1777.

M.

TOUT ſe paſſe ici dans la
grande tranquillité : on n'eſt
incommodé par le bruit des tamb
ni effrayé par la livrée des ge
guerre : qu'on ſe promene dan
rues ou dans les places, on n'
pas un ſeul ſoldat en habit d'o
nance ; tout eſt ſi bien réglé dan
République, qu'elle eſt inſtruit
le moment de ce qui s'y paſſe
la vigilance active des eſpions
pliés qu'elle entretient à ſes fr
eſt défendu aux Nobles de lier
eſpece de commerce avec les A
ſadeurs des Cours

lans inconnus ſont ſi attentifs, qu'il eſt rare de violer cette loi ſans qu'ils s'en apperçoivent. Le Gouvernement eſt fort ſévere envers ceux qui oſent cenſurer l'adminiſtration. Le Corps de l'autorité réſide dans le Conſeil majeur, compoſé de douze cents Nobles, parmi leſquels on choiſit les Sénateurs, qui ſont au nombre de deux cents : de ceux-ci ſortent les Provéditeurs, les Procurateurs, les ſix Conſeillers du Doge, le Conſeil des dix & les trois Inquiſiteurs. Le Conſeil des dix reſte en place tant qu'il eſt agréable à la République : les trois Inquiſiteurs ſont changés de trois en trois mois ; ils ont le droit de vie & de mort. L'exercice de l'autorité réſide plus en eux & dans le Conſeil des dix, que dans le chef de la Suprématie. Il y a des Cours établies pour adminiſtrer la Juſtice civile & criminelle : ils ſont quarante pour chacun ; c'eſt pour cette raiſon qu'on les appelle *Quarantie*. Il y a des Colléges de vingt, de dix, des Cenſeurs, des Conſervateurs des Loix, des Inſpecteurs d'Hôpitaux, des Monnoies, &

Diète. Si un Noble tombe dan
délit grave, il eſt puni par l'é
par une priſon perpétuelle, ma
mais par aucun ſupplice ignomi
Cette République peut ſe vante
voir dans ſes États deux millio
cent mille hommes, à qui la pê
le commerce & la navigation dor
la vie en grande partie, & proc
beaucoup de numéraire ; mais il
faut bien qu'elle ait aujourd'hui
pulence qu'elle avoit, lorſque ſes
tes marchandes & guerrieres rap
toient, des pays preſqu'inconnus
autres Nations, des richeſſes imm
ſes, dont le précieux dépôt la rer
floriſſante, & la mettoit en état
ſiſter dans le beſoin celles qui r
moient ſon ſecours. C'eſt dan
temps-là que le lion fendant les
ſans relâche, s'engraiſſoit de ſes c

plus que ſuffiſans à ſa ſubſiſtance ; mais la grandeur de ſa fortune précipitoit ſa chute par ſon propre poids : l'amour du repos, ſi naturel après de longues fatigues, lui inſpira l'ambition de répandre ſes fruits de ſes travaux ſur la terre ferme. Les Particuliers acquirent des terres ; contents de trouver aux portes de leur Patrie un ſol fertile, qui en occupant leurs loiſirs leur ſervoit de délaſſement, ils en firent leurs délices, préférant les douceurs du repos aux penibles jouiſſances qu'ils trouvoient ſur l'élément liquide. La République elle-même enflée de ſa proſpérité, & tourmentée du déſir des conquêtes, à l'exemple des autres Puiſſances, voulut avoir des Domaines, des Provinces, des îles ; tout cédoit à la rapidité de ſes entrepriſes. Devenue maîtreſſe de différens Etats, ſon eſprit de commerce commença à ſe ralentir, & ſe perdit inſenſiblement dans le ſein même de ſes Domaines ; dès-lors le lion perdit ſans retour ſa force & ſon embonpoint. Cet événement eſt conſacré par les Républicains eux-mêmes dans un monument inſcrit

tre, qui eſt ſur un éléphant
terre-ferme, eſt très-maigre ;
ſymbole de l'Etat ancien & r
de la République. On y vo
tant fleurir aujourd'hui certaine
de commerce, des vaiſſeaux nc
chargés de diverſes marchandi
ter au Levant, & dans d'autr
trées, des cargaiſons conſi
en étoffes & autres objets de c
mation & de luxe. Elle a d
reſpondances, des Conſuls
dans les différentes Echelles du
des Marins intrépides & é
enfin une Marine qui, avec le
du premier eſprit de commer
n'eſt pas encore éteint, & qu'o
meroit facilement parmi les ind
peut ſe flatter de ſe mainten
un état reſpectable. En effet,
prouve mieux le penchant nat

ans avec la Mer, qui toute infidelle qu'elle eſt peut lui reprocher à ſon tour les anciens bienfaits de ſa tendreſſe, & l'ingrate préférence que cette Nation donne à un élément qui lui eſt oppoſé en nature & en productions. J'ai aſſiſté à cette ſinguliere cérémonie, & je vous en donnerai la deſcription dans ma premiere Lettre.

Je ſuis, &c.

Sur la cérémonie des Noces d

M.

CETTE Noce que le vent diſſiperoit dans le mom de la cérémonie, eſt célebr ans avec pompe & magnifi jour de l'Aſcenſion, le Do pagné de pluſieurs Sénat Patriarche, & de certains du Chapitre de la Cathédr dans un grand vaiſſeau pla de figures en bas reliefs- eſt conduit par vingt-quatre & ſuivi par un nombre infi doles, de galiotes, & d Le coup-d'œil que préſen couverte de bâtimens él

& des vaiſſeaux à trois mats, font un bruit effroyable. On voit ce fier vaiſſeau appellé le Buccentaure, couvert d'un velours cramoiſi, ſe traîner lentement ſur les eaux, dominant les autres par ſa hauteur, & recevant leurs ſaluts & leurs hommages ſans détourner ſa proue altiere. Tel un tendre époux qu'un lien indiſſoluble va unir à une jeune beauté, honoré depuis la ſortie de ſa maiſon juſqu'à ſon arrivée dans le temple d'un cortége nombreux qui marche à ſa ſuite ou à ſa rencontre, paſſe tranquillement au milieu de la foule, ne donnant pour marque de ſenſibilité que le ſilence modeſte du ſentiment & de la reconnoiſſance.

Vingt-quatre rameurs conduiſent ce ſuperbe vaiſſeau près d'une petite île où eſt l'Egliſe de S. Nicolas. Le Doge & ſa ſuite y entendent la meſſe, chantée en muſique & au ſon des inſtrumens; il rentre enſuite dans le vaiſſeau, & va à Liddo jetter à la mer un anneau, en diſant ces paroles : *Mer, je t'épouſe en ſigne du domaine que j'ai ſur toi.* Auſſi-tôt le feu d'artillerie redouble,

étoit fait en forme de dais lequel étoit ce Seigneur & perſonnes de qualité. La pe l'Ambaſſadeur d'Eſpagne étoit celle du Duc de Glocheſter ét mée par un quarré de vitre de velours. Il ſeroit trop l parler des autres, qui toutes fixo regards des curieux.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVIII.

En la même ville & même mois.

M.

LES petits bateaux plats qu'on appelle gondoles ſont terminés en pointe ; le milieu eſt couvert les jours ordinaires d'un drap noir, ſous lequel quatre perſonnes ſont mollement aſſiſes, & ſont fort à leur aiſe.

On ſe ſert nuit & jour de cet équipage pour faire des viſites & pour aller aux îles voiſines ; les trajets ſe font avec la plus grande rapidité, ſans fatigue, à très-bon marché & bien plus commodément qu'avec les voitures. J'ai tenu une gondole preſque toute une journée pour voir l'étendue de la ville & la beauté de ſes édifices ; j'en ai été quitte pour

pas la peine
J'ai été à l'île de Mou
faire les tubes de verre & l
je m'empreſſe de vous en f
Pour faire des petits tube
tal de toutes couleurs, qu
ici cannes, un homme f
une tige de fer gros comm
d'une matiere cuite dans
naiſe ardente ; un ſecond
baguette l'enfonce dans la
allant tous deux enſuite
poſé le long d'un corrid
à eux la matiere juſqu'à e
devenue de la groſſeur d
plume ; on en fait de diff
feurs. La République ja
branche d'induſtrie, n
que le ſecret paſſe en d'
il eſt défendu aux o
révéler & de quitter ſ
de la vie. Elle en

rai dans aucun détail ſur ce procédé, parce qu'il eſt connu depuis long-temps en France.

Ainſi j'abandonne les glaces, dans leſquelles il m'eſt impoſſible de rencontrer votre image.

Je ſuis, &c.

De Padoue, le 10 Ma

M.

J'AI quitté Veniſe p
quatre jours que je vier
cette ville, dont les fond
les Poëtes Latins, ont
Antenor. On y vient p
la Drenta, qui a ſeize
gueur. Ses bords au mil
agréable plaine ſont o
tervalle de jolies maiſo
leries. Le palais Piſani
façade & ſes contours
tive charmante, variée
& des parterres en a
la porte du grand jard

l'eſcalier qui y conduit, fait en vis, ſont entrantes dans la colonne, & s'uniſſent ſi fort avec elle, qu'on prendroit le tout pour un même corps. D'autres jolis châteaux placés le long de cette riviere ſemblent ſe diſputer la préférence des regards, & ſe partager l'eſpace qui mene à la ville, comme pour varier les plaiſirs de la curioſité. Padoue qui eneſt le centre eſt ſitué ſur une belle plaine : la riviere qui la partage y entraîne la fraîcheur & la ſalubrité ; les portiques répandus dans preſque toutes les rues marquent les reſte de ſon ancienne magnificence ; c'eſt dommage que les façades des palais & du plus grand nombre des beaux édifices en ſoient maſqués.

Sa population ſe porte à environ quarante mille habitans ; la ville renferme dans ſon étendue de quatre ou cinq milles de circuit pluſieurs monumens. Le plus digne de remarque eſt l'édifice connu ſous le nom de Saloné ; il conſiſte en une ſalle de cent pas de longueur & de trente de largeur ; les parties latérales juſqu'à

ues poissons, le méchaniſme de
les ouvriers avec leurs outils
chameaux, les lions & les fig
Zodiaque y ſont admirablement
on y diſtingue ſur-tout un Chri
ronné d'épines. Ce bâtiment e
eſpece d'Arche de Noë; le plafo
en bois: un vent impétueux en 1
enleva l'ancien qui étoit parſem
toiles en or. On compte dans
ſalle ſoixante & douze bureau
offices de procureurs & de nota
le Podeſta y a ſon ſiege, ma
préfere de juger & de donner aud
dans ſon palais. Une cloche p
dans un coin donne le ſigna
parties litigantes; ſi une d'ell
paroît pas après le coup ſonné
qu'elle ne faſſe rien dire, l'affai
juge en ſon abſence (1).

La ville conſerve dans ſon ſein les cendres de ſon prétendu Fondateur. Son tombeau d'un jaune antique, porté ſur quatre piédeſtaux de marbre, eſt expoſé à la vue du Public au milieu de la rue ; mais les fondemens de la liberté Républicaine qu'il a jettés, ont été renverſés poſtérieurement par la domination Vénitienne. Son commerce a éprouvé un très-grand échec par la proximité de Veniſe, qui l'abſorbe preſqu'en entier : il n'y a que quelques manufactures de drap ; les ſciences même n'y fleuriſſent pas comme dans le temps où l'on comptoit ſoixante claſſes pour les Arts libéraux, entre leſquelles l'Ecole de Médecine a toujours occupé un rang diſtingué. Il reſte encore une tour deſtinée aux Obſervations aſtronomiques : c'eſt delà que j'ai obſervé la poſition de la ville & l'étendue de la plaine qui l'entoure. Sa forme eſt très-irréguliere ; elle a à ſon couchant les montagnes du Padouan à quinze milles de diſtance, & celles de Vicenſe à dix-ſept milles. On voit dans ſon enceinte une belle place qu'on appelle

place, & orne la ville, q
pour recevoir des beautés
les genres. Les Egliſes ſon
celle de S. Antoine a cinq
quatre orgues formant un c
la nef du Sanctuaire, dont l
eſt dorée. Le corps de S.
repoſe dans un ſépulcre de
tique, placé au milieu d'une
dont les murs ſont chargé
reliefs de marbre, eſtimable
preſſion qui ſemble leur
vie. Ces figures repréſentent
miracles opérés par l'invo
ce grand Saint ; la façade
eſt d'une architecture Gothi
gliſe de ſainte Juſtine, ap
aux Bénédictins, a auſſi cin
formant une croix Grecqu
nefs. On admire à la tribune
autel un tableau de Paul V

Créateur descendant du haut des Cieux, accompagné d'une troupe d'Anges pour couronner cette illustre Martyre. Aux deux nefs latérales sont les sépulcres de S. Luc & de S. Matthias : le premier est en albâtre, le second en verd antique : plus avant est un puits couvert d'une grille, dans lequel les corps de plusieurs Saints furent jettés dans le temps des persécutions. Les autels des Chapelles sont revêtus de marbre très-précieux. Le Chapitre de la Cathédrale est composé de vingt-sept Chanoines & d'un Doyen : le revenu de chacun se porte à mille ducats ; ils sont en rochet & camail, & ils portent la croix ; ils jouissent du privilége de Protonotaire Apostolique & d'autres droits, dont ils sont redevables à la générosité du Pape Rezonico, qui avoit été leur Evêque. Je reprendrai demain la route de Venise par le canal qui m'a conduit ici.

Je suis, &c.

De Veniſe, le 15 Mai 17

M.

J'AI revu cette ville avec
veau plaiſir ; la ſociété y eſt
& agréable. Le caractere n
ſi difficile à développer dans
dividus, s'y manifeſte aſſez
lement par une bonté d'ame qui
être la baſe du caractere
Les Vénitiens ont le cœur ex
& ſentent mieux que certains
le prix de l'humanité ; ils
éprouver volontiers les effets
qui dans le beſoin réclame
ſecours : la piété qui rehauſſe c
qualités, ſe montre d'une

preuve de leur zele pour le vrai culte. On admire ſur-tout l'Egliſe de S. Marc, qui a neuf cent cinquante pieds de circonférence : dix portes de bronze ouvrent l'entrée de ce ſuperbe édifice, dont les murs & les pilaſtres qui ſoutiennent les voûtes ſont revêtus de tables de marbre poli ; pluſieurs parties de l'intérieur le ſont en moſaïque : ſur la grande façade ornée de cinq portes de bronze, eſt un grand corridor, au milieu duquel ſont quatre beaux chevaux de bronze doré, tranſportés de Conſtantinople à Veniſe vers le douzieme ſiecle, temps auquel les Chrétiens prirent cette ville. Ils furent faits à Rome, lorſque Néron remporta une victoire ſur les Parthes. Conſtantin voulant honorer Bizance de ces beaux monumens, les fit tranſporter dans cette ville qu'il avoit fait conſtruire ; il n'y a que le cheval d'Adrien qui eſt à la place du Capitole de Rome, qui puiſſe les égaler en beauté : ils ſont ſans cavalier, & paroiſſent ſi fiers & ſi fougueux, qu'il ſemble qu'on n'ait oſé leur en donner.

La forme du pavé de l'Egliſe
les ondulations d'une mer paiſil
tranquille. Il eſt ſucceſſivemen
& élevé, partie en moſaïque,
en marbre poli de différentes co
Parmi les figures dont il eſt ch
on voit deux coqs donner la
un renard ; c'eſt l'emblême de
pulſion de Sforce, Duc de M
cauſée par la pourſuite des deux P
François Louis XII & Charles V

La place de S. Marc, conti
ce beau Temple, eſt magnifiqu
a cinq cent cinquante pieds de
Ses deux côtés, dans leſquels on c
quatre-vingt-deux pilaſtres &
d'arcades qui les ſéparent, ſo
nés de portiques, ſous leſquel
des boutiques de Limonadie
inveſtiſſent ſa circonférence.
des angles de cette place eſt un

pente eſt ſi douce, qu'on pourroit y aller à cheval juſqu'au ſommet : c'eſt du haut de ce lieu qu'on peut facilement obſerver la forme de la ville de Veniſe, qui m'a paru ronde, ſi on la conſidere depuis Caſtello juſqu'à l'île S. Georges, & delà à la Judeca. Si au contraire l'on ne comprend pas dans ce point de vue ces deux îles, l'arſenal, Caſtello & quelques rangées de maiſons, elle paroît former un fer à cheval, en ajoutant trois clochers, ceux de ſainte Marthe, de la Vigne & des Auguſtins ; ainſi la deſcription que j'en ai vue dans une carte particuliere, qu'on dit être très-bonne, ne paroît pas être entiérement exacte ; on y ſerre trop ſa largeur d'un côté : il ſeroit à ſouhaiter, pour s'aſſurer de la véritable figure des objets, qu'on eût toujours des lieux auſſi commodes.

On vient de conſtruire au milieu de la place de S. Marc un grand ovale d'architecture en bois, bordé en dehors & en dedans de boutiques de Marchands en tout genre ; elles ſont en tout temps ouvertes pendant la foire

jour : on y voit à toute heur
gens maſqués ; ils portent un
manteau de ſoie & un mantel
gaze ; d'autres ſe couvrent d'un
viſage ou d'un voile de ſoie. Les D
portent un grand mantelet de t
tas ou de gaze, qui leur couvr
viſage & la moitié du corps ;
portent un chapeau noir, un
viſage de cire blanche, & vont
cafés publics comme les hommes
trois Inquiſiteurs leur en avoient
fondu l'entrée ; mais ce ſexe s'eſt
lement ſoulevé contre cette loi,
eſt parvenu à la faire abolir, &
jouiſſent de l'ancienne liberté. Il
auroit que l'indifférence de l'opi
qui pût la leur ravir, & je crois
cet égard bien des perſonnes tro
roient ce ſecret.

VENITIENNE.
Pendant la Foire de l'Ascension

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

LETTRE XLI.

De Veniſe, le 29 Mai 1777.

M.

ON a célébré aujourd'hui avec toute la ſolemnité poſſible la fête du Saint-Sacrement. Le Doge, le Nonce, les Sénateurs vêtus de rouge, ont aſſiſté à la Meſſe célébrée par le Patriarche Jovanelli : l'*Introit* juſqu'au *Kyrie* a été dit par le Nonce qui n'étoit pas revêtu des habits pontificaux : il avoit à ſes côtés le Doge & le Patriarche, qui lui ont répondu les verſets, le premier à genoux, le ſecond étant debout. Cette Priere étant finie, le Doge eſt retourné à ſon trône, ayant le Nonce à ſa droite. Le premier Evangile étant dit, on le lui a donné à baiſer, puis au Nonce : la Meſſe étant finie, la Proceſſion du Saint-Sacrement,

moit une longueur qui ne fini
Vingt-un dais brodés en or,
vail fini & d'une richeſſe in
la plupart à ſix bâtons d'arge
tés en avant, étoient accomp
plus de deux cents bourdon
métal.

Les Confréries des Arts
tiers, repréſentées par plus d
pavillons ou bannieres, avoſe
rément une muſique inſtru
ſupérieurement exécutée ; ſou
ces pavillons étoit un cheval
porté par ſix hommes ; ſur le
jeune enfant de cinq ou ſix a
vêtu d'un manteau de ſoie bleu
aſſis ; le cheval ſe nomme S
dore. Chaque Sénateur avoit u
à ſes côtés, tenant une torc
mée. Il ne m'eſt pas poſſible

portiques, qui entourent la place de S. Marc, étoient illuminés : les différentes classes du peuple qui marchoient à la suite, avoient aussi des cierges. Je ne savois d'où l'on pouvoit tirer tant de cire ; mais j'ai appris depuis qu'il n'est pas de Royaume qui en fournisse plus que cette République. Il est peu d'endroits où l'on voie en pareil jour plus de richesses, de magnificence, & même de majesté, dans les cérémonies de la Religion. Le Patriarche, revêtu du Pallium, fermoit la Procession ; la musique étoit très-belle, quoiqu'inférieure à celle qu'on entend aux Hospedaletto. Des jeunes Demoiselles de condition, pauvres & orphelines, sont entretenues dans ces maisons de clôture, depuis l'âge de six ans, aux dépens de la République. Leurs talens y reçoivent la plus exacte culture, surtout pour le chant & la musique instrumentale. Elles seules l'exécutent dans une tribune grillée, qui domine la nef de l'Eglise. Les violons, les clairons, les harpes, les flûtes, les trompettes & les corps-de-

...ous les rois : leur chapelle de mu
eſt compoſée de plus de quarante
ſiciennes, & on ne ſe laſſe pas d'
mirer en elles les beaux préſens
l'art & de la nature. Quatre étab
ſemens de ce genre, répandus d
la ville, excitent la plus grande ém
lation & honorent la police de V
niſe ; la République donne une c
à celles qui veulent ſe marier, m
alors il leur eſt défendu d'exercer leu
talens en public. J'ai vu dans l'Egli
de S. Jean & de S. Paul une ſtat
de marbre couleur de chair, &
grandeur naturelle, rep[illegible]ſenta
Ipenſieri della morte, (les Penſées
la mort). Elle eſt aſſiſe ſur un pi
deſtal, dans l'attitude d'une profon
méditation, ſa tête appuyée ſur
main droite, les yeux entr'ouverts
baiſſés ſur un pupître, où la

loris ; tout marque dans cette ſtatue l'ouvrage le plus accompli : c'eſt un chef-d'œuvre d'autant plus cher à la poſtérité, qu'on trouve dans l'Artiſte qui a caché ſon nom, un modele incomparable de modeſtie.

Je ſuis, &c.

A Trieſte, le 12 Juin 1777.

M.

ON a mis à la voile le 9 mois, & nous ſommes arrivés au port de cette ville, une des cipales de l'Iſtrie. Le mole qui la droite paroît très-ſolide : la qui fait face à la mer, eſt taill pointe ; ſon épaiſſeur eſt de palmes ; il eſt partagé par dix- larges embouchures, dans leſq on peut placer des batteries de c pour en défendre l'entrée. A la rité, les vaiſſeaux arrivés au m de l'eſpace qui eſt entre le Lazar les embrâſures, n'auroient pas à c

la fin un autre mole plus voiſin de la ville, dans lequel ſont des embrâſures pour des canons qu'on tireroit avec ſuccès contre ceux qui oſeroient en approcher.

Le lazaret eſt d'environ deux milles de circonférence, & d'un mille de diametre. Il eſt fermé de tous côtés par un mur très-élevé; il y a ſeulement deux ouvertures, l'une pour donner l'entrée aux vaiſſeaux qui vont faire la Quarantaine, & l'autre du côté de la terre, qui eſt bien plus petite: dans la plus grande ſont placées deux redoutes où ſe tient le corps-de-garde. L'intérieur de ſon enceinte eſt rempli d'eau en grande partie, & le reſte par des édifices qu'on peut diviſer en trois corps; le premier a trente-deux chambres pour loger ceux qui ſont en Quarantaine; chaque chambre a ſa cuiſine & autres commodités; le ſecond & le troiſieme ſervent pour repoſer les marchandiſes; les larges corridors qui ſont entre ces différens corps, ſont fermés par des grillages.

La ville ſe diviſe en haute & baſſe:

conde, qui lui eſt jointe, fut con
ſur la plaine par les ſoins de la
d'Hongrie. Des rues larges &
percées, ornées de grands édi
aboutiſſent à différentes places. L
qui entre dans pluſieurs par de g
canaux, y porte des vaiſſeaux à
mâts, & rend très-commode le
port des marchandiſes. Dans un
places eſt un grand rocher en
mide, orné dans ſa baſe de c
ſtatues de marbre qui repréſente
quatre parties du Monde : de c
cher artiſtement fait jailliſſent c
fontaines abondantes. Au ſomm
cette pyramide eſt une ſtatue de
bre qui s'incline comme pour vc
eaux qui coulent ſous elle ; il me
ble qu'elle feroit mieux d'en
elle-même par ſa bouche ; ce ſig

bre des villes commerçantes, tient déja un rang diſtingué parmi elles, & a le droit d'eſpérer de plus grands avantages de la ſécurité qu'on prépare aux vaiſſeaux qui y aborderont : le port eſt franc ; il n'y a que l'ancrage qui ſe paie. Malgré les embelliſſemens qu'on y fait tous les jours, on n'y voit que des fabriques de verre & de fayance ; les autres pays d'Allemagne la pourvoient de draps, de toiles & des autres objets qui lui manquent ; mais c'eſt toujours une fâcheuſe ſervitude que d'être obligée de chercher ſes beſoins hors de ſoi, & de ſubſiſter par des influences étrangeres.

La partie de la ville qui regarde la terre, eſt entourée de jolis coteaux couverts de forêts d'oliviers & de rangs de vignes en amphithéâtre. Le terrain, ſujet à être entraîné par le courant des eaux, eſt contenu par l'adreſſe des cultivateurs. On fait à chaque eſpalier un mur, dans lequel on inſinue la ſouche qu'on veut garantir de l'irruption de ces eaux : on range les ſarmens le long du mur, on les éleve, on les lie avec les voiſins par le moyen

jolies maiſons d'où ils peuve
ſans gêne des perſpectives
qu'offrent la mer & la terre
chain départ de notre va
mettre un terme aux jouiſſa
m'ont donné ces lieux char
approviſionnemens ſont f
douce agitation des eaux d
invite à la navigation. J'ent
qu'on tendra demain les
nous verrons ce qu'il en ſ

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

De l'Ile de Zantes, en Juin 1777.

M.

LE vent nous appelloit en d'autres climats, & nous quittâmes Trieſte. Les côtes de l'Iſtrie s'offrirent les premieres à nos regards ; elles paroiſſoient changer de place & ſe mouvoir dans une direction oppoſée à la nôtre ; elles préſentoient alternativement des terrains cultivés & des vaſtes forêts. La rapidité de leur courſe apparente changeoit les perſpectives de moment à autre. Les villes de Capo, d'Iſtria, de Piran, de Bouza, d'Omago, de Citta-Nova & de Parenda diſparurent comme des lumieres qui vont s'éteindre, ou comme des pierres que l'on jette dans l'eau.

Les îles d'Oſſero & de la Querta,

poſent à ſa fureur une barri
cible. La premiere de ces
parut la plus maltraitée ; f
rougeâtre, dénué de roc
miné par des flots blanchi
cume, qui refluent auſſi-tôt
chargés des parties qu'ils l
levées, & reviennent l'aſſa
la même fureur. Nous avo
les îles du t arner apparten
République de Veniſe ; & n
relâché à S. Pierre de Ni
Capitaine a été delà au gran
patrie, pour y débarquer ſa

J'ai pris le 23 une chal
aller le joindre. La ville
deux mille habitans, preſqu
rins ; plus de vingt Capita
chands y ont des maiſon
ties. Ces Inſulaires ſont habil
ceux du petit Luſſin dont il

l'île ont pour nourriture ordinaire le pain d'orge & le poiſſon ; ils logent dans des chaumieres ſans lit, & menent une vie très-dure, de laquelle ils paroiſſent contens.

Je retournai le ſoir à S. Pierre de Nimbô : je n'y vis point les feux de joie qu'on fait ailleurs la veille de ſaint Jean. La ſolitude qui environne notre port ne connoît point ces marques de gaîté ; tout étoit dans le ſilence, juſqu'aux oiſeaux mêmes qui dédaignent d'habiter cette terre ingrate, & aux canons de la forteresſe que nous avions en perſpective ; la mer même en impoſoit à ſes flots, comme pour rendre ces lieux plus triſtes & moins animés ; heureuſement nous n'avons pas tardé de mettre à la voile.

Notre départ étant réſolu, le 26 on leva l'ancre ; mais je vis le moment que cette île ſolitaire vouloit nous retenir malgré nous : le vaiſſeau, au lieu de ſuivre une direction droite, ſe tourna, par je ne ſais quelle impulſion, vers le rivage, où les cables auxquels il tenoit encore, étoient attachés ; il s'y portoit avec célérité ; mais

deux
tacha à la proue & a la
matelots vigoureux ramere
leurs forces, & tâcheren
nibles efforts d'arrêter la
turelle du vaiſſeau vers le
qui croyoit déja nous
ayant que trente pas d'ir
lui & nous : cependant l
devenant moins conſidé
ſant vaiſſeau qui entraî
mença à s'enfoncer à
prochoit du rivage ;
ſabords ; la pâleur &
tout le monde ; on
des cris & des plainte
qui commandoit d'u
ſée qu'on n'entendoi
comme les autres d'o
menoit à l'écueil. M
encore ce ſpectacle
de douleur q

du moins attendri les rochers du rivage. Dans le moment où tout étoit déſeſpéré, & lorſqu'on s'y attendoit le moins, un vent de terre s'éleva avec force, repouſſa le vaiſſeau, & l'éloigna avec promptitude des rives ennemies : la vue d'autres objets raſſura les cœurs palpitans. Les îles de Servi & de Premonda, fameuſes par l'excellence de leurs fromages, paſſerent près de nous comme des torrens. Le 27 nous longions l'Iſola-Groſſa, voiſine des montagnes de la Croatie. Cette île nue & ſtérile étoit couverte de monticules dans toute ſa longueur : le mouvement du vaiſſeau qui s'étoit ralenti, nous permit de la voir à loiſir ; mais le Sirocco nous éloignant d'elle, nous rapprocha des côtes de la Pouille. Cette Province, qui a quarante milles de longueur du côté de la mer, paſſe pour le pays le plus fertile de l'Italie. La beauté de ſes plaines ſe découvroit à meſure qu'on avançoit. S. Angelo, la ville de Monfrodonio, ſituée ſur une colline, Barri, S. Vito, Manopoli, bâties au bord de la mer, ſont des villes que nous

qui venoient frapper nos

Le 3 Juillet nous laiſsâ
riere Stoni, Gravina, B
Brunduſium : de groſſes t
perſées dans les villes voi
nacent les Barbares qui o
approcher. Les Moiſſonneu
de lever en monceaux les é
par la peſanteur des grains
ſoient à l'ombre des pon
haute-futaie, tandis que l
de la troupe jouoit d'une
flûte, dont le ſon aigu
dans notre vaiſſeau. Les ville
ſamo & de Zetſi paroiſſoie
la plage à ſept milles de
nous étions le 5 vis-à-vis
derniere ville du pays de
vis-à-vis & du côté opp
pays montagneux appellé *la*
appartenant aux Turcs

fanno, & plus loin la forteresse appellée *Durazzo*, appartenante au Grand-Seigneur. L'île de Phano fut laissée en arriere ; nous côtoyâmes celle de Corfou, autrefois l'île des Phéociens dans la mer Ionienne ; on dit qu'elle a trente milles de circonférence. Nous étions le 7 Juillet entre les îles de Céphalonie & de Zantes, toutes deux habitées par les Grecs, mais gouvernées par la République de Venise : les nouveaux approvisionnemens qu'on est obligé de faire, firent préférer de toucher la rade de Zantes ; on vient d'y jetter l'ancre, & tout le monde va se livrer au repos.

Je suis, &c.

M.

L'île de Zantes eſt la
Jacinthe qu'Enée côtoya avec
venant des îles Strivali, d'c
chaſſé par les Harpies qui dé
ce qu'on ſervoit ſur ſa table ;
ſous la domination de la Ré
Vénitienne. Le château qu'h
Provéditeur eſt fermé par
ceinte murée, dans laquelle ſ
ſieurs maiſons de Particulier
parcs & des jardins bien culti
prétend que ce vieux mur ren
l'ancienne Jacinthe dont Vi
parlé. Vis-à-vis eſt un groupe
ticules qui ſurpaſſent en éléva
forteresſe, & qui domine

La ville de Zantes, ſituée entre deux montagnes, & dominée par elles, eſt partie ſur le penchant d'une colline, partie ſur la plaine le long de la mer. L'intérieur n'a rien d'extraordinaire; une longue rue traverſe la ville dans toute ſa longueur : elle contient environ douze mille habitans, preſque tous Grecs ſchiſmatiques & Albanois; on y compte cinq Egliſes, quatre Grecques & une Catholique. L'Evêque Grec & le Catholique y font leurs réſidences; le nombre des ouailles du dernier ne va pas à trente: la France y entretient un Conſul, pour veiller au commerce que la Nation fait dans ces parages & dans la Morée. On jouit peu dans cette ville des agrémens de la ſociété; l'eſprit du commerce y abſorbe tout. Les femmes ne ſortent preſque jamais de chez elles : ſi elles ſe promenent, elles paroiſſent voilées comme les Turques; la jalouſie des hommes eſt cauſe de leur ſervitude : ceux-ci ſont revêtus d'une longue robe de drap, & de larges culottes. Ils font un grand commerce de ſouliers. Les pelleteries

nourriture des habitans : dans une partie des vignes grains petits comme un po excellens, on les cueill d'Août. Après les avoir e jours au soleil, on les m chambres ; on les appelle Corinthe, à cause du vo l'île qui porte ce nom, fournit aussi abondamment.

Les fréquens tremblemen ont fait tort à cette île : forêts dont elle étoit parée glouties dans le sein de la cavernes qu'on apperçoit montagnes, décelent encore effets des violentes secousses éprouvées. Ce qu'elle a de marquable, est une source d bouillonne en été ; elle est petit lac de cinq pieds de

gularité à la ſourde combuſtion qui ſe fait dans la terre des bois réſineux, dont cette île étoit autrefois couverte. Il eſt poſſible que la chaleur du four ſouterrain chaſſe par ſon action la réſine renfermée dans ce bois, laquelle tombant dans des eaux voiſines, eſt entraînée par elles dans le lieu où elle paroît. Ainſi ces bois ſouterrains & réſineux peuvent être la matiere de la poix qui ſe mêle avec l'eau de la ſource. Cette île a encore ceci d'extraordinaire; qu'on place deux perſonnes, dont l'une ſera près de la ſource, & l'autre à vingt pas, celle-ci frappant du pied fera reſſentir à l'autre une vive commotion dans tout le corps.

Le 9, à trois heures du ſoir, un vent impétueux nous arracha de la rade de Zantes, pour nous porter en d'autres lieux. La Morée nous préſenta ſon aſpect riant, & nous montra une circonférence de ſept cent quarante milles; on dit que ſon terrain eſt le plus fertile qu'on puiſſe déſirer; mais les feux inteſtins de la diſcorde conſument les agrémens de ce beau pays.

des ſanglantes guerres que
entr'eux les Inſulaires Turc
& Albanois. La marche ra
bâtiment nous fait paſſer lég
ſur les objets que nous avons
trés : il a fait en vingt heu
trente milles par le vent de
Maeſtro ; s'il continue, nous
être rendus le 15 en Egypt
de Candie nous a préſenté ſo
ſourcilleux : nous avons vu
grandes montagnes des bois
de murs, qui donnent à pen
ces lieux étoient des enclos cc
à quelque Divinité, ou qui ſe
de retraite à de pieux Solitai
plus élevée d'entr'elles paroît a
cime couverte de neiges ; la
gation qui s'eſt accélérée par l
du vent, nous en a éloigné d
rante milles.

l'île de Pathmos, fameuſe par le ſéjour du grand Apôtre qui y a écrit l'Apocalypſe. Enfin nous ſommes entrés le 14 dans le port d'Alexandrie ; les pavillons étoient arborés dans la ville & dans la rade ; des barques Turques qui touchoient le flanc de la frégate, nous ont invité d'aller à terre ; nous en avons profité.

Je ſuis, &c.

M.

CETTE ville, autref
fait bien voir que la m
temps ſe joue du travail
Sa double enceinte, or
de diſtance en diſtance
jourd'hui que pour c
poſtérité ſes triſtes déb
eſt l'horreur, que les r
tans ont préféré de bâti
qui eſt entr'elle & la mer
les monceaux de ſuperl
entaſſés les uns ſur les

été appellée par les Hiſtoriens ſacrés *Noammon*, & par les profanes *Babylone* : le nom qu'elle porte aujourd'hui lui vient d'Alexandre le Grand, qui la fit bâtir au troiſieme ſiecle avant l'Ere chrétienne, & qui la rendit capitale du Royaume de l'Egypte qu'il venoit de ſoumettre à ſa domination. Tout y étoit beau, & annonçoit la grandeur du Souverain qui en étoit le maître ; c'eſt-là qu'étoit le fameux Serapium, ou Gymnaſe, dont les Hiſtoriens contemporains ont donné la deſcription, qui, toute intéreſſante qu'elle eſt, n'eſt qu'un foible dédommagement de la perte de l'original. Ce beau Temple, dans lequel les Ptolomée mirent une bibliotheque compoſée de livres très-précieux, étoit conſacré aux fauſſes divinités, & ſervi par des Prêtres Païens. Il ſurpaſſoit en beauté & en étendue ceux qui étoient répandus dans les différentes contrées de l'Egypte, de la Phénicie & de la Grece, connus ſous les noms de Temples d'Iſis, de Diane, d'Ephèſe, de Jupiter, d'Apollon, de Minerve & d'autres faux-dieux. Le

...ages secrets : on y montoit
de cent degrés de pierre. Il é
au milieu de l'eſpace, & el
de tous côtés par de magnifiq
tiques carrés, & par pluſieu
de bâtimens qui ſervoient de l
aux Miniſtres ; on ne peut rien
à la magnificence de ce lieu.
hors étoit orné de colonnes d
bre le plus précieux ; le dedan
revêtu d'or, d'argent & d'air
ne prenoit de jour que par u
trou qui étoit du côté de l'O
en ſorte que le ſoleil venant à
ver, envoyoit ſes rayons ſur la
de l'idole qui étoit placée vis-à
fond de ce Temple. Aucune
beautés n'exiſte plus aujourd'hu
eſt dans ces vaſtes débris quelqu
reſtes, on les admire plus par l
qu'ils font naître, que par l

citernes, les réservoirs, quelques palais, entr'autres celui qu'on dit avoir appartenu à Armide, dont le Tasse a parlé : le nombre des colonnes est encore assez considérable ; on en voit de couchées à terre, d'autres debout, de trente pieds de hauteur, & qui en auroient bien davantage si l'on dégageoit leur base des matériaux qui les couvrent. L'obélisque de Virgile est près du somptueux palais d'Armide ; celui de Cléopatre est hors l'enceinte de l'ancienne ville ; ils sont de granit rouge, & chargés d'hiéroglyphes. La plus majestueuse des colonnes que j'y aie vu, est celle de Pompée. Elle est hors la ville, située sur un lieu qui rend son élévation plus sensible : elle a quatre-vingt-deux pieds cinq pouces six lignes de hauteur, en y comprenant le piédestal. A une lieue de la ville commence un canal dans lequel le Nil croissant envoie ses eaux, & un second canal moins large les conduit aux réservoirs & aux citernes de la ville ; on en ferme la porte lorsque tout est plein. Le nombre des citernes va à plus de

rond de marbre blanc de t
de diametre, qui paroît à fleu
Les réſervoirs, qui ſont très-n
ſont deux & trois fois plus
& plus larges qu'elles. Si l'o
une pierre, on n'entend le
la chute que long-temps a
ſont bâtis comme les citerne
bre & en pierres de taille ;
qui rend ces ouvrages enc
admirables, c'eſt la diſtributi
pliquée de tant de canaux qui
les eaux à cette grande qua
citernes & de réſervoirs épar
là. Ces belles commodités doi
conſervation au beſoin, plus
mout de ce nouveau peuple
belles choſes ; ſon indiffére
thargique à cet égard eſt ſar
ple : le regne des eſclaves
Princes eſt bien différent de

Egyptiens, Menès, Meris, Séſoſtris, les Pharaons, conſacroient à des monumens utiles les trophées de leurs victoires : ceux d'aujourd'hui qui gouvernent les Peuples de ce même climat, les font ſervir, par l'effet du pouvoir deſpotique, à leur ambition & à leur vengeance. Un Peuple d'étrangers & de vagabonds infeſte les routes & les campagnes : le paſſager trouve preſque toujours ſur ſes pas des gens qui l'arrêtent ou le dépouillent ; il eſt toujours tourmenté par la crainte. Il eſt bien fâcheux pour la noble curioſité de n'avoir pas un libre eſſor dans les lieux où elle pourroit le plus ſe ſatisfaire.

Je ſuis, &c.

A Alexandrie, le 18 Juil

M.

LA ville, telle qu'elle exiſt
d'hui, n'a guères plus de vin
habitans, d'après le rapport d
çois qui y ſont. Elle a deux
l'un pour les vaiſſeaux Turcs,
pour les étrangers; tous deu
beaux, mais celui des Turcs
sûr & plus vaſte. Il y a dans
des troupes, & un Commanc
releve du Bey réſident au Granc
Ses appointemens ſont tirés de
nus de la douane, dont les dro
exorbitans pour les Turcs; ils
onze pour cent, tandis que les

Chrétienne, ils payent juſqu'à dix-ſept pour cent. Les principales productions du pays ſont le ritz, le lin, le coton & la laine : on y voit différens fruits, des bananiers, des orangers, des citroniers, des palmiers ou dattiers : ceux-ci ſont élevés & droits, n'ayant de branches qu'au ſommet de la tige ; les feuilles & les branches reſſemblent à celles des roſeaux ; leur fruit oblong a la groſſeur des glands des plus beaux chênes ; ſa couleur, au moment de ſa maturité, reſſemble à la pourpre. On voit beaucoup de tamarins & d'autres arbres aſſez communs en Egypte, dont je parlerai lorſque j'en aurai pénétré l'intérieur.

Le Gouvernement eſt cruel, ainſi que dans tous les lieux où les Beys exercent leur ſouveraineté. Le peuple a, dans la figure, je ne ſais quoi d'effrayant au premier abord. La religion Mahométane eſt la dominante. On appelle Moſquées les lieux où l'on va en exercer le culte public ; elles ſont bâties en rotondes ou en carré long. Les fideles Muſulmans s'y rendent le Vendredi, qui eſt un jour de

au peuple aſſemblé des paſſag
Coran, qui eſt leur loi. Leurs
tieres ſont couverts de ſépulcr
pierres de taille, au bout deſqu
placée une piece de bois à quatre
mes de large, travaillée en for
turban ou de croiſſant. Les Mort
premierement portés dans la Mc
la tête en avant, puis dans le
tiere; on fait des prieres partic
pour eux dans ces deux endroits
pleurs, les gémiſſemens ſont les
pagnons du convoi funebre c
par-tout ailleurs. Il y a dans c
Moſquée un édifice fait en pyr
ou en forme de thiare, entouré
baluſtrade; c'eſt du haut de
Minarets que l'Arabe crie cin
le jour qu'il faut aller à la pr
ſa voix eſt la cloche du quartie
plus vaſte & la principale

ces Temples ſont les tombeaux de leurs Saints.

Sur les fondemens de l'Egliſe de ſainte Catherine, qui étoit dans l'ancienne ville, eſt une Moſquée bâtie en rotonde, entourée d'une forêt de palmiers; moyennant une modique ſomme que les Arabes appellent *le Bacchis*, j'entrai un Vendredi à quatre heures du ſoir dans celle qui eſt placée dans un coin de l'Egliſe de S. Athanaſe, Patriarche d'Alexandrie. Les cérémonies de Religion étant finies, & le peuple ſorti, le Concierge me conduiſit par une petite porte dans le vaſte eſpace de ce Temple, anciennement deſſervi par les plus ſavans Prélats qu'ait fourni l'Egliſe Grecque, & maintenant profané par les lotions impures des zélés ſectateurs de Mahomet. Au milieu de la nef eſt un réſervoir de verd antique, de huit pieds de long & de quatre de large, dont l'eau eſt verſée par des griffons ſur les parties du corps que veulent purifier ceux qui vont faire leur priere dans la Moſquée voiſine. Les murs de ce grand édifice ſont revêtus de

pays, toutiennent les différens a
rangés aux côtés de l'Egliſe, da
deſquels on voit une grande
revêtue de moſaïque brute, à l'
de celles qu'on voit à Veniſe
l'Egliſe de S. Marc. Un coin de
grande enceinte, fermé par un
liſſade, eſt deſtiné à la ſépultu
Nationaux Mahométans, qui, p
actions religieuſes, ont mérité
nération de leur ſecte, ou, ſe
rapport des citoyens, à celle de
Prêtres, qu'ils appellent *Iman*.
Moſquée renfermée dans cette g
Egliſe eſt petite, & faite en
long. Une ſalle dont le ſol eſt c
de nattes, des bancs, une nich
laquelle eſt une lampe tantôt éte
tantôt allumée, ſont tous ſes
mens. Aucun peuple n'a jama
moins recherché que celui-ci pc

es effets ſenſibles : celui des anciens
gyptiens ſe peignoit dans la gran-
eur des travaux publics, la beauté des
lifices, la richeſſe des Temples, &
ans ce grand nombre d'entrées de
urs ſuperbes villes, qui étoient comme
utant d'aſyles offerts à l'homme ſo-
ial ; mais le goût des Egyptiens mo-
ernes n'a extérieurement rien qui ſe
uſſe envier. La grandeur de leur luxe
ſt renfermée dans les appartemens
es femmes, qu'on appelle *Harem*, où
l eſt défendu d'entrer ſous les plus
raves peines. Ceux qui ont eu la
émérité d'y pénétrer aſſurent que les
apis précieux, les étoffes en or & en
oie, les pierreries, enfin tout ce qui
eut fomenter la molleſſe & la ſen-
ualité, y eſt porté au dernier degré
le magnificence, tandis que le ſallon
le compagnie où l'on reçoit les hom-
nes, eſt meublé très-ſimplement. Une
hoſe qui étonne dans ce peuple,
'eſt ſon courage à ſupporter les
exactions & les vexations des Souve-
rains. Le Bey ſecrétement averti de
a richeſſe d'un Particulier, lui de-
mandera une groſſe ſomme d'argent

ſupplice du bâton eſt u
clef qui fait ouvrir le tré
heureux ſujet le donne ave
roſité ſans exemple, & ſe
la croyance que cette pert
la volonté de Dieu. On l
cet état de miſere, auſ
qu'avec ſes tréſors, s'aide
meté héroïque, qui eſt ſo
bien, & employer cette
pagne à reprendre les prem
qui l'avoient inſenſiblemer
degré de fortune dont il
Grand Dieu, s'écrie-t-il d
ment fâcheux de cette c
m'aviez donné ces biens
reprenez, ſoyez obéi en to
dant la crainte de pareils
rend les riches Egyptiens
nés & très-attentifs à cacher
fortune ſous les dehors d'

fiance de l'avarice ; mais ſouvent lorſqu'elle eſt trop affectée, elle découvre le rideau à la curioſité, qui ſe paye abondamment du fruit de ſes recherches. Les vieux meubles déchirés, étalés dans les ſalles où l'on reçoit les viſites, les divans rongés par les chenilles & les vers, la modeſtie dans l'extérieur du train & des habits, ſont quelquefois des voiles trop tranſparens pour couvrir l'immenſité des richeſſes, & pour en impoſer à l'œil perçant de l'avidité qui s'en rend bientôt maîtreſſe.

Je ſuis, &c.

D'Alexandrie, le 20 J

M.

JE voulois prendre au
voie de Roſette pour all
Caire ; mais on me dit qu
ont quitté les déſerts, que
ſes s'étendent aux enviro
ville, & que j'en ſerai inf
atteint ſi je me mets
ainſi j'attendrai que les
ſoient pas infeſtés de cette
gabonde, & que le mo
multueux occaſionné par
d'un Bey réſidant au Ca
exigé d'eux une forte co
ſoit entiérement calmé. I

eſt à cinquante lieues d'ici : ils menent une vie paſtorale, ſemblable à celle des temps d'Abraham ; ils ſe vantent d'être les deſcendans des anciens Iſmaëlites : ils vont avec leurs troupeaux à laine, avec des vaches & des chameaux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, n'ayant pour équipage que des tentes qu'ils placent aux lieux où ils s'arrêtent ; ils vivent de lait, d'olives, de figues, de biſcuits & d'une pâte cuite ſous la cendre, qui leur tient lieu de pain. Ils menent une vie tranquille, mais au premier ſignal de guerre, ils ſe raſſemblent au nombre de cent mille, & quelquefois plus ; leur courage s'anime par l'amour de la liberté. Ils ſont robuſtes, adroits, & bon cavaliers ; ils ont d'excellens chevaux pour la courſe & pour la marche ; ils en ont de maigres qu'on croiroit près d'expirer de faim, que j'ai vu galoper d'une viteſſe incroyable. Leur arme favorite eſt la lance, ou un bâton de douze à quinze palmes de longueur, garni aux extrémités d'un fer pointu ; ils s'en ſervent avec la

ſets que lorſqu'ils quitte
ſerts pour ſe venger des
ont reçus du Gouvernem
que de plus grands beſoi
Ils dépouillent le voyag
tuer, pourvu qu'il ne ré
lui diſent, après lui avoir
de leur donner ce qu'ils
ainſi le don forcé du mal
tombe entre leurs mains,
gandage à couvert du
l'injuſtice & des loix part
la défendent. Cependant
hoſpitaliers. L'humanité
chez cette Nation errante
les plus policées : l'étran
pouillé par les uns, &
d'autres qu'il rencontrera
marche eſt fiere & impo
peau brunie par les chaleu
du climat, & ſes intemp

une longue cape, faite de laine de brebis & de poil de chameau, à bandes blanches & noires, un bonnet rouge bordé d'une toile blanche assez fine qui couvre leur tête rasée, de larges culottes de lin qui leur vont jusqu'à la pantoufle, une ceinture de toile ou de coton, une longue barbe, voilà le vêtement des Arabes. Ils sont naturellement belliqueux, mais ils l'étoient plus dans les siecles reculés, lorsqu'après avoir soumis l'Egypte à leur domination, ils la gouvernerent sous le nom de Rois-pasteurs deux siecles & demi après la fondation de la Monarchie Egyptienne, d'où ils furent chassés par Amosis, qui rendit la domination aux Chefs naturels du pays à qui elle appartenoit. L'histoire ne rapporte pas qu'ils aient rien fait de remarquable depuis cette époque. Ils ont eu, il est vrai, des guerres à soutenir avec leurs voisins, plutôt pour défendre leur liberté que pour asservir les autres à leur joug. Leur Chef, qu'on traite de Roi, vit d'assez bonne intelligence avec le Grand-Seigneur. Ils partagent à égales por-

ment qu'il réſiſtera au
ne fera ſa demeure dar
ou château, & qu'il d
jours en raſe campagne
& les pavillons, & aux
leur grand-pere Kedar

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

A Alexandrie, le 21 Juillet 1777.

M.

LES maiſons de cette ville ſont, en général, bâties en pierres de taille, & ont aſſez d'élévation. Les rues ſont étroites, & donnent la facilité d'étendre d'un toit à l'autre des roſeaux ou des nattes qui garantiſſent les citoyens des brûlantes ardeurs du ſoleil; elles ſont arroſées pluſieurs fois le jour; ces précautions diminuent l'excès de chaleur. L'hôtel de la Nation Françoiſe eſt bâti près du mole; il ſert de logement au Conſul, aux Dragomans, & autres François faiſant en tout le nombre de dix-huit. Les Républiques d'Hollande, de Veniſe, de Raguſe, l'Allemagne & l'Angleterre ont chacune un Conſul réſidant, &

merce , & partagent entr
agrémens de la ſociété civil
cette douceur eſt ſouvent tro
les fréquentes révolutions du
nement toujours porté à ſa
caſion d'exercer la tyrannie e
Etrangers. Cette animoſité
quelquefois par la crainte ,
cès de fureur : un événemen
quelque temps avant mon
en eſt une preuve ſenſible.

Un Perruquier Livournois
François étant allé à la chaſſe
ſiéme fête de Pâques, à quelq
les d'Alexandrie, entrerent à
chiens dans un champ enſem
froment. Le propriétaire le
apperçus, les avertit de ſe re
Perruquier réſiſtant plus que le
fut menacé de coups de bâ
chaſſeur voulant éviter le

coup, accoururent au ſecours de leur frere-croyant, qu'ils virent étendu mort. Ils furent auſſitôt à la pourſuite du meurtrier; les deux qui n'avoient pas donné le coup, échapperent de leurs mains par le miniſtere de l'argent, mais ils retinrent le vrai coupable, & le conduiſirent devant le Commandant de la ville, qui le fit pendre à l'inſtant. On craignoit même que la fureur des citoyens ne ſe portât à maſſacrer la nation Françoiſe : les femmes donnerent, dans cette occaſion un ſpectacle de cruauté extraordinaire; on les voyoit par un excès de rage ſignalée mordre & déchirer le cadavre pendu. La Nation Françoiſe conſternée de la cataſtrophe, attendoit, dans la retraite & le ſilence, le calme des eſprits aigris par ce tragique événement : mais quinze jours ſuffirent pour diminuer la fermentation; les François commencerent à ſe montrer dans la ville où on les regarda du même œil qu'auparavant; & tout y paroiſſoit ſi tranquille, qu'on n'auroit jamais ſoupçonné les projets de la plus noire vengeance. Le Conſul Fran-

l'axiome reçu dans cette
la mort d'un Arabe
Croyant doit ſe payer
cent Francs, épioit, d
placées le long de la r
ſion d'exécuter ſon noi
ſort tomba malheureuſe
pauvre Conſul. Cet Ara
viſage étoit couvert d'un
le voyant arriver, fit
chercher au milieu du c
que choſe, ſans donner à
que c'étoit pour ſe me
portée de faire ſon cou
faire paſſa près de lui; i
tourna pas, mais auſſi-tôt
ſul, qui venoit enſuite,
il ſe releva, & lui tira
piſtolet à bout touchant,

au Caire afin d'en obtenir une satisfaction exemplaire ; il condamna la ville d'Alexandrie à lui payer trente mille piastres. Les citoyens irrités de cette contribution, menacerent la Nation Françoise de sa perte entiere ; le complot en étoit déja formé, & à la veille d'être exécuté. Heureusement pour elle la crainte des canons & des troupes françoises renfermées dans une frégate arrivée au port dans cette circonstance, changea l'infâme conspiration en une députation des principaux de la ville vers les Dragomans, pour les supplier d'obtenir du Bey une modération de la moitié de la contribution demandée. Cette proposition fut accompagnée de signes de reconnoissance dont on devoit se défier ; mais quel qu'en dût être l'événement, ils furent accueillis, la réduction fut obtenue à la sollicitation de la Nation Françoise, & tout reprit sa premiere tranquillité. La frégate Françoise étoit en rade, & on sait que la terreur étant l'ame d'un Gouvernement despotique, sa dureté ne

ble de tenir en ſtation dans
parages quelque vaiſſeau
équipé de troupes de guerr
la préſence de cette fortere
lante ſeroit la ſauve-garde
tion, la protectrice immédia
commerce, & le cenſeur ſév
cupidité du Gouvernement;
précaution la Nation Françoi
jamais dans ce pays qu'une
précaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIX.

A Alexandrie, le 22 Juillet 1777.

M.

LES Religions Grecque, Cophte, Juive & Catholique ſont tolérées dans cette ville, & les différens Sectaires ont la liberté d'exercer leur culte dans les Temples bâtis dans l'intérieur des maiſons : aucun n'a le privilége d'avoir des cloches ſonnantes ; toutes ont des Miniſtres particuliers. Les Cophtes, qu'on dit être les deſcendans des anciens Egyptiens, ont une Egliſe dont l'enſemble donne à croire que ſon antiquité remonte à la naiſſance de la Religion Catholique : elle eſt honorée de la tête de S. Marc dans une urne qui eſt placée dans leur Chapelle, où l'on remarque une ancienne chaire de bois ſculpté dans le goût

...quains & rigides ;
les rits de l'ancienne litt
tienne. Ils n'ont point d
avec leurs femmes en C
lorſqu'ils doivent célébre
Les Franciſcains ont une
l'on appelle l'Hoſpice de T
La France leur paie deux
pour en garder la porte,
vaiſſeau François qui va à
leur donne deux pataques
dans leur jardin des palmi
vignes, & une citerne don
excellente. Voilà ce qui me
vous dire de cette ville : je
parle pas de ſa poſition voil
mer, de l'affluence des vaiſ
viennent dans ſes ports, de
titude de chameaux & de dro
qu'on y voit, de la variété
ſeaux dont le plumage eſt ch
ni de la

LETTRE L.

De Roſette, le 23 Juillet 1777.

M.

Nos matelots étant prêts, nous ſommes partis d'Alexandrie au nombre de trente, parmi leſquels ſe trouvoit le Baron de Durfort, Commandant l'Athalante, & les autres Officiers qui ſervoient cette frégate laiſſée en rade. Mes compagnons de voyage étoient munis d'armes défenſives; il faiſoit beau les entendre s'entretenir des Arabes qui oſeroient les arrêter en chemin. Nous avons vu à la gauche, en ſortant de la ville, le palais & l'obéliſque de la fameuſe Cléopatre, qui a environ ſoixante palmes de hauteur & dix de large. Bientôt après nous ſommes entrés dans des déſerts

troient dans le sable juq
& s'en dégageoient. D
élevant des tourbillons de
de sable, obscurcissoient
nous devions tenir ; mais
colonnes placées de dista
tance étoient nos guides d
déserts. Quelque temps
avons quitté les sables m
marcher sur celui qui est
les flots de la mer. La
surpris entre la mer & le
un Moucre muni d'un fa
marchoit devant nous ; o
en file. Sa lumiere étoit p
blée par les flots de la
réfléchissoient vers nous.
venoient se briser sur le
nos mulets, même quel
les nôtres ; mais nous pr
désagrément à la sécheres

quatre cents pas de la mer. Nous nous y ſommes repoſés deux heures, & nous avons mangé les mets que nous portions avec nous. Cet Amadi, conſtruit pour la commodité des voyageurs, eſt un large bâtiment carré, dans lequel eſt une vaſte ſalle couverte de vieilles nattes, & à côté un eſpace pour placer les chevaux. Cet hôtel ayant pour concierge & pour hôte la ſolitude, la mer & les ſables, fut témoin de notre appétit & de la gaieté du repas. Etant partis après minuit, nous ſommes rentrés ſur les ſables humides, où nous avons marché pendant quatre heures; nous avons enſuite repris les collines ſablonneuſes & arides, que nous avons ſuivies pendant une heure juſqu'aux portes de la ville de Roſette, où nous ſommes arrivés à cinq heures du matin. On ne voit dans la traverſée d'Alexandrie à Roſette que mer, plaine, ſable, des chameaux paiſſans dans de maigres pâturages, & des palmiers épars à de grandes diſtances les uns des autres. Nous avons tâché de réparer

Je ſuis, &c.

LETTRE LI.

A Roſette en Egypte, le 23 Juillet 1777.

M.

ENFIN je vois un bras du fleuve du Nil, dont les hiſtoires ont tant parlé. Il eſt profond, majeſtueux, large comme le Pô à Ferrare, ou comme le Rhône à Beaucaire, entraînant avec une fierté orgueilleuſe ce qu'il rencontre, allant d'un cours rapide forcer les eaux de la mer de recevoir dans leur ſein, laiſſant dans un cours de neuf cents lieues, depuis l'Abyſſinie, lieu de ſa naiſſance, juſqu'à l'embouchure de Canope où il va ſe perdre, des marques de la plus grande fertilité. Qu'il eſt beau de voir ſes rives, que les vapeurs fraîches des eaux entretiennent émail-

lées de fleurs & de plantes, ces tapis verds rangés en amphithéâtre pour se faire mieux remarquer, & les terres fertilisées par les sels du limon! Mais ces riants objets que les yeux attentifs ne cessent de contempler, deviennent bien plus intéressans lorque l'on porte ses regards dans le lointain vers les arides côteaux desséchés par les rayons brûlans du soleil, & couverts d'arbres pâlissans. Ce contraste qui rend ses bords & le voisinage plus chéri, est compté pour peu par ce fleuve chargé de fécondité s'il ne répand ses bienfaits sur les lieux éloignés qui sont dans l'indigence. Comme s'il étoit animé du zele le plus intelligent, on le voit dans un temps marqué s'élever au-dessus de son lit, courant avec rapidité sur les terres entr'ouvertes & desséchées, qui semblent implorer le bienfait de ses flots vivifians. La couleur rougeâtre qu'il prend dans le temps de sa grande action, est le symbole de vie qu'il va donner à la nature expirante de chaleur; jamais on ne la voit prendre avec tant d'éclat, qu'aux

temps de criſe où la terre a le plus grand beſoin de ſon ſecours ; & ce n'eſt qu'aux époques fixes de la grande néceſſité qu'il conſacre ſes débordemens périodiques, & qu'il donne par ſes bénignes influences un ſpectacle auſſi agréable à la vue, qu'utile à l'humanité. La ſaiſon de l'été étant brûlante dans ces climats Africains, eſt celle qu'il choiſit pour deſcendre avec plus d'abondance & d'impétuoſité de ſes hautes cataractes, & pour abreuver la terre prête à expirer de ſoif. C'eſt au moment de cette grande révolution qu'il prend une couleur rougeâtre ; mais ſes eaux reprennent leur limpidité après un quart-d'heure de repos. Elles ſont plus légeres que celles des fontaines, & leur fraîcheur invite à s'en abreuver. Les divers Peuples donnent différens noms à ce beau fleuve ; il eſt appellé Gehon par l'Hiſtorien ſacré, Nim par les Egyptiens, Taicui par les Ethiopiens, & Nil par les Latins. Les Nations même les plus éloignées de ſa ſource, qui ne le connoiſſent que par des relations étrangeres, ſe plaiſent à lui donner un nom

la Nature. Ce fleuve inc
ſe borne point à fertili
pagnes ; il dépoſe aux po
pluſieurs objets de com
conſommation qu'elles ne
point ſe procurer ſans ſe
bordemens : c'eſt à lui
de Roſette doit ſon luſtr
lui qu'elle eſt abondamme
des objets de premiere néc
en reçoit à la vérité quelq
la voie de la mer, & d'
mais ils lui ſeroient inutil
n'en facilitoit le tranſport
auſſi cette ville lui préſent
plus agréable, & expoſe
déſerts ſablonneux qui l'en
& comme ſi ce fleuve é
influence juſques ſur les
on voit le peuple qui habi

pas exposé comme à Alexandrie aux insultes du mauvais naturel ; les hommes y sont plus civils & moins féroces. La fermentation si naturelle au Gouvernement Africain paroît s'éteindre dans ses vapeurs aqueuses : rarement le cri affligeant du désordre s'y fait entendre ; la bonne police fait s'y maintenir d'elle-même sans les menaces de l'autorité : les seules révolutions qui agitent les citoyens, sont le flux & reflux d'un commerce varié, l'activité progressive des intérêts, la multitude des transports, les flots des espérances, les soins de la navigation & les soucis des combinaisons. Trente mille habitans qu'on dit être contenus dans la ville, bâtie en tuiles à carreaux, sont presque tous animés du même zele ; les plus misérables s'occupent à arracher toutes les plantes qui servent à leur nourriture, & sur-tout les racines d'une plante qu'ils appellent *Gramous*, dont le fruit est gros comme une fève, & fort estimé par les Arabes. La figure & la hauteur de cette plante ressem-

...ecum barhe.

Je ſuis, &c.

LETTRE LII.

Au Caire, le 24 Juillet 1779.

M.

C'EST aux premiers momens d'un embarquement désiré que la joie réserve ses plus doux sentimens. Le cours rapide des eaux, la diversité des sites, & d'autres plaisirs que l'imagination se donne, &. qu'on ne peut exprimer, semblent étendre le domaine du voyageur, en lui offrant une variété infinie de jouissances. Il y a déja quatre heures que nous voguons sur ce beau fleuve, qui s'enfle à chaque instant pour laisser à la vue l'avantage de dominer à l'aise les belles plaines qui le bordent. On en voit de verdoyantes, couvertes de riz & de palmiers, terminées par des villages. Celui qu'on trouve à la gauche

[illegible] par la beauté qu
ractere particulier de lice
entre les citoyens de l'un
ſexe ; il regne pourtant
genre d'affabilité qui ſer
en civiliſer les excès ;
talité gracieuſe qu'y trc
ger, & on aſſure qu'ell
fidélement obſervée que
lage de la Phénicie qu
Martavan, où l'on tient
Etrangers qui paſſent, afin
avoir l'avantage de les l
à ſon tour : moyennant
on eſt maître deſpotique
qui appartient à l'hôte che
eſt logé. Ce bel exemple
tre les effets de l'humanit
lieux où l'on ne la croirc
donne une belle léçon au
plus policées qui s'en cro

chercher de préférence les lieux ſauvages & ſolitaires pour préſerver ſon intégrité des atteintes du faſte orgueilleux qui ſe fait gloire en certaines occaſions d'en protéger les droits.

Les villages de Dirout & de Saudion, placés à la droite & à la gauche du fleuve que nous remontons avec viteſſe, n'ont pas la même réputation que Metoubes; & comme ſi les lieux qui l'avoiſinent vouloient le rendre plus aimable par des contraſtes frappans, on aſſure qu'un Etranger qui oſeroit aborder dans ces bourgs, ſeroit puni de ſa témérité. Un vent propice nous a éloignés de ces bords cruels, & nous a approché de Fougoa, bourg preſqu'auſſi grand que Roſette. Ses dehors ſont ornés de vignes, dont les raiſins ſont mûrs à préſent. J'en ai fait acheter d'excellens; on s'en ſert comme des autres fruits; on les garde ſans les preſſer. Il eſt aſſez rare de voir des vignes en Egypte, depuis un événement arrivé au ſiecle dernier au Pacha du Caire. Ce Gouverneur tranquille dans ſon château y fut aſſaſſiné par des ſoldats

vins qui entreroient dans le
payeroient un tribut exceſſif
vérité de cet ordre cauſa plu
qu'elle n'en empêcha : la boiſ
devenue rare, mais les meurtr
auſſi fréquens, & le ſang ti
lement verſé. Nous voulions
le ſoir la petite ancre près du
pour éviter les dangers d'un
gation nocturne. Le Cangis
d'en courir les riſques, à ceu
pris ou maſſacrés par les I
qui voltigent le long des b
fleuve. La réſiſtance des gens
équipage eût été trop foib
repouſſer les attaques ; toute
tillerie conſiſtoit en cinq fuſ
pendant ils ont fait des déch
moment à autre, & ont tenu
naux allumés pendant toute l
nour en impoſer à l'ennemi

la poudre qu'il avoit brûlée : ils célébroient leurs ſuccès au ſon du hautbois, & le tambour battant exprimoit le courage qu'ils avoient eu. Les habitans du village de Salomon, près duquel nous paſſions, accoururent à nous, & quitterent leurs maiſons d'argile pour nous voir paſſer. Des puits à roue, placés de diſtance en diſtance pour puiſer les eaux du fleuve, qui ne peut dominer le terrain élevé, étoient les objets que nous trouvions à la ſuite du village. Plus loin nous vîmes trois pêcheurs dans un bateau venir nous offrir le fruit de leur pêche. Le poiſſon reſſembloit aux ſiéges de nos Pyrénées ; il eſt d'un goût fade, & à très-bon marché. Le plaiſir de cette viſite fut troublé par un malheur imprévu : à peine furent-ils rentrés dans leur nacelle, qu'un vent impétueux ayant ſurpris la voile tendue, renverſa tout dans l'eau : deux ſe ſauverent à la nage, & le troiſieme, qui ſe trouva accroché dans les filets, étoit ſur le point de périr ſi nos gens ne lui euſſent donné un prompt ſecours, & ne l'euſſent délivré de ſept crochets

étoit arrivé. Par un e
causes secondes, un
violent parut se déchaî
renverser notre bâtime
des pêcheurs : il inclin
che, que l'eau entroit
de notre chambre.
laquelle nous allions,
de chavirer. Les mat
très-bien nager, s'en
peu ; ils exhortoient
faisoient des offres de
qui n'avoient pas le m
bâtiment reprit son à
côtes de la terre de G
de voir ce fertile pays,
temps la demeure des
lites, me donna l'env
En abordant je vis une
couverte de cannes à
étoient des forêts de

portoient d'excellens fruits, appellés par les Naturels du pays *Barboug*, *Thoul* & *Carroubi*. Le fruit du premier a la couleur violette, & eſt très-bon pour les confitures. Cet arbre eſt de la hauteur des érables de nos Pyrénées : le ſecond a ſon fruit gros comme une fêve ; il eſt très-ſucculent, c'eſt le fruit le plus précoce du pays : il eſt rouge, blanc, noir, ſelon l'eſpece & la qualité du terrain : le troiſieme a la forme & la longueur d'une petite gaîne ; les grains qui ſont dedans ſont rouges, & bons à manger. L'arbre qui porte ce fruit eſt élevé comme un pommier à hautes branches ; j'y ai encore vu un arbriſſeau appellé Bamia ; ſa fleur eſt jaune, & ſon fruit bon à manger.

En ſortant de cette plaine, j'ai trouvé ſur le rivage du Nil un arbriſſeau qu'on nomme *Tamrahenné*. Ses feuilles vertes, ſerrées entre les doigts, rougiſſent ce qu'elles touchent. Les Turques mariées s'en ſervent pour rougir leurs ongles & le bout de leurs doigts : nos matelots Egyptiens me dirent que cet arbre étoit très

ve de battre la caille lor
près des villages, c'eſt
de ſaluer les Egyptiens p
ſages : ceux-ci rendent à
ſalut au bruit du tambou
inſtrumens de fer, qu'ils
force ; chacun crie ſes c
ſa mode. Les bords du
remplis de gens de tout
viennent ſe baigner dan
Nous venons de paſſer p
lages de Tounoub & N
bete ; celui-ci eſt très-va
qu'on y recueille a une ha
que double de celui de l'Eu
loin, & ſur la rive du fle
village de Caleph. J'y ai
baſſes-cours des maiſons de
de riz ; on y fait des tein
très-eſtimées

écartés. Sa crue s'étendoit déja ſur une partie des plaines ; celles qu'il ne couvroit point encore s'arroſoient par les ſoins des habitans. Pour cela ils ſe placent deux à deux, tenant une longue corde : au milieu eſt un ſceau avec lequel ils puiſent l'eau pour la jetter au-deſſus des bords dans des canaux qui la diſtribuent aux diverſes parties de la plaine qu'on veut arroſer. A une autre diſtance ſont des puits à roue, qui verſent l'eau ſur les terres, par la force des bœufs qui tournent les vaſes où elle eſt enfermée : on ne ſait lequel admirer le plus, ou l'induſtrie des habitans, ou la fertilité du fleuve ; mais ces perſpectives ont bientôt diſparu pour nous, en arrivant le 27 à Boulac. Ce fauxbourg a environ trois milles de longueur juſqu'à la ville du Caire ; l'eſpace en eſt rempli de maiſons, de plaines, & de beaux réſervoirs. Les plus voiſins de la ville ſont entourés de maiſons & de promenades. Ces grands réſervoirs qu'ils appellent *Benquès*, ſont remplis d'eau dans la crue du Nil. Les Egyptiens vont s'y

Je ſuis, &c.

LETTRE LIII.

Au Grand-Caire en Egypte, le 28 Juillet 1779.

M.

CETTE ville eſt la capitale de l'Egypte, comme l'étoient autrefois Thèbes, Memphis & Alexandrie. Les Hiſtoriens lui ont donné les dénominations d'Héliopolis, de Babylone, & même de Memphis. Cette diverſité de noms a ſans doute été occaſionnée par les relations des voyageurs qui ont voulu la rendre dépoſitaire des noms de ces anciennes capitales. Sa population, le puits & les greniers de Joſeph, & d'autres conjectures qu'il ſeroit inutile de rapporter, ont fait croire que les fondemens du Caire étoient ceux de l'ancienne Memphis, ſur-tout lorſqu'on lit dans l'hiſtoire des autres

de ſuccession & de voi
Quoi qu'il en ſoit, le Ca
grande & belle ville, ſitué
plaine ; elle eſt le ſéjour
qui gouvernent l'Egypte.
temps que je l'ai habitée
permis de calculer le nom
citoyens. La multitude qu
entaſſée dans les rues eſt
ble : toutes les fois que j'avo
cher, il me falloit un guide
cer la foule. Un Jéſuite c
depuis trente ans, m'a aſſ
population ſe montoit à
habitans, en y comprenai
vieux Caire & du fauxbo
ville eſt fort riche, & trè
çante en lin, riz, coton,
cuirs, toiles, étoffes de P

l'Inde ; elle eſt comme le centre où aboutiſſent les Nations du Monde connu. On y voit des Ethiopiens, des Aſſyriens, des Arméniens, des Tartares & des Scythes. L'affluence en eſt ſi grande, que la ville paroît petite malgré ſa vaſte étendue, qu'on évalue à trois milles de longueur, ſans y comprendre le vieux Caire ni Boulac qui y tiennent ; elle eſt ſans murs de fortification, ouverte de tous côtés. Ses édifices ſont de cinq à ſix étages, bâtis en pierres de taille ; le comble eſt en plate-forme. C'eſt ſur ces terraſſes élevées que les citoyens vont prendre le frais, & faire des repas de ſociété. Les François qui habitent depuis long-temps cette ville, m'ont dit que trente mille hommes chargés d'arroſer les rues tous les jours, & de fournir de l'eau aux habitâns, vont la chercher dans le Nil, & la portent renfermée dans des outres de peau de chevre. Le nombre des rues eſt immenſe ; la plupart n'ont point de pavé : chacune a ſa porte, que les habitans ferment lorſque les Princes ſe font la guerre dans la ville. Elles

de draps qui interceptent les
du ſoleil. On compte parmi el
ſieurs Bazarts voûtés ou Marcl
blics, où ſe vendent les divi
jets de conſommation ; il y e
ſont deſtinés pour l'achat des
de tout ſexe, qu'on expoſe er
comme les autres denrées ; l'e
des édifices eſt preſque par-to
fumé & triſte. Lorſque les
ou réſervoirs commencent à s
des eaux du Nil, les Seigneur
riches Egyptiens vont s'y pr
ſur des bateaux. Ces amuſemen
de repas de ſociété ſont les e
la joie que leur cauſe l'arrivée
dans ces lieux auparavant de
Les Dames Turques y vont q
fois diſtraire leur mélancolie,
ſu forcer les loix ſéveres de
vitude à ſe relâcher dans ces

eſpace dans cette ville ; on en compte plus de cinq cents de différentes grandeurs : elles ſont ornées d'une tour ou minaret, environné d'un balcon, ſur lequel ſe tiennent les crieurs publics, qui avertiſſent les citoyens de faire la priere aux heures fixées par leur religion ; le bruit qu'ils font dans ces lieux élevés, & le tumulte de la ville étonnent ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Les aveugles ſont chargés de cette pénible fonction par le gouvernement. Ce climat tantôt brûlant, tantôt rafraîchi par les vents & les vapeurs du Nil, ſouvent obſcurci par des nuages de pouſſiere, eſt abondamment pourvu de ces ſortes de gens. On m'a aſſuré que plus de deux mille ſont conſacrés à cet exercice. Les voix humaines ſont les clochers des Egyptiens & des Mahométans ; mais j'oſerois croire qu'il y a bien des cloches de fonte qui ſe font moins entendre que la voix de ces miſérables aveugles, qui crient tous enſemble cinq fois le jour dans les différens quartiers de la ville. Ceux qui ſe promenent dans les rues à midi, diſant en leur langue

s'appelle *Sataame*; c'eſt une n
demie avant le jour; la ſecon
eſt à midi, s'appelle *Eldor*; la
me, entre midi & le couchant
leil, ſe nomme *Elaïr*; [illegible]quat
qui eſt au ſoleil couché, *Elm*
la cinquieme enfin, ſe nomm
chier, cinq quarts-d'heure a
ſoleil couché; mais pendant le
dam, qui dure trente jours, il
cinq fois la nuit, & ſe laven
de fois. La durée de ces priere
ſix à ſept minutes: j'en ai vu
raſe campagne, dans les bâtim
dans les villes, & je ne crois pa
puiſſe le faire avec plus de ferv
les voit lever les mains vers le
ſe proſterner à terre; leur co
tout en mouvement; tantôt il
bent leur tête juſqu'à mi-corps,
ils placent leurs mains derriere

ARABE en Priere.

qui montre la ferveur de l'action. S'ils ſont occupés aux travaux méchaniques ou en voyage, ils étendent, aux heures de la priere, des tapis ou une large ceinture, & le challé du turban. Ils ſont très-exacts à ſuivre leur liturgie. En général, les droits de l'hoſpitalité ſont ſacrés chez cette nation; ſes fondations & le nombre de ſes hôpitaux en ſont des preuves. Dans ces aſyles d'humanité ſe rendent les naturels du pays & les étrangers, de quelque religion qu'ils ſoient; l'aſſiſtance eſt accordée indifféremment à quiconque en réclame. Trois jours fixés dans la ſemaine ouvrent la porte aux malheureux qui ne peuvent ſe paſſer de ſecours; on leur diſtribue du pain, de la viande & du riz. L'hoſpitalité eſt ſi reſpectée, que leur plus grand plaiſir eſt de voir l'étranger ſe mêler à leurs repas, & manger de ce qui eſt ſervi ſur leur table; & par une ſuite de ce principe, ils ne dédaignent pas de ſe faire donner de ce que les autres mangent. J'étois un jour aſſis devant la porte de la maiſon où j'étois logé: un Egyptien me prit en paſſant

une portion de gâteau que j'avois dans la main, & après l'avoir mangée devant moi, il ſe retira, me diſant Catavalla querac ! *Que Dieu accroiſe ton bien !* Cette maniere ſimple, qui étoit plus un ſigne de cordialité que de beſoin, me donna bien à comprendre que les peuples quelconques portent en eux un germe de bonté naturelle que les paſſions ne peuvent étouffer : j'oſerois même dire que la Nation Egyptienne l'emporte beaucoup ſur les plus éclairées dans la connoiſſance des choſes qui tiennent à la nature de l'homme ; il ſemble que l'inſtinct primitif s'altére moins dans la ruſtique ſimplicité de l'ignorance.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIV.

Au Caire, le 6 Août 1777.

M.

LE Royaume de l'Egypte eſt borné au nord par la Méditerranée ; au midi par la Nubie ; à l'orient & à l'occident par une longue chaîne de montagnes ſtériles ; il eſt comme une vallée aſſez étroite, au milieu de laquelle le Nil a ſon cours. Sa plus grande largeur ſe prend depuis Alexandrie juſqu'à Damiette, elle eſt au moins de ſoixante lieues ; elle ſe rétrécit inſenſiblement, & n'a, à-peu-près, qu'une journée de chemin de largeur juſqu'aux environs de Saïd. Sa longueur du ſeptentrion au midi, depuis la Méditerranée juſques au Royaume de Nubie, où eſt la grande cataracte, eſt d'environ deux cents

cinquante lieues. Ce Royaume, ſi ancien, & toujours fertiliſé par les influences d'un fleuve majeſtueux, a fait l'ambition des plus grands Conquérans : les arts, les ſciences, la ſuperſtition y ont régné tour-à-tour. Mahomet a ſu l'aſſervir mieux que ſes premiers maîtres, en captivant ſous ſes loix le corps & l'eſprit de ſes ſujets. Pour réuſſir dans cette œuvre difficile, il commença par laiſſer aux paſſions un cours libre, ſachant bien que par l'abrutiſſement l'eſprit perdroit inſenſiblement ſon goût naturel pour les ſciences & pour les arts. Il défendit à ſes peuples la lecture des livres, hors celle du Coran, compoſé de quelques préceptes de morale, de contes fabuleux & ſuperſtieux. Les paſſions brutales trouvant dans ce Code la liberté de ſe propager, forcerent la barriere du cœur, & introduiſirent un tel relâchement, que tout l'homme en fut énervé. Bientôt les Egyptiens préférerent les loiſirs de la molleſſe aux ſérieuſes occupations de l'eſprit, & le calme d'un honteux repos aux ſoucis d'une louable activité : l'inertie ſe for-

tifiant par le manque d'exercice, affoiblit leurs mains, & la molleſſe ſa compagne craignit de les ſouiller dans la grandeur des travaux. Tout fut négligé; on vit en peu de temps les beaux édifices tomber en ruine, les établiſſemens d'induſtrie & d'utilité ſe perdre par la lâche oiſiveté, le goût des améliorations éteint, les écoles de ſageſſe & d'éducation, où les ſages Philoſophes alloient puiſer les préceptes de morale & de légiſlation, devenir ſolitaires & déſertes, les tours élevées, & les obſervatoires ſur leſquels les fameux Aſtrologues alloient avec des yeux éclairés conſidérer les aſtres, & en déviner les révolutions, céderent la place à de petites tours bâties ſur les Moſquées, ſur leſquelles ſe tiennent des gens privés de goût & de lumiere, & n'ayant que le mérite de pouſſer des cris épouvantables, très-propres à réveiller les regrets de la perte des lieux, où la belle curioſité alloit ſe ſatisfaire. Il ne faut plus chercher les cent Temples fameux que fit ériger le grand Roi Séſoſtris aux Dieux tu-

télaires, vers le dix-ſeptieme ſiecle avant notre Ere, en actions de graces des victoires qu'il venoit de remporter, ni le grand nombre de canaux qu'il fit conſtruire aux deux côtés du fleuve depuis Memphis juſqu'à la mer, pour établir la communication entre les villes les plus éloignées, & pour rendre l'Egypte inacceſſible à la cavalerie des ennemis qui avoient coutume de l'inquiéter par de fréquentes incurſions; ni ces villes conſidérables bâties ſur les hautes levées qu'il avoit fait faire pour la ſûreté des habitans pendant le débordement du Nil. On voit bien en certains endroits quelques canaux qui ne ſont pas encore comblés, & des hautes levées; mais les maiſons délâbrées qui y ſont bâties, reſſemblent plus à des chaumieres qu'à des édifices de ville.

Ce pays renommé par ſa beauté & ſa fertilité, eſt gouverné par quinze Princes qu'on appelle Beys, & par un Pacha; ils ſont leur réſidence dans la ville du Caire. Le plus fort ou le plus aguerri prend le titre de Bey commandant; chacun d'eux a ſous ſa

domination un nombre considérable de villes & de bourgs qui suffiroient à l'entretien honorable de la souveraineté ; malheureusement l'ambition, destructive du bonheur, leur inspire des projets d'agrandissement, & les met toujours en guerre : certains s'unissent pour subjuguer le plus puissant ; celui-ci vaincu est remplacé par un autre qui chasse les premiers ; c'est un cercle continuel de factions & de troubles. Les Beys élus portent le bâton de Commandant, & sont revêtus d'une pelisse par le Pacha qui réside au château du Caire : ils sont tous Chrétiens d'origine ; on les achete dans un âge tendre en Géorgie, en Arménie ou dans la Colchide, puis on les mene à la cour des Princes, où on leur donne des emplois proportionnés à leur capacité : leur mérite & l'affection du Prince qu'ils servent, sont causes de leur élévation ; mais jamais ils ne peuvent parvenir à l'éminente dignité, qu'ils n'aient été esclaves. Presque toujours le pourvu fait la guerre à son bienfaiteur : il faut, dès qu'ils paroissent dans les rues,

cruelles baïonnades. J'ai vu
François ſe plaindre encore d'u
coup de bâton qu'on lui don
à ſix ans, pour avoir manqu
Les guerres que les Beys ſe fo
la ville, ſont auſſi ſingulie
meurtrieres : des pierres qu'il
celent dans les rues, leur ſe
retranchemens ; les troupes
derriere tirent leur coup
Ainſi ſe maſſacrent ces hom
devroient donner des exem
douceur & de modération ;
ſemens le peuple ne prend p
part à leurs querelles ; il en e
en ſe barricadant dans ſon
Mais ces troubles ſont ordina
terminés par la mort des facti
par la fuite des plus foibles. N

rons d'en voir un exemple dans la fuite de quatre Beys, dont les noms ſont Ibrahim, Amourad, Mouſtapha, & Calile. Iſmaël Bey, qui eſt maintenant le Commandant, vient d'envoyer des lettres aux villes d'Egypte, pour les prévenir que ces quatre Beys devoient être regardés comme réprouvés de Dieu & du Grand-Seigneur, & de ſe tenir en garde contre les violences qu'ils pourroient exercer dans leur fuite ; mais ces avertiſſemens ne ſont pas arrivés à temps dans certains lieux, car on dit qu'ils ont déja dévaſté pluſieurs villages ; qu'avec les nouvelles contributions & les richeſſes qu'ils ont emportées du Caire, ils ſe diſpoſent à attaquer Iſmaël Bey, & à recommencer la guerre qu'on croyoit éteinte. Le Pacha a beaucoup d'influence dans le ſort de ces guerres, par la faveur qu'il accorde aux uns plutôt qu'aux autres ; mais les ſeules forces des avis & de l'autorité ne peuvent quelquefois rien ſans celle des bras. Il n'a autour de lui qu'une petite troupe de Janiſſaires qui ſervent à ſa garde & à celle du Château, ni

d'autres reſſources que celles qu'il tire de la politique & du rang qu'il occupe. Ce Royaume, tributaire du Grand-Seigneur, devroit lui rapporter un revenu de plus de vingt millions; mais on m'aſſure qu'il n'en retire peut-être pas deux. Les Beys étant les ſouverains adminiſtrateurs, gardent pour eux la meilleure partie, & lui laiſſent la plus petite, comme une foible preuve de leur dépendance.

Mais ce qui m'étonne dans ce gouvernement, compoſé de tant de maîtres, c'eſt qu'il ſe maintient tel par des révolutions qui, pour l'ordinaire, ſont cauſe de la chute des autres; &, ſans aller chercher plus loin des exemples, je me ſervirai de celui que je trouve dans le Royaume même.

L'Hiſtoire rapporte qu'en l'an 685 avant notre Ere, le Royaume paſſa dans les mains de douze Seigneurs, qui ſe le partagerent en parties égales; que leur regne dura quinze ans dans la plus douce harmonie, & que, pour laiſſer à la poſtérité un monument célébre de cette union, ils firent bâtir,

à frais communs, à l'extrêmité méridionale du lac Métis, le fameux labyrinthe composé de douze grands palais ; mais la Discorde, jalouse de cette belle harmonie, déchaîna ses serpens funestes : une affreuse tempête ayant jetté sur les côtes d'Egypte un vaisseau chargé de soldats Grecs, Psammitique, un des douze Seigneurs, les reçut avec bonté. Ce renfort, joint aux troupes qu'il avoit déja, l'arma contre ses collégues ; il les attaqua successivement, & les ayant défaits les uns après les autres, il demeura seul maître de l'Egypte. Le Gouvernement monarchique reprit ses anciens droits : mais il n'en est pas ainsi des Princes qui gouvernent aujourd'hui l'Egypte, ils sont toujours en guerre, ils se chassent & se tuent : jamais leur place n'est vuide, & le plus fort n'a jamais le courage de s'affermir sur le trône. Il nomme à la vérité des Beys pour remplacer ceux dont il s'est défait ; mais la puissance du Pacha lui défend d'aller plus loin. Il dira à tel de ses Officiers qu'il chérira le plus, & en qui il reconnoîtra plus de mérite, qu'il

qu'il n'a pas encore tiré de re
ſes terres. Sa Cour eſt d'abor
poſée de deux à trois mille h
qu'il faut entretenir & habiller.
miere jouiſſance eſt le droit
des *avanies* (1); malgré cel
forcé de recourir aux emprunt
urgente néceſſité donne ſouvent l
aux négocians de la ville. U
çois me dit qu'un de ces n
Beys étoit venu pour lui e
ter cent mille piaſtres en
il aima mieux le ſupplier d'a
vingt mille piaſtres de gratifi
que de lui vendre le drap q
demandoit à crédit, & préfé
perte au danger d'une plus g

L'Aga tient le premier ran
les Beys; il eſt chef de police
vu paſſer près du quartier, ſui

grand cortége ; il étoit précédé dans la marche de deux cents cavaliers, & d'autant de fantaſſins armés de bâtons. Une ſymphonie compoſée de trompettes, de tymbales & de hautbois l'accompagnoit ; il a droit de vie & de mort ſur tous les citoyens : celui que j'ai vu, quoique naturellement doux, fait exécuter la police avec ſévérité. On n'entend parler dans cette ville ni de batteries ni de meurtres ; s'il en arrivoit quelqu'un, les habitans du quartier où le délit ſeroit commis, payeroient une amende conſidérable. Ainſi tous les citoyens ſont intéreſſés à veiller à la tranquillité générale ; on dit pourtant qu'il n'y a pas de ville où les filous ſoient plus adroits qu'ici. Ils exercent leur art auſſi habilement avec les pieds, qu'avec les mains : s'ils ſont attrapés, on leur fait ſubir le ſupplice du bâton. Les ſeuls vols impunis dans ce royaume, ſont ceux que les Arabes commettent dans les déſerts & ſur les grandes routes : la police des villes n'a pas de priſe ſur leur vie errante & vagabonde ; elle eſt trop foible contre la multitude de

qu'on s'écarte des villes &
lages, on riſque d'être a
eux. Il ſeroit à ſouhaiter qu
verains de ce Royaume, à l
anciens, s'uniſſent pour les
leurs Etats.

Je ſuis, &c.

LETTRE LV.

Du Caire, le 18 Août 1777.

M.

JE ne crois pas qu'il y ait de lieu où le ciel ſoit plus ſerein que dans ce climat. Jamais des nuages n'y cachent le ſoleil ; on n'y voit ni pluie ni brouillard ; la fraîcheur des nuits dédommage des chaleurs du jour. Les vents ſont tantôt frais, tantôt brûlans ; les jours & les nuits ſont preſqu'égaux : la terre produit beaucoup de fruits rafraîchiſſans ; les citrons, les grenades, les limons, les oranges, les bananes, les dattes, les figues de Pharaon y ſont en abondance. On y compoſe des boiſſons qui ſont d'un grand ſecours dans les fortes chaleurs : une cuillerée d'une liqueur appellée *Eſcouvé*, que l'on fait avec un legume

grillé & détrempé dans l'eau, désaltere mieux que trois pintes d'eau. Le ſorbet, compoſé de jus de limon, dans lequel on mêle du ſucre, du muſc, de l'ambre gris & d'autres précieux aromates, eſt une boiſſon auſſi délicieuſe que rafraîchiſſante. Le ſyrop de grenades, le jus de cédrat, le mouſé, les melons d'eau, ceux de jardin qu'on envoie ſur des chameaux, en telle quantité qu'un Para (1) ſuffit pour en avoir un, & le caillé, dont le goût dominant eſt celui du vinaigre que l'on y mêle pour le faire, ſont autant de préſens que la Nature envoie aux Egyptiens pour tempérer les ardeurs du ſang exalté par les chaleurs. Les autres objets de conſommation, tels que le pain, la viande, moutons, bœufs, poules, légumes, &c., y ſont communs & à bon marché. Les gens ſont gras avec peu de nourriture; on attribue leur embonpoint à la qualité nourriſſante de l'eau du Nil dont ils ſont abreuvés. Le Nil,

(1) Monnoie qui vaut ſix liards.

au moment où je vous écris, eſt déja monté à la quinzieme pique (1).

On va ouvrir le caliche ou grande écluſe; les eaux vont entrer dans la ville, & la joie dans le cœur des citoyens. Le Bey, ſuivi de ſa cour, précédé des drapeaux & des étendards, ſe rend au lieu où doit ſe faire l'ouverture: on perce une porte murée au bord du fleuve; les eaux coulent auſſi-tôt dans un grand canal qui traverſe la ville, & vont ſe repandre dans les campagnes voiſines. Il n'eſt gueres poſſible d'exprimer la ſatisfaction des Egyptiens; les uns ſe jettent dans le canal, attendant l'arrivée des eaux, & y demeurent juſqu'à ce qu'elles leur viennent aux épaules, les autres danſent ſur les bords au ſon des inſtrumens du pays; ces inſtrumens ſont des ſiſtres, des timballes, des petits violons reſſemblans aux inſtrumens qu'on appelle pochettes, des triangles & des canavieres, eſpece

(1) La pique équivaut environ à un pied & demi.

cette harmonie champêtr
ment lorſqu'elle eſt accom
chant Egyptien. La muſiqu
dont on admire la beau
gance & la préciſion, ne
point dans l'ame des effets au
que ce chant naturel : les
les modulations de la voix
flexions, la gravité, l'élév
tons, ſont dictés par la N
les méthodes de l'art n'y o
part : on diroit que c'eſt ell
prime par leur organe, to
langage juſqu'aux ſignes de
des mains, & juſqu'aux dive
leurs du viſage. Les yeux
tr'ouvrent ſi naturellement,
des mains qu'ils tiennent
aux côtés des oreilles, les p
vemens qu'ils font de leurs pie

intéreſſantes, qu'on ne ſavoit lequel il falloit le plus admirer des geſtes ou du chant. Je ne parle pas d'un autre ſentiment manifeſté par leurs danſes : l'énergie en eſt trop forte pour que j'en puiſſe rendre l'expreſſion. Ces danſes ſe font en public ; mais il n'eſt permis aux danſeurs de l'un & de l'autre ſexe de ſe donner cet amuſement qu'en payant un tribut au Gouvernement.

Un événement vient de troubler la joie publique. Aſſan Bey étant allé chez Joſeph Bey pour prendre le café avec lui, l'a remercié en lui partageant la tête en deux d'un coup de ſabre : auſſi-tôt l'alarme s'eſt répandue dans la ville, & l'on craint une nouvelle guerre ; on a déja fermé nos quartiers pour empêcher l'entrée aux ſéditieux ; cependant je me ſuis haſardé d'aller au vieux Caire qui eſt à une heure de chemin d'ici. La voiture permiſe aux Européens eſt arrangée : mon guide me débarraſſe de la multitude, j'ai paſſé déja aux grandes allées des Sycomores ; j'ai joint la plaine couverte d'arbres odoriférans & de

maïs. En entrant dans la ville, on m'a fait remarquer de vieux murs très-épais, qu'on dit avoir été les greniers de Joſeph (1). J'ai été à Lameteria, lieu où l'on dit que la Sainte Famille ſe réfugia, pour vivre loin de la perſécution dont Hérode l'avoit menacée. Ce ſaint lieu, gardé par les Franciſcains & les Arméniens, eſt environné d'un parterre émaillé de toute ſorte de fleurs, & orné d'orangers & de citroniers : on y a bâti une Chapelle ſouterraine, dans laquelle on deſcend par dix petits degrés. Sa longueur eſt de quinze palmes & ſa largeur de huit. La voûte eſt ſoutenue par huit petites colonnes de marbre ; l'autel eſt au milieu d'elles. Au côté gauche de la Chapelle eſt une pierre de marbre poli, bruni par le temps, d'environ trois pieds en carré, qu'on croit être la pierre ſur laquelle on avoit coutume de laver les langes de l'Enfant Jeſus. La

(1) L'Auteur des Lettres ſur l'Egypte, (M. Savari,) prouve la fauſſeté de cette aſſertion.

fraîcheur & l'humidité qui regnoit dans cet endroit, ont leur ſource dans les eaux du Nil qui ſuintent en dedans.

J'ai parcouru enſuite les divers quartiers de la ville, où je n'ai pas vu de particularités qui méritent d'être racontées. Les édifices ſont grands & élevés; ils renferment quatre-vingt mille ames. Au moment où je quittois cette ville, j'ai été témoin d'un convoi où il y avoit des pleureurs qui accompagnoient une bierre portée en cérémonie, dans laquelle étoit le cadavre d'un Prêtre Arabe, couvert d'un drap noir brodé à franges d'argent: deux cents perſonnes marchoient à la ſuite de cette pompe funebre; le cri de l'Elmagrebe, qui annonce le coucher du ſoleil, m'empêcha d'aſſiſter à l'enterrement, & me fit reprendre la route du Caire, *Meſſecombarhe.*

Je ſuis, &c.

Fin du Tome premier.

DES LETTRE

Contenues dans le premier Volu

DÉDICACE ; Pag

LETTRE I. *A la perſonne qui mande la relation des Voyage l'Auteur*,

LETT. II. *Sur l'embarquement l'Auteur pour Gênes & Ancone*

LETT. III. *Contenant la Deſcrip des îles de Sardaigne, de Sic &c.*

LETT. IV. *Sur les tempêtes des m*

LETT. V. *De Céphalonie & de Port*,

LETT. VI. *Des coſtumes &, &c.*

LETT. VIII. *Du Golfe Adriatique & des îles qui en dépendent*, Page 36
LETT. IX. *De la ville de Raguſe & des îles qui en dépendent*, 42
LETT. X. *Des Inſulaires de l'île de Calamota*, 48
LETT. XI. *Des îles de la République de Veniſe*, 55
LETT. XII. *De l'île de Saccaron*, 59
LETT. XIII. *Sur les uſages obſervés par les Vénitiens la veille de Noël*, 62
LETT. XIV. *Du Port de S. Pierre de Nimbo en Dalmatie*, 64
LETT. XV. *Sur la connoiſſance des Langues*, 66
LETT. XVI. *Du ſort d'un jeune Marin*, 72
LETT. XVII. *De l'île de Liſſin en Dalmatie*, 75
LETT. XVIII. *Des bruits répandus ſur la Navigation de cette année*, 77
LETT. XIX. *De la ville d'Ancone*, 79
LETT. XX. *De Lorette & de ſes tréſors*, 83

de Marcia à Spolette,
LETT. XXIII. *De ceux qu'on de Spolette à Rome*,
LETT. XXIV. *De Rome & monumens*,
LETT. XXV. *Des cérémoni Religion pratiquées dans la pelle du Pape le jour de la fication*,
LETT. XXVI. *Du Carnaval d me*,
LETT. XXVII. *Des Cérémonie tiquées dans la Chapelle Sixti l'Égliſe de S. Pierre, la Sen Sainte & le jour de Pâques*,
LETT. XXVIII. *Des mœurs de mains*,
LETT. XXIX. *Des Tableau Moſaïque de l'Egliſe de R*
LETT. XXX. *Du* ,

LETT. XXXI. *Des pays qu'on trouve allant de Florence à Bologne, & des particularités de cette seconde ville*, 150
LETT. XXXII. *Des villes qu'on trouve allant de Bologne à Venise*, 155
LETT. XXXIII. *De Venise, du Sénat & du Doge*, 159
LETT. XXXIV. *Des édifices & des rues de la ville de Venise*, 167
LETT. XXXV. *De la beauté de l'arsenal de Venise*, 171
LETT. XXXVI. *De la cérémonie des épousailles du Doge avec la mer*, 176
LETT. XXXVII. *Sur le même objet*, 182
LETT. XXXVIII. *Sur les tubes de verre & les glaces*, 185
LETT. XXXIX. *De la ville de Padoue & de ses monumens*, 188
LETT. XL. *Des mœurs des Vénitiens & de l'Eglise S. Marc*, 194
LETT. XLI. *Des cérémonies de Religion observées à Venise le jour de la fête du S. Sacrement*, 199
LETT. XLII. *De la ville de Trieste*,

BIBLIOTHECA BODLEIANA

de ſon Port & du Lazaret, 204
LETT. XLIII. *De l'île de Zantes & des payſages que l'Auteur a vu avant d'aborder dans le port de cette île*, 209
LETT. XLIV. *De la forme & de la population de la ville de Zantes*, 216
LETT. XLV. *De la ville d'Alexandrie d'Egypte*, 122
LETT. XLVI. *Des monumens de la ville d'Alexandrie*, 228
LETT. XLVII. *Des Arabes qui environnent les plaines d'Alexandrie*, 236
LETT. XLVIII. *D'un malheur arrivé au Chef de la Nation Françoiſe établie à Alexandrie*, 241
LETT. XLIX. *Des Religions tolérées à Alexandrie*, 247
LETT. L. *Du Voyage de l'Auteur à Roſette en Egypte*, 259
LETT. LI. *De la ville de Roſette & de la branche du fleuve du Nil qui baigne ſes murs*, 253
LETT. LII. *Des bourgs qu'on trouve allant de Roſette au Grand-Caire*, 259

DES LETTRES. 301
LETT. LIII. *De la ville du Grand-Caire*, 269
LETT. LIV. *Du Gouvernement du Caire*, 277
LETT. LV. *Deſcription du Caire*, 289

Fin de la Table du Tome premier.

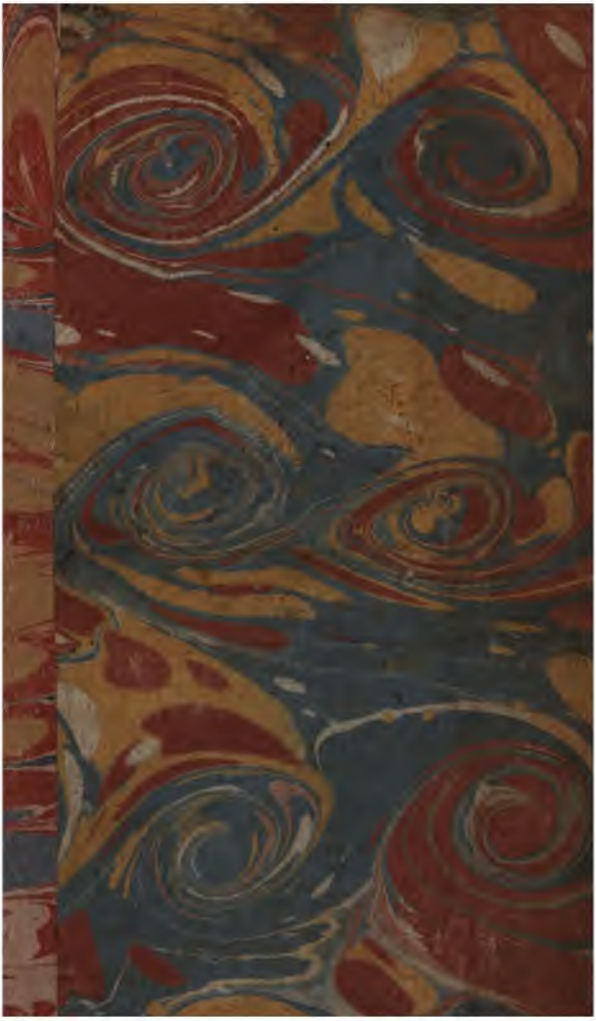
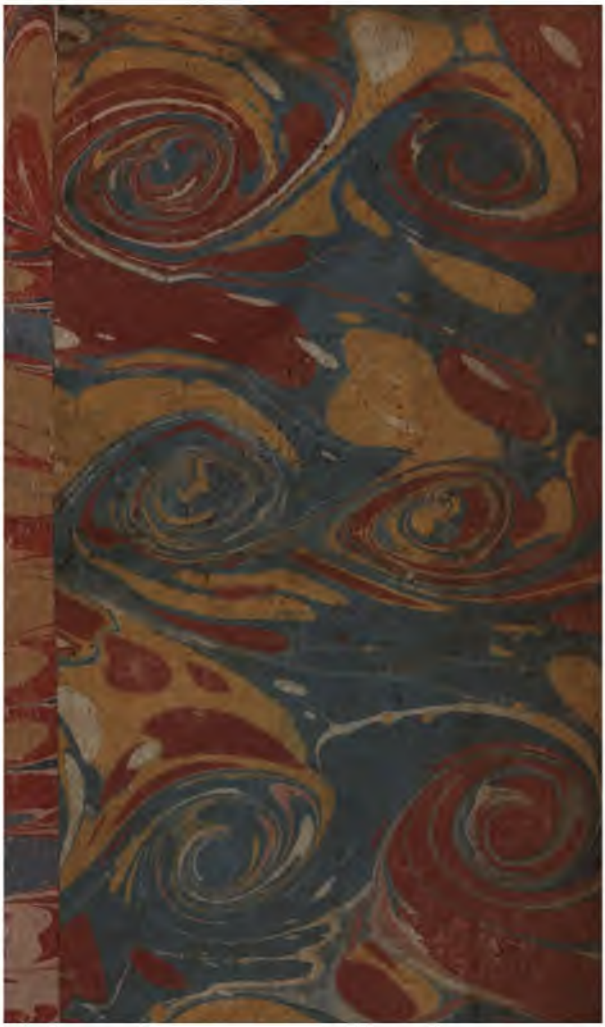
ERRATA.

Page 4, *ligne* 19, attachés, *liſez* attaché.
Page 8, *ligne* 11, noirs vapeus, *liſez* noires.
Page 115, *ligne* 6, Phéociens, *liſ.* Phéaciens.
Page 122, *ligne* 9, *inficche*, liſez *infiochi*.
Page 134, *ligne* 16, Salarca, *liſez* Salaria.
Page 176, *ligne* 4, accroiſe, *liſez* accroiſſe.
Page 265, *ligne* 2, *Borboug*, liſez *Bargoug*.

giſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur

de nos amé & féau[x] Conſeillers-Secré
ajoutée comme à l'Original. Comm
mier notre Huiſſier ou Sergent ſur
faire, pour l'exécution d'icelles, t
quis & néceſſaires, ſans demander
ſion ; & nonobſtant clameur de
Normande & Lettres à ce contraires
notre plaiſir. Donné à Paris le ſixieme
de Septembre, l'an de grace mil ſept
vingt-ſix, & de notre Regne le trei
Roi en ſon Conſeil.

LE B

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII *de*
Royale & Syndicale des Libraires &
de Paris N°. 462. fol. 44 confor
diſpoſitions énoncées dans le préſen
& à la charge de remettre à ladite
neuf exemplaires preſcrits par l'Ar
ſeil du 16 Avril 1785. A Paris,
tembre 1785.

Signé, KNAPEN,